

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTREAL

LE SPORT COMME CONTINUATION DE LA POLITIQUE :  
LA TOURNÉE DU DINAMO DE MOSCOU EN  
GRANDE-BRETAGNE, 1945

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR  
GUILLAUME HAMELIN

NOVEMBRE 2009

# UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

Service des bibliothèques

## Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement n°8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier M. Jean Lévesque, professeur à l'Université du Québec à Montréal et directeur de ce mémoire, pour ses nombreux conseils et sans qui tout ceci n'aurait pu être possible, ainsi que Mme Ellen Jacobs, professeure à l'Université du Québec à Montréal pour ses précieux conseils lors de la correction, sans oublier Robert Edelman, professeur à l'Université de San Diego. Un tel travail ne pouvait être réalisé sans le recours aux archives russes. À cette fin, toute ma reconnaissance va au programme de Bourse à la mobilité du Gouvernement du Québec, ainsi que la bourse de la fondation Ladislas-Gonczarow de l'Université Laval, qui ont facilité mon séjour à Moscou. Je voudrais également souligner la contribution de M. David Saint-Pierre, candidat au doctorat, qui par son expérience m'a grandement aidé à survivre aux archives russes.

Un grand merci également à mes parents pour leur support et à ma mère en particulier, pour les corrections apportées à ce travail. Sans oublier Valérie Hétu, pour son soutien et surtout sa compréhension.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	v
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE I	
SPORT SOVIÉTIQUE ET FOOTBALL BRITANNIQUE .....	16
1.1 Les débuts du sport soviétique .....	17
1.1.2 Alternative au sport bourgeois .....	17
1.2 Rapprochement vers le sport bourgeois .....	20
1.3 Objectifs du sport soviétique .....	23
1.4 Expériences internationales .....	26
1.5 Fonctions du sport .....	29
1.5.1 Sur le plan intérieur .....	30
1.5.2 Sur le plan extérieur .....	31
1.6 Football en Grande-Bretagne .....	32
CHAPITRE II	
RELATIONS SOVIÉTO-BRITANNIQUES .....	35
2.1 Churchill .....	36
2.2 Position des dirigeants anglais avant la guerre .....	37
2.3 Alliance Grande-Bretagne – URSS .....	38
2.3.1 Conférence de Téhéran .....	42
2.3.2 Conférence de Yalta .....	43
2.3.3 Conférence de Postdam .....	45
2.4 Popularité des Soviétiques en Grande-Bretagne .....	46
CHAPITRE III	
PRÉPARATION DE LA TOURNÉE .....	48
3.1 L'URSS .....	50

3.2 Rencontres avec la Grande-Bretagne .....	53
3.3 Prélude à la tournée .....	55
3.4 La situation britannique .....	57
CHAPITRE IV	
DÉROULEMENT DE LA TOURNÉE .....	61
4.1 Les préparatifs .....	64
4.2 Dinamo contre Chelsea .....	70
4.3 Dinamo contre Cardiff City .....	75
4.4 Dinamo contre Arsenal .....	78
4.5 Dinamo contre Glasgow (Rangers) .....	84
CHAPITRE V	
RÉSULTATS DE LA TOURNÉE DU DINAMO EN GRANDE-BRETAGNE .....	88
5.1 Résultats politiques .....	89
5.2 Effets sur la population anglaise .....	93
5.3 Impacts en Union soviétique .....	96
5.4 Mariage sport et politique .....	98
5.5 Impacts sur le plan international .....	100
CONCLUSION .....	102
BIBLIOGRAPHIE .....	112

## RÉSUMÉ

Longtemps négligée par les historiens, l'histoire du sport, et de son rôle au sein de la société, fait l'objet d'un nouvel intérêt depuis le début des années 1980. Cette attention venait en partie du fait que le sport permet de toucher aussi bien l'aspect économique, politique ou social d'une société. À une époque aussi politisée que le XX<sup>e</sup> siècle, où s'affrontaient deux systèmes antagonistes, aucun secteur de la société n'était laissé au hasard. Ainsi, en étudiant une nation comme l'URSS, il est intéressant de voir comment un État aussi idéologisé pouvait l'utiliser et surtout à quelles fins. En ce sens, si au XIX<sup>e</sup> siècle le théoricien militaire Clausewitz soutenait que la « guerre n'est que le prolongement de la politique par d'autres moyens », au XX<sup>e</sup> siècle, c'est le sport qui se voudra la continuation de la politique, prenant ainsi la place de la guerre.

En se concentrant sur un événement précis, à savoir la tournée du Dinamo de Moscou en Grande-Bretagne, effectuée à l'automne 1945, l'utilisation du sport à des fins de propagande démontrera le caractère utilitaire que les dirigeants soviétiques donnaient au sport. Équipe commanditée par les services de sécurité soviétique, le Dinamo était tout désigné pour ce périple, en raison de sa relation avec le pouvoir, car après la guerre, il apparaissait, en compagnie des équipes de l'armée, comme les piliers de mouvements sportifs socialistes.

Présentés comme des ambassadeurs de bonne volonté, les joueurs du Dinamo arrivaient en Angleterre avec pour objectif de consolider le sentiment d'amitié qui avait permis à ces deux nations de vaincre le nazisme. Cependant, loin d'améliorer leurs relations, ces rencontres vont créer un sentiment d'animosité. Si cette tournée s'est révélée un succès sur le plan sportif, elle n'aura pas permis le rapprochement espéré. Peu de temps après, la Guerre froide divisa le monde en deux blocs et il faudra attendre plusieurs années avant que l'URSS ne ressorte à l'extérieur de ses frontières.

Mots clés : Football, Staline, U.R.S.S., Arsenal F.C., Chelsea F.C., Stanley Rous, F.I.F.A., Football Association, Moscou, XX<sup>e</sup> siècle, Yakushin, Vsevolod Bobrov, Guerre froide.

## INTRODUCTION

Le sport, les jeux de balle en particulier, a longtemps été un élément important au sein des sociétés humaines et ce, depuis des siècles. On retrouve sa trace au sein de plusieurs civilisations, avec des changements tant au niveau de la forme de la balle, que de sa signification. De ce fait, les hommes ne jouaient pas à la balle pour les mêmes raisons, ni de la même manière. Un bas-relief datant du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. montre un joueur de balle accompagné de son esclave, jouant à ce que l'on pourrait qualifier d'ancêtre du football. Que ce soit chez les Égyptiens, chez les Grecs (Episkyros) ou chez les Romains (Harpastum), on retrouve des témoignages d'un jeu se pratiquant avec un ballon. Dans l'Europe médiévale et moderne, les gens ont continué à jouer à des jeux de balle. On y jouait conformément à la tradition, sans règles écrites. Au XVI<sup>e</sup> siècle, on observe la naissance d'un jeu en Italie, inspiré des règles de l'Harpastum romain, le *calcio*. Il faut toutefois attendre le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle pour assister, en Angleterre, à la naissance du football moderne, caractérisée par sa diffusion au sein de la population. D'abord réservé à une certaine élite, il s'étendra ensuite à toute la population<sup>1</sup>. De nos jours, le football est un des sports les plus populaires de la planète, à un point tel que l'on peut le considérer comme une sorte de spectacle ayant rempli pour certains le vide laissé par la religion.

À première vue, il semble être une activité innocente ayant seulement pour but de permettre à ceux qui y assistent, de se divertir et à ceux qui le pratiquent, de se mettre en forme. Cependant, contrairement à cette idée généralement acceptée, le football est loin d'être simplement un objet de loisir et de divertissement. L'introduction des médias de masse lui a permis d'atteindre une audience inédite et cette popularité du sport en a fait un outil politique potentiel : «[...] used by governments domestically to promote national

---

<sup>1</sup> Voir à ce sujet James Walvin, *The People's Game. The History of Football Revisited*, Londres : Mainstream, 1994.

identity, public health, and social values, and diplomacy, to support foreign-policy goals<sup>2</sup>.» Sa montée en popularité au cours du XXe siècle entraîna une récupération politique de la part des dirigeants de plusieurs régimes. Avec la fin de la Deuxième Guerre mondiale qui entraîne la division du monde en deux blocs antagonistes, le football, et le sport en général, de par sa nature devient un outil privilégié. Dans le contexte de Guerre froide, où deux systèmes politiques et idéologiques antagonistes s'affrontent pour la suprématie de l'un sur l'autre, tous les moyens sont bons pour démontrer au reste du monde que son système était le meilleur et c'est en ce sens qu'il devient une arène où pénètrent des intérêts économiques considérables, s'affrontent des idéologies et où s'insinue la politique nationale et internationale<sup>3</sup>. Sans oublier que dans une époque où la puissance du nucléaire menace d'anéantir toute trace de civilisation, il devient impératif de trouver un nouveau moyen d'afficher sa vigueur nationale.

À ce propos, l'URSS semble être la première nation de ce groupe à avoir ouvertement affirmé que sport et politique étaient inséparables. Dès 1921, on observe la création du Sportintern, adjoint du Komintern. Celui-ci a pour objectif de faire avancer les objectifs révolutionnaires par le biais d'une éducation politique offerte aux membres des clubs sportifs. Bien qu'il soit évident qu'au cours de l'histoire, de nombreuses nations avaient comprises son importance, jamais aucune n'avait réussi à l'exprimer de façon aussi étendue et efficace. Dirigé et contrôlé par le Parti, il se développe selon ses désirs, mais surtout selon ses besoins. Pour ce nouvel État, le sport et l'éducation physique sont perçus comme un moyen de renforcer la santé des masses et de favoriser le développement intellectuel et esthétique de l'individu. Cette conception a pour résultat la mise sur pied d'un énorme programme centralisé et contrôlé qui cherche à saisir l'enthousiasme du peuple soviétique<sup>4</sup>. La popularité du football survit à la guerre civile qui accompagne l'arrivée au pouvoir des Bolcheviks entre 1917 et 1921. Le nouveau régime l'utilise afin de créer un sentiment d'appartenance à la nation dans un État qui se compose de nombreuses nationalités.

---

<sup>2</sup> Barbara J. Keys, *Globalizing Sport : National Rivalry and International Community in the 1930s*, Cambridge : Harvard University Press, 2006, p. 7.

<sup>3</sup> Alfred Wahl, *La balle au pied. Histoire du football*, Paris : Gallimard, 2002, p. 79.

<sup>4</sup> Reet Howell, «The USSR : Sport and Politics intertwined», *Comparative Education*, vol. 11, no. 2 (juin, 1975), p. 139.

Ayant, dès la création de l'URSS, compris l'importance du sport tant sur le plan national qu'international, les premiers dirigeants soviétiques lui avaient accordé une place importante. La révolution des Bolcheviks et la Guerre civile qui suit créent une rupture entre la Russie et le monde bourgeois. L'attitude de ses dirigeants envers le sport reflète leur rejet de la culture bourgeoise. De ce fait, le rejet du modèle sportif bourgeois les avait forcés à chercher une alternative qui répondrait aux aspirations de la classe ouvrière. Ainsi, ceci aura pour conséquence de faire du sport, au même titre que la politique, un lieu de lutte où l'on tenta de prouver la suprématie d'un système sur un autre. Pour paraphraser Clausewitz, le sport, au lieu de la guerre, était, au cours du XX<sup>e</sup> siècle, perçu comme la continuité de la politique par d'autres moyens. Moins coûteux tant sur le plan matériel qu'humain, le sport s'est révélé être une excellente alternative à la guerre moderne.

Ainsi, le sport est devenu politique et politisé, souvent à cause de son intrusion au sein des relations extérieures<sup>5</sup>. Les nations adhèrent à un système sportif global afin de promouvoir leurs intérêts nationalistes, comme par exemple d'appuyer les buts de la politique étrangère ou de démontrer la force, la puissance nationale<sup>6</sup>. Les compétitions internationales traduisent dès l'origine une étroite dépendance à l'égard des relations entre les États. De ce fait, la nature des rapports politiques influencent la qualité des relations sportives et inversement. De bons rapports, ou du moins une volonté d'en avoir, entre deux États pouvaient mener à des rencontres sportives, mais encore, des rencontres sportives qui dérapaient pouvaient se reporter sur les relations entre les deux nations. L'expérience du XX<sup>e</sup> siècle démontre que le sport a souvent été porteur d'hostilité entre nations, comme ce fut le cas en 1969, lors de la «Soccer War» entre le Honduras et le Salvador, qui se sont déclarés la guerre suite à une rencontre de football qui a mal tourné. On note également qu'il a été capable de transcender le nationalisme et les structures internationales pour créer non seulement de l'hostilité, mais également de la coopération. Le rapide développement des liens internationaux dans un environnement inhospitalier reposait sur le potentiel de son système sportif comme moyen de médiation entre identités nationale et internationale.

---

<sup>5</sup> Alfred Wahl, *op. cit.*, p. 38.

<sup>6</sup> Barbara J. Keys, *op. cit.*, p. 188.

La popularité du sport en a fait un outil politique utilisé par les gouvernements pour promouvoir l'identité nationale, la santé publique et supporter les buts de sa politique étrangère. Cette importance du sport apparaît lors des Jeux olympiques surtout de 1932 et 1936, qui marque une nouvelle ère, alors que l'on passe d'une constitution historique européocentrique réservée à une élite à un divertissement de masse à grande échelle.

Au XXe siècle, le football a été utilisé pour instaurer un sentiment d'appartenance à la nation, solidifier la loyauté, créer une sorte d'attachement à une entité abstraite. Contrairement aux sports *indigènes* qui servaient surtout à exprimer des identités locales ou ethniques, les sports de compétitions permettent plutôt d'exprimer une identité nationale<sup>7</sup>. Ils peuvent servir à glorifier un État sur le seul critère de son appropriation et de son usage<sup>8</sup>. Des dictateurs s'en serviront pour manipuler les masses avec l'aide des développements technologiques récents et de la presse : le sport pouvait être perçu comme un moyen de distraire les ouvriers de problèmes plus sérieux. Il agit comme une soupape de sécurité, un endroit où le peuple peut laisser aller sa frustration dans un cadre acceptable. Bref, il permet de libérer ses émotions dans un contexte sûr<sup>9</sup>. Nous pouvons toutefois émettre un doute sur cette affirmation, en raison du caractère aléatoire de ce sport et, comme nous allons le voir plus tard, de l'échec des dirigeants soviétiques dans leur tentative de fournir un cadre politique à son expression.

Devenant de plus en plus populaire autour du globe, la montée d'une culture de consommation de masse au début du siècle fournit un terrain fertile à sa croissance. Cette montée en popularité s'est accompagnée d'une montée de l'intérêt des gouvernements qui, cherchant à s'approprier un sport afin de construire et exprimer des caractères nationaux, ont commencé à promouvoir activement les compétitions internationales comme moyen de *publiciser* leurs accomplissements nationaux<sup>10</sup>. Ainsi, un collectif de onze joueurs sera compris comme la représentation de la nation à laquelle toute la population, sans discrimination de classe, pourra se référer et même s'identifier. De cette façon, une équipe

---

<sup>7</sup> James Riordan et Hart Cantelon, «Europe de l'Est et URSS», *Histoire du sport en Europe*, Paris : L'Harmattan, 2004, p. 242.

<sup>8</sup> John M. Hoberman, *Sport and Political Ideology*, Austin : University of Texas Press, 1984, p. 1.

<sup>9</sup> James Riordan et Hart Cantelon, *loc. cit.*, p. 241.

<sup>10</sup> Barbara J. Keys, *op. cit.*, p. 188.

puissante se veut la représentation d'un peuple puissant, vigoureux. Ainsi, les résultats étaient interprétés par le gouvernement et le public en général comme la réflexion de la qualité d'un système socio-politique, alors que les victoires devenaient le baromètre du pouvoir et du prestige d'un pays. En transcendant les barrières humaines de la société, le sport sert les projets de construction nationale et favorise les processus d'intégration.

Avec l'importance du rôle du sport au sein de la société, et des athlètes qui deviennent des ambassadeurs de leur pays, le sport devient le sujet de discordes dans les relations internationales. Si auparavant les athlètes étaient des vedettes locales, désormais les étoiles nationales brillent dans des compétitions internationales, provoquant émerveillement et admiration au sein d'une partie des spectateurs étrangers et mesquinerie et agacement de l'autre<sup>11</sup>. Avec cette nouvelle popularité, les athlètes deviennent les représentants de leur pays, d'un système, et en ce sens, ils doivent se comporter de façon convenable. Dans le cas de l'Union soviétique, ses joueurs devaient suivre des cours sur la culture, étudier le marxisme-léninisme et suivre l'exemple de leurs grands chefs, en montrant l'exemple aux centaines de milliers de gens qui suivaient leurs exploits<sup>12</sup>. En ce sens, les sportifs et le sport devaient être un moyen de montrer l'exemple. Une lourde responsabilité pesait sur les épaules des athlètes communistes qui étaient considérés comme des *ambassadeurs en survêtement*<sup>13</sup>. Malgré cela, leur statut n'a pas empêché l'exécution de nombreux sportifs durant les purges staliniennes, mais il arrivait quand même que certains joueurs s'en sortent, car certains dirigeants les ont protégés puisqu'ils étaient membres de leur équipe favorite. Parmi ceux-ci, notons le cas des frères Starotsin, Nikolai en particulier. Fondateur du club sportif Spartak, il est l'objet d'un harcèlement constant de la part de Beria, irrité par sa popularité et son indépendance. Le succès que connaît le Spartak fait de l'ombrage au Dinamo, équipe des services de sécurité et, surtout, équipe favorite de Beria<sup>14</sup>.

<sup>11</sup> M.Y., Prozoumenchtchikov, *Bol'shoj Sport, Bol'shaâ Politika*, Moscou : Rospen, 2004, p. 14.

<sup>12</sup> Bill Murray, *The World's Game : A History of Soccer*, Chicago : University of Illinois Press, 1996, p. 93.

<sup>13</sup> James Riordan et Hart Cantelon, *loc cit.*, p. 251.

<sup>14</sup> À ce sujet, voir Robert Edelman, «A Small Way of Saying "No" : Moscow Working Men, Spartak Soccer, and the Communist Party, 1900-1945», *American Historical Review*, vol. 107, no 5, pp. 1441-1474.

Pour un pays comme l'URSS, qui cherchait à attirer l'attention et à se faire reconnaître sur la scène mondiale, le sport était une excellente opportunité. S'élevant au-dessus des barrières sociales, ethniques, religieuses et linguistiques, le sport en viendra à être considéré comme le véhicule le plus approprié à la diplomatie culturelle en Union soviétique, mais également à travers le monde. En fait, la diplomatie soviétique, sur le plan sportif, était guidée par une volonté d'atteindre un auditoire mondial, alors que les victoires signifiaient la supériorité d'un système sportif sur un autre et une meilleure organisation de la société, tandis que les défaites signifiaient évidemment le contraire. C'est pourquoi l'État a consacré d'énormes ressources et mis beaucoup d'efforts dans le développement d'athlètes de haut niveau.

L'influence des victoires acquises lors de rencontres internationales, devant un auditoire mondial, augmentait l'autorité de l'URSS, en lui donnant une «prestance sportive» qui a convaincu le PCUS, le Parti communiste de l'Union soviétique, que le sport pouvait être et surtout, devait être, utilisé comme une arme idéologique puissante. Ainsi, d'énormes ressources seront consacrées à la mise en place de structures visant à encourager le développement d'athlètes de pointe. Dans cette optique, ses athlètes deviennent des ambassadeurs du pays et leur notoriété en fera des porte-paroles de premier plan. C'est ainsi que l'URSS va promouvoir la sortie de ses meilleurs athlètes à travers l'Europe de l'Est et par la suite au reste du monde occidental, afin de démontrer les avantages du communisme et des valeurs socialistes. Les interprétations du sport et du corps de l'athlète varient, dépendant de la position idéologique qui l'observe. Les dirigeants de l'URSS ont toujours accordé une importance au sport et ses relations avec l'État. À cette fin, notons les nombreux décrets du Parti communiste et éditoriaux parus dans la *Pravda*<sup>15</sup>. Selon Riordan, l'une des raisons expliquant l'intérêt universel pour le sport communiste est évidemment que ses succès, en particulier lors des Jeux olympiques, ont intrigué et, d'une certaine manière, fasciné les observateurs<sup>16</sup>.

<sup>15</sup> John. N. Washburn, «Sport as a Soviet Tool», *Foreign Affairs*, avril 1956, p. 490.

<sup>16</sup> James Riordan et Hart Cantelon, *loc. cit.*, p. 239.

L'année 1936 est considérée comme plusieurs comme l'année de la rupture dans l'attitude des dirigeants soviétiques<sup>17</sup>. Depuis la création de l'Union soviétique, le football était vu comme un moyen de propagande auprès de la classe ouvrière des pays bourgeois. Par le biais du sport, les Soviétiques cherchent à exposer les avantages de leur régime ainsi qu'à créer des liens diplomatiques avec les pays concernés. À cette fin, quelques rencontres sont organisées entre des équipes soviétiques et des équipes composées d'ouvriers, sympathiques à la cause révolutionnaire. Il faut attendre une dizaine d'année avant qu'une équipe soviétique affronte un club bourgeois. Ayant connu du succès au cours de ces rencontres, les dirigeants soviétiques donnent leur accord à la tenue d'une rencontre entre le Spartak et le Racing Club de France, une des meilleures équipes d'Europe à l'époque. Même si le Spartak est vaincu 2-1, cette rencontre marque un tournant dans l'attitude des dirigeants, puisque l'on remarque, suite à cette rencontre une réorganisation du football soviétique. Certains responsables en sont venus à la conclusion que leur pays devait se plier au modèle bourgeois s'il voulait progresser sinon : «they were "stewing in their own juices"<sup>18</sup>» Dès mai 1936, on observe la création d'une ligue d'élite, copiée sur le modèle professionnel bourgeois, composée de sept équipes en provenance de Moscou, Leningrad et Kiev.

C'est dans ce contexte qu'il faut situer l'envoi des joueurs du club de football Dinamo en Grande-Bretagne. En allant affronter les meilleurs joueurs de ce pays, considéré comme le berceau de ce sport, les Soviétiques prenaient un pari risqué puisque jusqu'à présent, les équipes britanniques n'avaient subi aucune défaite contre des clubs étrangers. Bien sûr, il s'agissait d'une belle opportunité pour démontrer la supériorité du régime communiste par le biais du sport, mais le risque de défaite était très présent et aurait des conséquences moins glorieuses. Toutefois, Staline n'aurait jamais laissé sortir son équipe s'il n'était pas confiant que ces derniers allaient offrir une opposition sérieuse. Dans un contexte où l'URSS ressortait de la guerre en tant que superpuissance militaire, il était maintenant temps de démontrer sa puissance sportive. Il faut souligner que ces affrontements avec des clubs «bourgeois» témoignaient aussi d'un changement dans la politique soviétique qui avait précédemment misé, sans succès, sur des Jeux olympiques parallèles, les Spartakiades.

---

<sup>17</sup> Robert Edelman, *loc. cit.*, p. 1453.

<sup>18</sup> *ibid.*

Avec l'exemple de la tournée du Dinamo de Moscou en Grande-Bretagne à l'automne 1945, il sera intéressant de voir les objectifs qui se cachaient derrière ce voyage, premier véritable test depuis la fondation de l'URSS en 1917, si l'on exclut quelques expériences avec des clubs d'allégeance socialiste. Nous essaierons de voir si derrière cette campagne de relations publiques à l'égard du monde occidental, et en particulier en Grande-Bretagne, se cachait une volonté de changer la perception que le monde avait des Soviétiques ou si, dans la perspective de Keys, émergeant de la guerre avec une aura de vainqueur, le régime accordait une grande priorité sur le sport afin de projeter et rehausser son statut de grande puissance. S'inspirant d'ailleurs de son hypothèse selon laquelle le sport au XXe siècle constitue une *arène* où diverses nations s'affrontent sur le plan politique, ce travail va permettre d'étudier un épisode qui avait été encore peu touché et qui a pu avoir une influence majeure sur la politisation du sport dans une perspective où la Guerre froide ne s'est pas encore manifestée. Il sera intéressant de voir la forme de cette récupération idéologique du sport et sa matérialisation.

Ce travail permettra également de voir si, comme semble penser certains historiens, l'aspect idéologique a seulement été exploité par les Soviétiques ou si au contraire les Britanniques, aussi conscients de l'impact que pouvait avoir les résultats, aient également cherché à tirer profit de cette visite pour consolider leur position dominante au niveau du football. Nous allons voir que certains faits laissent croire que les autorités politiques britanniques ont pris conscience de son importance au niveau idéologique à mesure que se déroulait la tournée et bien que de façon moins explicite que les Soviétiques, ils ont également cherché à tirer le maximum de celle-ci. Diverses sources semblent témoigner d'une possible intervention politique de la part d'une haute autorité britannique, démontrant ainsi qu'elle était consciente de l'importance de cette tournée. Ce qui est certain, c'est que les Anglais avaient tout à perdre avec la tenue de telles rencontres alors que les Soviétiques avaient au contraire tout à gagner en offrant une opposition sérieuse. Nous tenterons également de voir si le sport peut réellement être un outil intéressant au sein de politique étrangère d'une nation ou si au contraire, de par sa nature spontanée, il ne peut répondre aux objectifs que lui avait fixés.

## 1. Historiographie

L'étude du rôle du sport dans le développement des sociétés est un champ d'étude assez récent qui commence à peine à faire l'objet d'études sérieuses, prenant de l'importance principalement au début des années 1980. Son développement est d'abord apparu dans les départements d'histoire où, dans la plupart des cas, il est le résultat du travail d'historiens nourrissant un intérêt individuel pour le sport, tout en ayant d'autres spécialités comme programme principal. Souvent, le sport était lié d'une façon ou d'une autre à leur domaine d'étude et ce qui expliquerait que quelques-uns d'entre eux ont choisi cette branche après avoir préalablement travaillé sur l'histoire ouvrière. Donc, on peut dire que l'étude du sport est liée à l'étude du monde ouvrier de par la proximité de ces deux champs d'étude.

Parmi ceux-ci, notons Stephen G. Jones qui combinera le sport et le monde ouvrier<sup>19</sup> ou Alfred Wahl, spécialiste de l'Allemagne, qui est l'un des premiers historiens à consacrer des recherches sur l'histoire du football<sup>20</sup>. Le rapport entre sport et politique a toujours été au cœur des recherches sur l'histoire du sport contemporain. Dans les premiers ouvrages, on observe que l'emphase était mise : «on the politics of sport rather than the contribution of sport to wider political processes.<sup>21</sup>» On cherchait à voir comment le sport et son développement pouvaient contribuer à notre compréhension des enjeux politiques fondamentaux, plutôt que sur les processus à partir desquels le sport a été politisé. Cependant, le travail de certains pionniers des aspects politiques du sport tels Grant Jarvie, Lincoln Allison<sup>22</sup>, Barrie Houlihan et James Riordan<sup>23</sup>, a eu pour effet que l'histoire du sport est maintenant un sujet bien développé de l'histoire. En Grande-Bretagne, James Walvin est le premier historien, avec son livre de référence paru en 1975, qui s'est penché sérieusement sur le football anglais<sup>24</sup>.

---

<sup>19</sup> À ce sujet, voir Stephen G. Jones, *Sport, Politics and the Working Class : Organised Labour and Sport in Interwar Britain*, Manchester, 1988, ou *Workers at Play : A Social and Economic History of Leisure 1918-1939*, Londres, 1986.

<sup>20</sup> Alfred Wahl, *op. cit.*, 144 p.

<sup>21</sup> Jeffrey Hill, "Introduction : Sport and Politics", *Journal of Contemporary History*, vol. 38, no. 3 (juillet, 2003), p. 355.

<sup>22</sup> Lincoln Allison, *Amateurism in Sport*, Londres : Frank Cass, 2001, 206 p.

<sup>23</sup> James Riordan, *Le sport soviétique*, Paris : Éd. Vingt, 1980, 141 p.

<sup>24</sup> James Walvin, *The People's Game*, Édimbourg : Mainstream, 1994, 224 p.

Les diverses études sur le sport ont démontré qu'il ne pouvait plus être un sujet d'étude marginalisé et désormais, il ne fait plus aucun doute que l'histoire du sport a son utilité. Ainsi, chercher à comprendre un événement sportif peut s'avérer très utile lorsque l'on cherche à comprendre une société ou les rapports qu'entretiennent entre elles des nations amies ou ennemies. Sur le plan national, étudier le sport permet de comprendre quels sont les enjeux sociaux à travers l'attachement de la population à un groupe de joueurs. Il s'agit d'un moyen de saisir son pouls, ses aspirations.

En ce qui concerne le sport en URSS, on peut considérer James Riordan et Robert Edelman comme les deux principaux artisans de ce champ. Robert Edelman, principalement avec son classique *Serious Fun : A History of Spectator Sports in the USSR*<sup>25</sup>, adopte une approche sociale et culturelle, a démontré que le domaine sportif en URSS n'a jamais été un bloc monolithique et que contrairement à la volonté des autorités, il s'est avéré être un piètre promoteur des valeurs officielles. Comme dans tous les secteurs de la vie soviétique, l'hégémonie officielle faisait partie du monde du sport soviétique, alors que l'État investissait d'énormes ressources dans le sport et s'attendait en retour à ce que ses athlètes de haut niveau représentent des modèles. Leurs succès servaient à promouvoir et à glorifier le socialisme. Edelman rejette ce modèle, mettant plutôt l'accent sur une consommation du sport qui ne permet pas un contrôle politique du sport. En fait, la popularité du football le rend en quelque sorte indépendant d'un quelconque contrôle.

Cette situation est visible par la popularité du Spartak, équipe qui représente tout ce que le système cherche à éliminer et par la faible estime que la population avait pour le Dinamo, représentation des valeurs prônées par le Parti, soit l'ordre, la discipline sportive, le respect pour l'autorité. Selon lui : «The anti-authoritarian attitudes of Spartak fans and their accompanying rowdyism raise important questions about public acceptance of the regime<sup>26</sup>.» Il démontre que le football était le sport le plus difficile à contrôler tout en étant le sport le plus populaire, car la conduite des joueurs et des partisans s'opposaient aux valeurs officielles. Ainsi, lorsque les athlètes devenaient des modèles, ils se montraient inaptes à

<sup>25</sup> Robert Edelman, *Serious Fun. A History of Spectator Sports in the USSR*, New York : Oxford University Press, 1993, 286 p.

<sup>26</sup> *id.*, «A Small Way of Saying "No" : Moscow Working Men, Spartak Soccer, and the Communist Party, 1900-1945», *American Historical Review*, vol. 107, no 5, p. 1456.

donner le bon exemple. Son argument est que les spectateurs et les partisans sont engagés dans une “négociation” avec ce qui leur était offert. Il rejette l’idée du sport comme valve de sécurité permise par l’État, appuyant son idée sur les diverses campagnes de publicité du gouvernement contre les mauvais comportements des partisans<sup>27</sup>.

De son côté, James Riordan se montre sensible aux nombreux problèmes et contradictions auxquels devaient faire face le sport, mais aussi la société communiste. Son classique, *Sport in Soviet Society*<sup>28</sup>, s’est élevé au-delà de la rhétorique relative à la Guerre froide. Il explore le caractère utilitaire du sport communiste, qui était devenu un moyen d’améliorer l’efficacité au travail et préparer les forces armées<sup>29</sup>. Cette emphase sur l’utilité du sport est présente dans la majorité de ses travaux. Dès les débuts de l’URSS, les autorités avaient compris l’importance du sport comme moyen de maintenir la population en forme et prête au combat. De ce fait, la pratique du sport ne peut être spontanée ou sans but, elle a un objectif répondant aux besoins dictés par le contexte politique. Il soutient que la dépendance du sport à l’endroit de la politique a toujours été explicite, alors qu’il poursuivait des objectifs socio-politiques<sup>30</sup>. Dans un pays socialiste assiégé par un monde capitaliste, tous les moyens sont bons pour renforcer la nation et le sport en est un qui joue un rôle important de par son universalisme. Le système sportif était supposé gagner du prestige sur la scène internationale, mais tout comme Edelman, il croit que les citoyens n’ont jamais totalement adhéré à celui-ci, le but de ses organisateurs n’étant pas toujours en harmonie avec les aspirations des “organisés”. Pour y arriver, Riordan se base principalement sur la presse sportive et sur des entretiens avec des sportifs, des journalistes et des officiels. M’inscrivant dans le courant *sportif* de l’histoire soviétique, qui cherche à démontrer l’importance du sport afin de mieux saisir les enjeux politiques et sociaux en URSS, je poursuivrai le travail accompli par des auteurs tels Robert Edelman ou James Riordan, me rapprochant plutôt du premier dans la nature de mon analyse.

---

<sup>27</sup> *ibid.*, p. 1457.

<sup>28</sup> James Riordan, *Sport in Soviet Society*, Cambridge : Cambridge University Press, 1977, 435 p.

<sup>29</sup> *ibid.*, p. 127.

<sup>30</sup> *id.*, «Soviet Sport and Soviet Foreign Policy». *Soviet Studies*, vol. 26, no 3 (juillet, 1974) p. 323.

Pour ce qui est de la tournée qui nous intéresse, il semble n'y avoir qu'un seul ouvrage en anglais qui traite seulement de la tournée et bien qu'il nous soit utile, il sert davantage pour la mise en contexte que pour sa fonction dans l'histoire du sport soviétique et britannique. Malgré cela, ce livre de David Downing<sup>31</sup> n'est pas à rejeter à cause de son unicité. De nombreux chapitres ou paragraphes traitent de la visite du Dinamo en Grande-Bretagne, mais nous devons tenir compte du travail de Ronald Kowalski et de Dilwyn Porter<sup>32</sup>, en raison de leur article consacré aux exploits du Dinamo. Selon eux, il semble que le gouvernement britannique était moins préoccupé à exploiter le potentiel idéologique de cette tournée que son homologue soviétique.

Il faut prendre en considération qu'étudier un évènement sportif qui était autant porteur de rivalités a posé certains problèmes dû aux faits qu'autant les sources britanniques que soviétiques sont remplies de désaccords et d'interprétations diverses, même à l'intérieur de celles qui devraient être fiables<sup>33</sup>. Si certaines fois elles sont le résultat de l'ignorance de leurs auteurs ou d'un besoin de défendre un objectif idéologique, ces erreurs témoignent du problème posé par la lutte idéologique entre deux systèmes où chacun cherche à présenter les évènements à son avantage. Lorsque l'on cherche à étudier le déroulement de la tournée, on se bute à la rareté des sources secondaires, alors que peu d'ouvrages ont été consacrés uniquement à celle-ci. C'est ce qui explique, en partie, le recours aux archives soviétiques et aux journaux britanniques contemporains. En général, les écrits ces rencontres s'intègrent dans des ouvrages plus généraux et constituent seulement une présentation de faits, sans explications. En fait, hors des frontières russes, il semble que le livre de David Downing, *Passovotchka*<sup>34</sup>, soit le seul à traiter exclusivement de la tournée et de son contexte. Cependant, il s'agit principalement d'une présentation de faits plutôt que d'une analyse de la tournée. Sinon, il reste l'article de Porter et Kowalski qui soutiennent que les Britanniques n'ont pas saisi les enjeux politiques de cette tournée, la considérant d'abord comme un

---

<sup>31</sup> David Downing, *Passovotchka. Moscow Dynamo in Britain*, Londres : Bloomsbury, 1999, 280 p.

<sup>32</sup> Robert Kowalski et Dilwyn Porter, «Political Football : Moscow Dynamo in Britain, 1945», *International Journal of the History of Sport*, vol. 14, no. 2(août 1997), pp. 100-121.

<sup>33</sup> Areg Ogarecian, «Legenda meždu vojnoj i mirom», in *Sport-Express*, Moscou, 18 novembre 2005, p. 4.

<sup>34</sup> David Downing, *op. cit.*, 1999.

événement sportif<sup>35</sup>. Utilisant tant des sources en russe qu'en anglais, leur objectif était de faire ; «the ideologically-loaded reporting of the tour, and its implications, supplies a secondary focus<sup>36</sup>.» Ils en viennent à la conclusion que la tournée du Dinamo n'a pas amélioré les relations entre la Grande-Bretagne et l'Union soviétique.

Le présent travail nous permettra d'approfondir un aspect encore peu développé de l'histoire du sport en Union soviétique : le rôle joué par la tournée du Dinamo dans l'élaboration de la politique étrangère après la Seconde Guerre mondiale. Par le biais d'un événement particulier, la tournée de l'équipe de football du Dinamo de Moscou en Grande-Bretagne en novembre 1945, nous allons chercher à mieux comprendre comment s'élaborait la politique soviétique autour du sport. D'abord, nous verrons en quoi le sport soviétique se différenciait et quels étaient ses objectifs. Si au début il se voulait une alternative au sport bourgeois, diverses expériences sur le plan international ont poussé ses dirigeants à reconsidérer leur attitude face à celui-ci. Considérant qu'il leur serait plus avantageux d'affronter les meilleures équipes, on assiste au milieu des années 1930 à un rapprochement vers le sport bourgeois. Ceci permet la tenue de quelques rencontres internationales et il sera intéressant de voir ce qu'il en ressort tant sur le plan intérieur que sur le plan extérieur. En second lieu, on abordera le côté anglais de la tournée, d'abord par le biais d'une présentation du football anglais, et par la suite avec un historique des relations qu'a entretenues la Grande-Bretagne avec l'URSS. Si, lors de la fondation de l'URSS, la Grande-Bretagne a été un adversaire farouche, en 1945, période qui nous intéresse, cela ne semble plus être le cas. Il sera intéressant de voir pourquoi et comment s'est déroulé ce changement d'attitude. Après ces deux parties, nous aborderons la tournée qui nous intéresse, c'est-à-dire la visite du Dinamo de Moscou en Grande-Bretagne.

Débutant par une mise en contexte de la tournée, il sera d'abord question de la préparation de la tournée. Nous allons voir comment s'est décidée la tenue de ces rencontres. Nous tenterons de cerner pourquoi les Soviétiques ont choisi d'affronter les Britanniques et, d'autant plus dans un sport où les hôtes étaient considérés comme les maîtres, n'ayant jamais perdu de rencontres internationales à domicile. Après cette introduction, nous allons analyser

---

<sup>35</sup> Robert Kowalski et Dilwyn Porter, *loc. cit.*, pp. 100-121.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 102.

les quatre rencontres qui ont permis au Dinamo d'affronter Chelsea, Arsenal, Cardiff City et les Rangers de Glasgow. Nous pourrions voir l'évolution de la tournée et les diverses réactions que ces rencontres vont provoquer. Finalement, le dernier point démontre les résultats de cette tournée. À-t-elle atteint ses objectifs ? Ces parties ont-elles permis une meilleure compréhension de la part de la population des pays impliqués ? Depuis trois décennies, l'URSS vivait recluse, enfermée à l'intérieur de ses propres frontières et ses principaux contacts se résumaient principalement à une alliance avec une Allemagne honnie, par le biais du pacte de Rapallo, et quelques contacts avec des pays voisins. Toutefois, l'invasion allemande va mettre un terme à cet isolement, alors que la guerre forcera les ennemis d'hier à devenir alliés, afin de vaincre la menace commune. La question était maintenant de savoir si la disparition de la cause de leur union allait entraîner la fin de celle-ci ou s'il s'étaient développés des sentiments assez forts pour perdurer après la guerre ? Bien que la tournée du Dinamo ne permette d'y répondre totalement, elle permettra d'avoir un aperçu de la situation quelques mois après la guerre.

Si cette alliance était davantage militaire et économique, cela n'a pas empêché les populations de la Grande-Bretagne et de l'URSS, de chercher à se connaître davantage. La guerre a permis l'apparition d'un esprit de coopération, mais la fin de celle-ci a fait disparaître les éléments qui composent le ciment qui unissait des alliés aussi improbables. La tournée du Dinamo que nous allons traiter se situe à une époque où le sentiment d'amitié est encore très fort au sein de ces deux populations. C'est dans ce contexte que nous chercherons à comprendre les objectifs soviétiques, ce qui se cachait derrière cette campagne de publicité. Du même coup, nous tenterons de prouver que, contrairement à l'idée généralement acceptée selon laquelle les Britanniques n'ont perçu aucune portée politique à cette tournée, il semble plutôt que le déroulement de la tournée laisse à croire qu'ils étaient bel et bien conscients des opportunités tant politiques que diplomatiques de la tournée. De nouveaux éléments repérés dans des sources soviétiques, ainsi que dans le témoignage d'un contemporain de la tournée<sup>37</sup>, nous permettent d'affirmer que le gouvernement britannique avait également saisi le potentiel diplomatique de ces rencontres, en particulier après les deux premières rencontres. Ainsi, on observe un écart par rapport aux conclusions de Kowalski et Porter, qui semblent sous-

---

<sup>37</sup> Stanley Matthews, *My Autobiography : The Way it Was*, Londres : Headline, 2000, 629 p.

estimer l'exploitation politique de la tournée par les Britanniques. En fait, peu d'études nous renseignent sur la position adoptée par la Grande-Bretagne au cours de cette tournée et de ce fait, ce travail vise à combler cette lacune en analysant les réactions des deux gouvernements concernés.

Comme il s'agissait d'un évènement sportif, le recours aux journaux d'époque des deux pays nous permettra de saisir comment les contemporains percevaient ces rencontres. Ainsi, par le biais des différents compte-rendus parus dans les journaux, nous pourrions saisir l'évolution dans la perception que pouvait avoir chacun des deux partis au gré des rencontres. Pour le côté soviétique, nous nous baserons principalement sur les quatre journaux à savoir la *Pravda*, organe officiel du Parti, *Večernââ Moskva*, organe du Comité central du Parti de Moscou, *Trud*, organes des syndicats et *Krasnyj Sport*, organe du comité pan-soviétique de la culture physique et du sport.. Du côté britannique, on note l'utilisation de journaux de différents horizons politiques. Ainsi, on trouve tant le conservateur *Daily Express* que le populiste *Daily Mirror* ou encore le *Manchester Guardian*, pour ne nommer que ceux-là. Si ces articles sont intéressants pour saisir le pouls de la population, des archives russes et différents ouvrages occidentaux nous permettront de comprendre le contexte et l'historique derrière les relations entre les deux nations. De par la nature secrète de l'URSS, le recours à ses fonds d'archives est utile dans la mesure où l'on ne connaissait que peu de choses sur son système et rares sont les ouvrages qui parviennent à démontrer les objectifs soviétiques derrière cette tournée et encore, il faut faire attention à l'objectivité de l'auteur. Malgré cela, s'il faut être prudent lorsque l'on aborde l'aspect politique, ces livres peuvent être très utiles pour approfondir l'aspect sportif. Du côté britannique, nous pouvons compter sur une série d'ouvrages qui abordent les divers aspects qui nous intéressent et même s'il faut les traiter avec réserve, les ouvrages occidentaux récents n'ont pas le besoin de satisfaire un État totalitaire, ce qui les rend d'une certaine façon plus fiables. Donc, pour parvenir à élaborer le côté britannique de la tournée, divers ouvrages récents ou plus anciens nous permettront d'en saisir les bases.

## CHAPITRE I

### SPORT SOVIÉTIQUE ET FOOTBALL BRITANNIQUE

La révolution d'Octobre, et la Guerre civile qui la suit, ont créé une rupture dans les relations entre la Russie et l'Occident. Désormais, la Russie et les diverses républiques qui vont la suivre dans l'expérience soviétique vont rejeter le style de vie que l'on avait connu jusque-là, cherchant à créer un système plus égalitaire. Par conséquent, cette situation s'était traduite sur le plan sportif par la recherche de nouveaux sports avec une attention dirigée vers des formes de récréation qui offraient une alternative aux modèles «occidentaux» et «bourgeois» qui mettaient trop l'emphase sur la compétition et la poursuite des records<sup>1</sup>. Le football était un des sports privilégiés puisque sa pratique était vue comme un moyen de former le citoyen soviétique modèle, car il forgeait les caractères avec une emphase davantage portée sur l'équipe plutôt que sur l'individu. C'était cet esprit de collectivisme, cher aux Bolcheviks qui devait montrer la supériorité des principes soviétiques. Ainsi, le sport en URSS ne pouvait pas avoir une existence indépendante, car la consolidation du pouvoir des communistes passait par l'entraînement et l'endoctrinement des masses et selon l'idéologie communiste, la culture physique apparaissait importante à la fois pour la formation complète de l'individu et pour la santé de la société elle-même. Dans les sociétés communistes, le sport possédait une place centrale à l'intérieur du système social et il était contrôlé et dirigé par l'État. En URSS, la forme physique était reconnue comme un aspect du pouvoir national<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Jeffrey Hill, "Introduction : Sport and Politics", *Journal of Contemporary History*, vol. 38, no. 3 (juillet, 2003), p. 359.

<sup>2</sup> Barbara J. Keys, *Globalizing Sport : National Rivalry and International Community in the 1930s*, Cambridge : Harvard University Press, 2006, p. 158.

### 1.1. Les débuts du sport soviétique

Dès 1917, les dirigeants soviétiques exprimaient clairement la dépendance du sport avec les relations internationales et durant les sept décennies qu'a duré l'URSS, le sport et la politique ont été indissolublement unis, malgré le fait que ses dirigeants insistaient sur l'incompatibilité des deux<sup>3</sup>. En pratique, la politique était non seulement intervenue activement dans les affaires sportives, elle avait influencé, parfois même considérablement, les résultats des compétitions. Étant utilisé à des fins politiques, le sport était également dirigé et employé dans la poursuite d'objectifs socio-politiques<sup>4</sup>. Après la révolution de 1917, alors que ses dirigeants espéraient une révolution mondiale et que la politique étrangère s'orientait vers cet objectif, la tendance était de boycotter les fédérations sportives bourgeoises et les Jeux olympiques. Les autorités sportives encourageaient des contacts avec des organisations sportives ouvrières plutôt qu'avec les gouvernements. L'importance du sport au sein de la politique étrangère variait selon les années. Cependant, selon Riordan, l'attitude soviétique à l'égard du sport ne serait pas une création bolchevique, car «il prend ses racines loin dans l'histoire russe, dans les us et coutumes du peuple, dans le climat, dans la peur des ennemis de l'extérieur et de l'intérieur<sup>5</sup>.»

#### 1.1.2 Alternative au sport bourgeois

De 1917 à 1939, l'Union soviétique tourna le dos au monde du sport, Jeux olympiques compris. Cette attitude face aux sports internationaux reflétait son rejet de la culture bourgeoise. Au cours des années 1920, l'accent était mis sur la promotion du collectivisme, la négation de l'individualisme et de la course aux records, ceci dans le but de créer un système séparé, pour le sport prolétarien, plutôt que sur les accomplissements face aux standards bourgeois<sup>6</sup>. Dès 1921, on observa la fondation du Sportintern, adjoint du

<sup>3</sup> M.Y. Prozoumentchikov, *Bol'shoj Sport, Bol'shaâ Politika*, Moscou : Rospen, 2004, p. 3.

<sup>4</sup> David Downing, *Passovotchka. Moscow Dynamo in Britain, 1945*, Londres : Bloomsbury, 1999, p. 126.

<sup>5</sup> James Riordan, *Le sport soviétique*, Paris : Éd. Vingt, 1980, p. 15.

<sup>6</sup> Barbara J. Keys, *op. cit.*, pp. 163-164.

Komintern, qui cherchait à faire avancer les objectifs révolutionnaires par le biais d'une éducation politique offerte aux membres de clubs sportifs. Par le biais de cet organisme, le football devenait un outil de propagande à l'extérieur du territoire soviétique<sup>7</sup>. Tant que l'URSS restait isolée et faible au niveau international, les relations sportives avec l'étranger restaient limitées aux organisations ouvrières sportives et reflétaient la politique du Komintern. Cependant, même à son apogée, cette organisation restait marginale, faiblement organisée et sous-financée. Son objectif principal qui était de faire entrer le mouvement sportif ouvrier socialiste sous contrôle communiste fut un échec. Jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, dans un contexte difficile lié à l'hostilité du monde capitaliste qui l'entourait, l'Union soviétique avait essayé, sans succès, de créer une alternative au système sportif international par le biais «d'Olympiques ouvrières.» Constituant le seul État communiste de la planète, il tenta d'imposer sa politique sur les développements au sein du sport. Ses dirigeants tentaient de créer un nouveau modèle de relations sportives fondé sur le sport ouvrier et la culture physique et ils étaient les premiers à considérer le sport comme une institution politique qui jouait un rôle important dans la lutte des classes opposant les travailleurs à la bourgeoisie<sup>8</sup>.

Jusqu'en 1928, ils faisaient la promotion d'un *Internationalisme prolétarien* par l'intermédiaire du sport, cherchant à ébranler l'autorité bourgeoise et social-démocrate afin de précipiter l'avènement d'une révolution mondiale. Les dirigeants soviétiques étaient convaincus qu'une révolution mondiale était à l'horizon et que pour l'instant, le monde restait partagé en deux camps hostiles. De cette façon, la diffusion du communisme était vue comme un précepte idéologique, mais également comme une nécessité pratique dont dépendait l'existence même de l'État soviétique. En ce sens, ses dirigeants commençaient par ignorer les organisations sportives bourgeoises, refusant de s'affilier à leurs fédérations internationales et boycottant leurs compétitions, en particulier les Jeux olympiques, qui avaient été conçus pour détourner les travailleurs de la lutte des classes tandis qu'on les entraîne à de nouvelles guerres impérialistes.

---

<sup>7</sup> Christiane Eisenberg, Pierre Lafranchi, Tony Mason et Alfred Wahl, *FIFA. 1904-2004. Le siècle du football*, Paris : Le Cherche Midi, 2004, p. 275.

<sup>8</sup> Pierre Arnaud et James Riordan, *Sport et relations internationales (1900-1941)*, Paris : L'Harmattan, 1998, p. 127.

En 1928, Moscou organisa son premier grand évènement sportif international : les Spartakiades ouvrières. Dédiées au dixième anniversaire du mouvement sportif soviétique, son objectif était de faire la propagande de l'internationalisme sportif prolétarien en devenant des Jeux olympiques ouvriers universels et ainsi affaiblir les Jeux olympiques bourgeois. Dominées numériquement par les athlètes soviétiques, les Spartakiades pouvaient toutefois compter sur un important contingent d'athlètes étrangers et ce, malgré les difficultés posées par leurs gouvernements<sup>9</sup>. En tout et partout, on pouvait calculer environ 600 athlètes issus d'une douzaine de pays. Ces athlètes provenaient de nations aussi diverses que l'Autriche, la Grande-Bretagne, la Tchécoslovaquie, l'Estonie, la Finlande, la France, l'Allemagne, la Lettonie, la Norvège, la Suède, la Suisse, l'Uruguay. Ces olympiades comprenaient 21 sports en plus de deux innovations, une variété de spectacles et de parades incluant un rituel élaboré de cérémonies d'ouverture et de clôture, des carnivals, des jeux collectifs, des rallyes de voitures et de motos, des démonstrations de jeux, de musiques et des danses folkloriques.

Cependant, ces Olympiques ouvrières et toutes les autres compétitions, organisées selon le principe de classe, ne pouvaient révéler le véritable niveau des athlètes soviétiques<sup>10</sup>. Sans oublier également qu'elles ne permettaient pas à l'Union soviétique de prendre connaissance de ce qui se passait à l'extérieur de ses frontières et que malgré le fait qu'il ait été modifié lors de son adaptation au contexte soviétique, le sport moderne occidental porte encore certaines valeurs qui résistaient aux transformations idéologiques.

S'il fut possible de créer une économie *contrôlée*, il ne pouvait en être de même pour le sport qui, en raison de sa nature imprévue, rendait pratiquement impossible la prédiction du résultat d'une rencontre. L'attitude des spectateurs soviétiques témoignaient de la difficulté qu'avaient les autorités sportives à créer un modèle sportif fidèle à leurs aspirations d'un sport où les athlètes deviennent les modèles pour une foule qui les imitent. Ceci pouvait se voir par la popularité du Spartak, équipe qui représentait les masses et qui s'opposait aux équipes représentant les structures autoritaires.

---

<sup>9</sup> Pierre Arnaud et James Riordan, *op. cit.*, p. 132.

<sup>10</sup> M.Y. Prozoumentchikov, *op. cit.*, p. 13-14.

Suite à son rejet du sport bourgeois, l'URSS se rapprocha de l'amateurisme, cherchant ainsi un allié dans sa tentative de créer un système sportif alternatif. L'amateurisme peut être considéré comme l'action de faire des choses pour l'amour de celles-ci, sans récompense ou gain matériel, de façon non-professionnelle. Il existe au sein d'une large variété d'activités humaines, mais c'est seulement au niveau du sport qu'il a été défini et redéfini autour d'émotions sociales et politiques<sup>11</sup>. Les relations entre le communisme et l'amateurisme étaient une alliance politique basée sur des intérêts communs<sup>12</sup>. Cette relation était évidente, le marxisme donnant une légitimité à la pratique soviétique. Ainsi, le support du communisme avait fortement renforcé l'amateurisme qui était vu comme la création d'un secteur de la société qui protégeait l'individu et le groupe du marché et de l'État<sup>13</sup>.

## 1.2 Rapprochement vers le sport bourgeois

Prenant conscience que la révolution mondiale n'était plus imminente, l'URSS va réorienter ses objectifs politiques afin de renforcer l'Union soviétique en tant qu'État-nation<sup>14</sup>. Conscients du reflux du mouvement communiste mondial et certains d'une attaque imminente des pays capitalistes, les dirigeants soviétiques jugeaient nécessaire « d'accroître leurs capacités de défense et d'essayer de reporter la prochaine offensive aussi longtemps que possible de manière à permettre la consolidation et le renforcement des défenses nationales par l'intermédiaire d'une industrialisation rapide et étendue du pays<sup>15</sup>. » Ils craignaient la faiblesse du pays et sa situation unique le rendait vulnérable. Ainsi, avant de songer à exporter la révolution vers les autres pays bourgeois, les dirigeants de l'URSS trouvaient qu'il était plus avantageux de la consolider à l'intérieur de ses propres frontières.

---

<sup>11</sup> Lincoln Allison, *Amateurism in Sport*, Londres : Frank Cass, 2001, p. 3.

<sup>12</sup> *ibid.*, p. 31.

<sup>13</sup> *ibid.*, p. 5.

<sup>14</sup> Pierre Arnaud et James Riordan, *op. cit.*, p. 127.

<sup>15</sup> *ibid.*, p. 133.

Cette réorientation de la politique soviétique vers la défense du pays s'était vue renforcée par le triomphe de la doctrine de Staline. À cette époque, il était devenu clair que l'objectif prioritaire était la consolidation de la révolution russe plutôt que la révolution mondiale. Le Komintern préconisait des objectifs défensifs visant à prévenir ou à déjouer une coalition anti-soviétique plutôt que d'encourager et de mener des actions visant la révolution au sein des autres nations européennes. Ce revirement se traduisit dans la politique étrangère de l'Union soviétique non seulement par un durcissement de ses relations avec les États bourgeois, mais également par un changement à l'égard des sociaux-démocrates. Étant isolée, l'URSS se devait de trouver des alliés potentiels afin d'aider à la reconstruction du pays, ravagé par deux années de guerre civile.

Conscients de la nécessité de briser cet isolement, les Soviétiques avaient entrepris un rapprochement vers les pays bourgeois, mais ils n'étaient pas prêts à s'allier à n'importe qui. Pour y arriver, ils avaient besoin d'un interlocuteur occidental et ils le trouvèrent en la personne des sociaux-démocrates, qui partageaient à peu près les mêmes idées. L'ouverture des Soviétiques face aux sports internationaux était, en partie, le résultat de la nouvelle orientation de la politique extérieure au cours des années 1930, mais cette tentative fut incomplète, puisque les partisans de cette approche allaient être écartés en raison des soupçons envers l'Ouest et par la peur de ne pas être à la hauteur ou d'être contaminés idéologiquement<sup>16</sup>. C'est ce qui expliquait les tentatives du régime soviétique, sous Staline, de construire une alternative autarcique aux formes internationalisées de culture de masse.

L'avènement au pouvoir d'Hitler allait encore une fois changer la donne, puisque le caractère belliqueux du régime nazi allait pousser les Soviétiques à modifier une fois de plus leur politique étrangère, envisageant maintenant une coopération avec les sociaux-démocrates. En juillet 1935, lors du Septième et dernier congrès du Komintern, la principale résolution proclamée fut : «Face à l'imposante menace du fascisme, il est du devoir principal et immédiat du mouvement ouvrier international à la phase présente de l'histoire d'établir un

---

<sup>16</sup> Barbara J. Keys, *op. cit.*, p. 160.

front de combat uni de la classe ouvrière<sup>17</sup>.» De ce fait, la défense de la démocratie contre le fascisme était déclarée le devoir suprême. C'est dans cette optique qu'en 1937, les meilleurs joueurs basques effectuent une tournée en URSS afin de ramasser des fonds pour venir en aide aux Républicains lors de la Guerre civile espagnole. En juin 1938, les dirigeants soviétiques avaient demandé d'établir des contacts avec toutes les organisations opposées au danger fasciste.

Après la guerre, on assista aux premiers pas de l'URSS vers une entrée au sein du système sportif «bourgeois» mondial. Une frustration était apparue du fait qu'il n'y avait pas eu de véritable compétition et du coup, le sport soviétique était condamné à faire du surplace. Cette frustration, engendrée par l'isolationnisme, avait mené à une réévaluation des relations face aux États bourgeois. Contrariés par la faiblesse du mouvement sportif communiste, les dirigeants soviétiques ont commencé à percevoir le sport occidental, sur le plan international, comme : «... a useful way to reach large numbers of foreign workers, impress foreign governments with Soviet strength, and bolster its legitimacy at home<sup>18</sup>.» Petit à petit, on le vit apparaître au sein de l'arène internationale. Selon Prozoumentchikov, cette nouvelle orientation de la politique sportive soviétique : «commence avec la célèbre tournée du Dinamo de Moscou en Angleterre à l'automne 1945 et se termine avec la permission donnée par Staline peu de temps avant sa mort, de participer aux Jeux olympiques d'été de 1952<sup>19</sup>.»

Dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'un des objectifs les plus importants de plusieurs États communistes était de parvenir à surpasser les nations capitalistes, en particulier lors Jeux olympiques<sup>20</sup>. Les victoires acquises au cours de ces rencontres offriraient de la reconnaissance et du prestige et cette ouverture face au monde capitaliste permettrait aux meilleurs athlètes soviétiques de démontrer la puissance de l'Union soviétique dans des compétitions internationales. Il faut comprendre que si de tels succès allaient entraîner l'admiration devant les succès sportifs soviétiques, ils allaient également

---

<sup>17</sup> Seventh World Congress of the Communist International, Moscou, 1935, p. 7, tiré de Pierre Arnaud et James Riordan, *Sport et relations internationales (1900-1941)*, Paris : L'Harmattan, 2004, p. 135.

<sup>18</sup> Barbara J. Keys, *op. cit.*, p. 164.

<sup>19</sup> M.Y. Prozoumentchikov, *op. cit.*, p. 3.

<sup>20</sup> James Riordan, Arnd Krüger et Thierry Terret, *Histoire du sport en Europe*, Paris : L'Harmattan, 2004, p. 252.

provoquer de la méfiance envers le système politique qui les rendait possible, transposant au niveau sportif leur animosité politique. Il est certain que les autorités communistes avaient compris les enjeux entourant le sport alors que l'on pouvait lire dans un article du mensuel *Kultura i zhizn*, daté de novembre 1949 : «Le nombre croissant de succès remportés par les athlètes soviétiques [...] est une victoire pour le type soviétique de société et pour le système sportif socialiste ; ils constituent une preuve irréfutable de la supériorité de la culture soviétique sur la culture moribonde des États capitalistes<sup>21</sup>.»

### 1.3 Objectifs du sport soviétique

En URSS, le sport était au service d'une société industrielle en phase de modernisation. Il devait faire la promotion de la santé et de l'hygiène, de la défense, de l'activité productive et de l'intégration des différentes ethnies au sein d'un État unifié, vecteur d'une véritable construction de la nation. Il servait au prestige et à la reconnaissance internationale à travers des compétitions sportives<sup>22</sup>. En fait, le modèle du sport soviétique internationale répondait à la politique étrangère soviétique. Selon Riordan, les relations avec le reste du monde étaient dirigées selon cinq buts principaux.

D'abord, le sport devait servir à promouvoir les relations avec des groupes pro-communistes ou potentiellement sympathiques à la cause et miner l'autorité bourgeoise par le biais de rencontres sportives<sup>23</sup>. Il devait permettre de s'assurer la loyauté de ces groupes et permettre de maintenir un certain contact avec ceux-ci afin de conserver ces liens. On cherchait davantage à développer des liens avec des organisations sportives ouvrières plutôt qu'avec leur gouvernement bourgeois. Cette politique sera appelé à disparaître à la fin de la guerre conséquence de la nouvelle balance de pouvoirs et par la tentative de mettre sur pied une période de coexistence pacifique.

---

<sup>21</sup> *Kultura i zhizn*, Moscou ( 11 novembre 1949), p. 5.

<sup>22</sup> James Riordan et Hart Cantelon, «Europe de l'Est et URSS», *Histoire du sport en Europe*, Paris : L'Harmattan, 2004, p. 240.

<sup>23</sup> David Downing, *op. cit.*, p. 127.

Ensuite, le sport devait servir à promouvoir les relations de bon voisinage avec les États géographiquement près des frontières soviétiques. Les contacts sportifs avec les États frontaliers, particulièrement ceux à l'Est, servaient à démontrer les avancées réalisées par les peuples frères sous la bannière socialiste<sup>24</sup>. En dehors de la lutte des classes, le sport, durant l'entre-deux guerres avait été un élément constant en tant qu'intermédiaire diplomatique et propagandiste afin de promouvoir les bonnes relations avec ses voisins<sup>25</sup>. Ainsi, durant cette période, l'objectif principal des Soviétiques était de s'assurer que ses voisins respectaient les trois principes définis par Max Beloff en 1947 soit la non-intervention, la non-agression et neutralité<sup>26</sup>.

Bien que le pouvoir de négociation de l'URSS fût certes limité par sa faiblesse et son isolement, face à ses voisins, ce pouvoir était moins pénalisé que face aux pays occidentaux, puisque ces pays étaient relativement faibles et vulnérables. Sans oublier que les dirigeants soviétiques étaient moins concernés par l'exportation de la révolution que par son renforcement à l'intérieur de ses frontières. C'était à l'époque où les théoriciens soviétiques soutenaient que la grande révolution prolétarienne mondiale ne pourrait avoir lieu seulement après que le socialisme se soit fortement implanté en URSS. De cette façon, avec la mise de côté de la révolution mondiale, l'Union soviétique paraissait moins dangereuse pour les pays capitalistes et il devenait plus facile de rechercher des alliances avec eux et les contacts sportifs reflétaient ces considérations diplomatiques et stratégiques. Sans oublier que pour la plupart des gens, le sport était considéré comme apolitique, ce qui faisait de lui un véhicule efficace de la diplomatie culturelle.

Troisièmement, le sport devait servir à gagner des appuis pour les États communistes et leurs politiques, des États en Afrique, en Asie et en Amérique latine. Les contacts sportifs se voulaient le prélude à des contacts politiques<sup>27</sup>. Les dirigeants communistes voyaient le sport comme une arme importante dans la bataille des «mentalités.» En fait, derrière ces contacts et l'aide apportée, l'emphase était placée sur la propagande liée aux succès. Selon

---

<sup>24</sup> Pierre Arnaud et James Riordan, *op. cit.*, p. 141

<sup>25</sup> *ibid.*, p. 136

<sup>26</sup> Max Beloff, *The Foreign Policy of Soviet Russia*, Oxford : Oxford University Press, 1947, p. 5.

<sup>27</sup> David Downing, *op. cit.*, p. 133.

un article de Y.A. Talayev paru dans la revue *Teorija i Praktika* : «the mounting impact of socialist sport on the world sports movement is one of the best and most comprehensible means of explaining to people all over the advantages that socialism has over capitalism<sup>28</sup>.» Un aspect était l'aide apportée aux pays du Tiers-monde dans leur campagne contre la discrimination raciale dans le sport. L'impact en termes de propagande est inégalable. Les pays du Tiers-Monde, pour qui l'affirmation sportive joue un rôle crucial dans le processus d'intégration nationale, ne peuvent qu'être attirés par le modèle soviétique. Cette politique avait rapporté des dividendes puisque plusieurs de ces pays voyaient les États communistes, principalement l'URSS, comme le champion de leur cause au sein du sport mondial et de ses forums. Les gains sportifs de la propagande communiste face aux pays en voie de développement et ses voisins étaient évidents et tangibles<sup>29</sup>. De 1917 à 1945, alors que l'URSS était le seul État communiste, ses contacts avec les pays en voie de développement étaient naturellement limités par l'emprise des puissances impériales en Afrique, en Asie et en Amérique latine.

Le quatrième objectif du sport soviétique était de maintenir et de renforcer l'unité au sein de la communauté socialiste et la position avant-gardiste des Soviétiques. Les contacts sportifs servaient à renforcer l'amitié et la coopération, tout en développant un sens du patriotisme et d'internationalisme auprès des jeunes des États socialistes. Ces sentiments se traduisaient par un appui sans faille envers le régime, mais également par une ouverture envers les autres nations, principalement envers les ouvriers. Bien que cela reste de la théorie, les Soviétiques considéraient les ouvriers et les défenseurs de leur système comme leur allié, ainsi, il ne devait pas y d'animosité à leur égard. Plusieurs occasions ont servi à associer des événements sportifs à une occasion politique ou à employer le sport comme moyen de cimenter les loyautés au sein du bloc communiste<sup>30</sup>. Les liens sportifs entre les clubs de l'armée et les forces de sécurité ont illustré la politique soviétique d'intégration militaire.

---

<sup>28</sup> Tiré de David Downing, *op. cit.*, p. 138.

<sup>29</sup> *ibid.*, p. 145.

<sup>30</sup> James Riordan, «Soviet Foreign Policy». *Soviet Studies*, vol. 26, no 3 (juillet, 1974), p. 338.

Enfin, le cinquième et dernier objectif était d'atteindre la suprématie sportive, particulièrement lors des Olympiques afin de transposer ces succès sur les États communistes et le communisme en général. Les succès sportifs communistes ont aidé à obtenir de reconnaissance et prestige tant sur le plan national qu'à l'étranger. Le sport est unique au sens où, dans toutes les sociétés modernes, incluant l'URSS et la Chine, il est le seul médium où ces nations «moins développées» pouvaient espérer battre, voire surpasser des nations économiquement plus avancées<sup>31</sup>. L'influence des victoires acquises lors des jeux, devant un public mondial, augmentait l'autorité de l'URSS, en lui donnant une prestance sportive qui aura convaincu le PCUS que le sport pouvait être utilisé comme une arme idéologique puissante.

Donc, c'est avec ces objectifs en tête que les dirigeants soviétiques allaient encourager leurs athlètes à propager les idéaux communistes par le biais de rencontres internationales.

#### 1.4 Expériences internationales

Avant la Seconde Guerre mondiale, à l'exception de quelques échanges sportifs entre l'URSS et l'Allemagne nazie en 1940, peu d'officiels représentants de nations étrangères avaient visité l'Union soviétique afin de participer à des événements sportifs majeurs, pas plus que des athlètes soviétiques avaient été à l'étranger. Il y eut quelques exceptions où des athlètes avaient affronté des sportifs appartenant à des associations qui n'étaient pas ouvrières, mais cela était plutôt rare. À cela se rajoutait le fait qu'aucune fédération sportive soviétique n'avait joint ou n'avait été invité à rejoindre les fédérations sportives internationales<sup>32</sup>. En fait, au début du régime, les sorties en dehors des frontières soviétiques se limitaient majoritairement à des rencontres contre des équipes ouvrières étrangères et les relations sportives tendaient à se limiter aux sports dans lesquels l'URSS était la meilleure, comme par exemple le football.

---

<sup>31</sup> David Downing, *op. cit.*, p. 138.

<sup>32</sup> *ibid.*, p. 141.

Malgré cet isolationnisme, il aurait pu y avoir plus de contacts n'eut été du refus de certains gouvernements, tels l'Espagne et l'Autriche en 1926 et 1927, d'accorder des visas aux athlètes soviétiques<sup>33</sup>. Ceci était sans compter le fait que certains contacts sportifs ont été empêchés par l'état arriéré du sport, comme en Afghanistan, en Chine, en Corée, en Mongolie, ... et par les problèmes à établir des relations sportives, comme ce fut le cas avec la Tchécoslovaquie. Dans ce dernier cas, les relations hostiles entre les deux nations ont provoqué l'annulation de tournées sportives prévues en 1926 et 1927.

En général, on considère que la première expérience internationale du football soviétique s'était tenue dès 1922 et elle opposait la fédération ouvrière finlandaise (TUL) à un vieux club de Moscou, le Zamoskvoretsky. La formation moscovite l'avait emporté par la marque de 7 à 1. Nous savons peu de choses de cette rencontre, à l'exception du résultat final.

Deux années plus tard, en 1923, l'URSS envoyait des représentants en Suède pour quelques rencontres de football, afin de comparer le niveau du football soviétique et mesurer les progrès accomplis face à une opposition étrangère. Cependant, le but principal était plutôt de nature politique. Dans une époque où le pays sortait à peine d'une guerre civile, alors que la NEP venait tout juste d'être mise en place, le gouvernement cherchait à tisser des liens économiques avec ce pays. Ainsi, cette tournée se voulait davantage une tentative d'encourager un accord favorable que de mesurer son développement sportif. Selon les spécialistes du sport soviétique J. Riordan et V. Peppard, cette tournée suédoise doit être considérée comme la première tentative soviétique visant à faire du sport un outil de diplomatie sportive<sup>34</sup>. La même année, les responsables soviétiques avaient envoyé deux équipes soviétiques disputer cinq matchs en Finlande, qu'ils vont tous remporter, dont deux par la marque de 19-0 et 13-1. Le sport semble avoir été un bon moyen de rapprochement entre ces deux pays, puisque les échanges entre ces deux pays se sont poursuivis jusqu'en 1929, avec un total de plus de 16 rencontres disputées principalement par des équipes de Leningrad. Malgré l'hostilité officielle et le refus de la Finlande de signer un pacte de non-

---

<sup>33</sup> Pierre Arnaud et James Riordan, *op. cit.*, p. 130.

<sup>34</sup> David Downing, *op. cit.*, p. 50.

agression avec l'URSS, les relations sportives avaient perduré quand même. On peut voir que les seuls contacts qui se s'étaient maintenus entre les deux nations étaient de nature purement sportive ce qui laisse à penser que la politique sportive, vis-à-vis de la Finlande, n'avait pas réussi à obtenir les effets désirés. N'ayant pu conclure un accord, les Soviétiques ont néanmoins pu faire la démonstration de la force de leur équipe de football.

En 1935, suite à la signature du pacte d'assistance mutuelle avec la Tchécoslovaquie, trois parties de football furent organisées à Prague, contre des équipes de Leningrad, Moscou et d'Ukraine. Ces rencontres devaient permettre promouvoir l'amitié nouvelle et du même coup, elles fournissaient une excellente opportunité de démontrer la puissance du football soviétique.

Le premier janvier 1936 marquait un tournant dans l'histoire du sport soviétique, alors que pour la première fois de son histoire, une équipe soviétique affrontait une équipe professionnelle, le Racing Club de Paris, considéré à l'époque comme l'un des meilleurs clubs européens. Vaincus 2 à 1, les Soviétiques impressionnèrent grandement le public parisien et la presse par leur style de jeu<sup>35</sup>. Il est à noter que le Politburo ne donna son accord que moins de deux semaines avant la tenue de cette rencontre et il refusa qu'il y ait un second match à Moscou<sup>36</sup>. Encouragées par ce résultat, les autorités soviétiques admettaient la nécessité de mettre sur pied des structures visant à rehausser le calibre du football soviétique. C'est ainsi qu'était créée en mai 1936 une ligue de football soviétique avec sept équipes de première division provenant de Moscou, Leningrad et Kiev. Cette décision marquait une rupture avec l'attitude passée voulant que les équipes soviétique n'affrontent que des équipes ouvrières. Les autorités sportives en étaient venues à la conclusion qu'il était plus avantageux pour eux de se mesurer aux équipes bourgeoises tant sur le plan sportif que politique.

---

<sup>35</sup> Robert Edelman, «A Small Way of Saying "No" : Moscow Working Men, Spartak Soccer, and the Communist Party, 1900-1945», *American Historical Review*, vol. 107, no 5, p. 1452.

<sup>36</sup> RGASPI, f. 17, o. 3, d. 974, p. 11

À la même époque un autre évènement important toucha le football soviétique alors qu'à l'été 1936 les Basques effectuèrent une tournée en URSS, cherchant un appui durant la guerre civile espagnole. Cette équipe de vedettes basques effectuait une tournée en Europe afin de rassembler des fonds pour la cause républicaine. Les Basques ont remporté cinq parties et ont perdu une rencontre contre des équipes soviétiques de haut niveau. Cette défaite était survenue seulement à la fin de la tournée alors que les Basques étaient épuisés et que face à eux se trouvait une équipe du Spartak qui pouvait compter sur le renfort de quatre joueurs en provenance d'autres équipes<sup>37</sup>. D'autres sources font état d'une victoire du Dinamo de Moscou, 2 à 1, devant plus de 90 000 spectateurs au stade Dinamo<sup>38</sup>. Même si les Soviétiques n'avaient pas obtenu les résultats escomptés, ils n'avaient pas non plus été surclassés, ce qui se voulait une preuve du développement du football soviétique. Face à une équipe de vedettes, les Soviétiques étaient parvenus à démontrer la qualité de leur football.

### 1.5 Fonctions du sport

Pour les dirigeants soviétiques, le sport communiste était un moyen de gagner le support des autres nations, du prestige au sein de la communauté internationale, démontrer les avantages du style de vie communiste et obtenir un support interne. L'impact du sport socialiste sur le mouvement sportif international était vu comme un des moyens les plus compréhensibles d'expliquer à tous les peuples les avantages du socialisme sur le capitalisme. C'est dans cette optique que les dirigeants du sport soviétique allaient laisser tomber la tentative de créer une alternative au sport bourgeois. Plutôt que de le combattre de l'extérieur, ils en étaient venus à la conclusion qu'il serait plus avantageux pour l'Union soviétique de joindre le mouvement sportif international. Une fois l'URSS entrée dans l'arène sportive mondiale, le sport ne pouvait plus rester longtemps, si jamais il ne le fut, l'intermédiaire neutre, apolitique, imaginé un jour par les fondateurs du CIO<sup>39</sup>.

---

<sup>37</sup> Robert Edelman, *loc. cit.*, p. 1459.

<sup>38</sup> Pierre Arnaud et James Riordan, *op. cit.*, p. 134.

<sup>39</sup> *ibid.*, p. 142

Si cet idéalisme semblait assez évident durant les années 1920, B. J. Keys a démontré qu'il disparaît sous les impératifs de la politique intérieure et extérieure de Staline. La conséquence avait été l'adoption, par l'URSS, des pratiques professionnelles de l'Occident vers la fin des années 1930. En abandonnant son hostilité envers le sport bourgeois et sa tentative de créer ses propres jeux et institutions sportives, les dirigeants soviétiques avaient compris que cela serait plus avantageux pour le prestige de son système tant au sein de ses républiques qui la composaient que de la planète<sup>40</sup>. Les Olympiques étaient la cible visée par ce volte-face alors qu'ils avaient compris qu'il serait plus facile de dominer le tableau des médailles plutôt que de gagner une compétition internationale de football ou de produire un champion de boxe<sup>41</sup>. Son universalisme et son anti-commercialisme rendaient les Jeux olympiques plus respectables pour les Communistes que la simulation des sports occidentaux commerciaux où les étoiles soviétiques devaient affronter des professionnels occidentaux grassement payés. Jusqu'aux années 1930 il était difficile pour l'URSS de mesurer son talent, puisqu'elle était considérée comme un paria et qu'elle n'avait pas l'occasion d'affronter d'autres nations<sup>42</sup>.

### 1.5.1 Sur le plan intérieur

Le sport en URSS ne pouvait avoir une existence indépendante, puisqu'il faisait partie de la politique des autorités visant à consolider le pouvoir étatique par l'entraînement des masses et son endoctrinement. En contrôlant le système sportif, les dirigeants communistes avaient été en mesure de mobiliser les ressources nécessaires à son utilisation pour performer dans la fonction politique principale de la politique étrangère. Au sein du monde soviétique, le sport avait de nombreuses fonctions. Entre autres, les succès de ses athlètes servaient à promouvoir et glorifier le socialisme. Ainsi, il pouvait servir à glorifier l'État sur le seul critère de son appropriation et de son usage<sup>43</sup>. Les sportifs et le sport devaient être un moyen de montrer l'exemple. À cette fin, Staline avait créé deux types

---

<sup>40</sup> Lincoln Allison, *op. cit.*, p. 31.

<sup>41</sup> *ibid.*, p. 31.

<sup>42</sup> David Downing, *op. cit.*, p. 108.

<sup>43</sup> John M. Hoberman, *op. cit.*, p. 1.

d'athlètes au service de l'État et devant qui, il se comportait comme un commanditaire paternaliste : le travailleur stakhanoviste qui dépassait les quotas de production par des efforts héroïques et l'aviateur longue distance qui amenait la gloire à l'État socialiste<sup>44</sup>. Staline voyait le rôle des athlètes comme assigné à des figures subordonnées qui lui devaient une loyauté filiale virtuelle.

Durant les périodes d'insécurité, même les athlètes n'étaient pas à l'abri alors que de nombreux sportifs avaient été exécutés durant les Purges staliniennes. Toutefois, il était arrivé à de nombreuses reprises que des dirigeants préférèrent protéger les joueurs de leur équipe favorite, démontrant ainsi qu'ils étaient partisans d'abord, socialistes ensuite.

Pour les dirigeants soviétiques, la culture physique devait obéir à deux principes : préparer la jeunesse au travail et préparer la population à la défense militaire du pouvoir soviétique. Sous la direction du gouvernement, les organisations sportives servaient également à développer le citoyen-modèle et à poursuivre les objectifs de la politique étrangère. Ainsi, tous les États communistes avaient une forte présence militaire au sein de leurs mouvements sportifs<sup>45</sup>.

### 1.5.2 Sur le plan extérieur

Dans une lettre de mai 1943, le comité pan-soviétique du sport et de la culture physique, en se basant sur les expériences passées, considérait nécessaire de demander des indications au sujet de la préparation des athlètes qui devaient aller dans ces pays, dans le but d'obtenir des résultats positifs sur les relations plus étroites et plus amicales avec ces deux pays<sup>46</sup>. Comme première expérience, le comité suggérait l'envoi de l'équipe de football de Stalingrad, une des plus fortes de l'URSS, à laquelle on pourrait ajouter quelques joueurs parmi les meilleurs au pays. En ce qui concernait la destination, le comité avait reçu une

---

<sup>44</sup> *ibid.*, p. 70.

<sup>45</sup> James Riordan, *Sport, Politics and Communism*, Manchester : Manchester University Press, 1991, p. 68.

<sup>46</sup> GARF, f. 7576, o. 2, d. 248, p. 186.

invitation de la ligue de la Victoire pour un match de football, organisé avec l'aide de l'Armée rouge, contre un club des travailleurs palestiniens. Il semble que cette initiative n'ait pas eu lieu. Par la suite, il conseillait un voyage en Iran et si ce voyage se révélait positif, il devenait avantageux de soulever la possibilité d'envoyer les meilleurs haltérophiles du pays en Amérique. Bien sûr, ces projets resteront lettre morte jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale et il faudra attendre la visite du Dinamo en Grande-Bretagne pour que l'on assiste à un premier vrai test pour les sportifs soviétiques.

### 1.6 Football en Grande-Bretagne

En Grande-Bretagne, le football a «rarement été considéré comme un vecteur de l'activité politique<sup>47</sup>.» À ce sujet, les historiens du sport britannique font état d'un manque évident d'implication politique dans son organisation et son développement. Pour les dirigeants anglais, la politisation du sport s'opposait aux valeurs nationales et à la véritable signification du sport<sup>48</sup>. Cependant des recherches récentes réfutent cette idée et l'on peut voir, en se basant sur les recherches de John Hargreaves, trois modes d'intervention de l'État dans le sport britannique : le contrôle législatif et légal de l'activité sportive, le patronage du sport par l'État et la fourniture planifiée d'équipements et de ressources. L'intervention des autorités étatiques avait ainsi pris de nombreuses formes qui avaient des effets profonds sur les directions prises par le football.

Le problème avec le football en Grande-Bretagne reposait sur le fait que l'État avait deux visions opposées du football. D'abord, il le considérait comme un obstacle au bon ordre, encourageant les ouvriers à être indisciplinés et paresseux, mais il y voyait également un agent de contrôle social. Selon cette deuxième vision, il était un instrument de contrôle bourgeois, une soupape de sécurité où étaient libérées les tensions produites par le système capitaliste, sans toutefois le mettre en danger. Le gouvernement anglais était toujours ambivalent à l'égard du sport international. D'un côté, il n'avait pas fait grand-chose entre

<sup>47</sup> Matthew Taylor, «Football et culture politique en Grande-Bretagne», *Le football dans nos sociétés*, Yvan Gastaut et Stéphane Mourlane, eds., Paris : Éd. Autrement, 2006, p. 95.

<sup>48</sup> *ibid.*, p. 94.

les deux guerres pour aider ses meilleurs athlètes à connaître du succès sur le plan international<sup>49</sup>. De l'autre, à mesure que le sport international devenait politisé, ses dirigeants devenaient de plus en plus préoccupés par les développements sportifs en Europe et lentement, ils commençaient à considérer le sport comme une façon peu coûteuse de projeter l'image de la Grande-Bretagne.

Le football était le reflet de "l'isolement splendide" de la politique britannique<sup>50</sup>. Un isolationnisme qui, fondé sur la croyance d'une supériorité du football britannique, dominait l'esprit des autorités du football. Cela s'était manifesté dès la fondation de la FIFA en 1904, que les Britanniques joignaient en 1906, quittaient en 1920, y revenant en 1924 pour la quitter de nouveau en 1928. Pour ses responsables, les rencontres internationales n'étaient pas une priorité. De fait, la croyance britannique en sa supériorité lui venait du fait que ce pays avait donné naissance à ce sport et a contribué à son développement dans le monde. L'isolationnisme du football britannique n'a fait que renforcer cette croyance. Il faudra attendre l'arrivée de Stanley Rous comme secrétaire de la Fédération anglaise de football (F.A.) pour observer un changement d'orientation. En effet, ce dernier était convaincu de la nécessité de créer des relations plus étroites avec le football en Europe continentale. Selon Matthew Taylor : «il est bien connu que Stanley Rous, devenu secrétaire de la FA en 1934, était un europhile convaincu qui avait préconisé des relations plus étroites avec le football d'outre-mer, quelques temps avant qu'il ne défende ardemment le retour de la Grande-Bretagne au sein de la FIFA pendant et après la Seconde Guerre mondiale<sup>51</sup>. Il est à noter que la presse britannique était plus intéressée par le football continental que ce que l'on croit généralement et qu'elle s'intéressait beaucoup aux rencontres internationales.

Le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale avait entraîné une diminution des activités sociales, football compris. De ce fait, la conscription pour tous les hommes entre 18 et 41 ans pourrait avoir été suffisante pour affaiblir l'habileté du pays à jouer et à regarder le

---

<sup>49</sup> Mike Huggins et Jack Williams. *Sport and the English, 1918-1939*, Londres : Routledge, 2006, p. 129.

<sup>50</sup> Matthew Taylor, *loc. cit.*, p. 107.

<sup>51</sup> *ibid.*, pp. 108-109.

sport de façon significative<sup>52</sup>. Dans la semaine qui suivit le déclenchement de la guerre, la F.A. et la ligue anglaise décidaient de suspendre les matchs, à l'exception de ceux qui opposaient des équipes de l'armée. Cependant, cette interdiction sera rapidement levée : les autorités ayant compris que l'esprit moral et public allait être vital au cours du conflit armé. Ainsi, en dépit des problèmes qui le frappaient, le football avait conservé sa place, encouragé par le gouvernement qui, soucieux de conserver le moral de sa population, appréciait la valeur thérapeutique de ce sport. Le cabinet de guerre voulait que les joueurs de football contribuent à l'effort de guerre en continuant à jouer et lorsque la situation le permettait, à divertir les troupes et la population<sup>53</sup>. Il semble, à la lumière des recherches effectuées par James Walvin, que les historiens ont accordé relativement peu d'attention au rôle joué par les loisirs de masse pour garder la nation heureuse, en forme et prête pour les futurs efforts<sup>54</sup>. Il est clair qu'ils ont joué un rôle important en divertissant les gens et en leur offrant un moment de répit. Cependant, comme la propagande avait averti les citoyens du danger de se rassembler, cela avait pour effet d'éloigner les gens des terrains de sport, ce qui se traduisait par de faibles assistances. Sans compter que les équipes professionnelles ne ressemblaient en rien à celles d'avant guerre et étaient même mauvaises, tandis que les équipes militaires devenaient excellentes, elles qui pouvaient compter sur la présence de professionnels dans leurs rangs. Tommy Lawton, Stanley Matthews et Stanley Mortenson étaient considérés comme les virtuoses anglais du football.

Avec la fin de la guerre, et des restrictions qu'elle impliquait, les Britanniques étaient désireux de se divertir et de s'amuser. Ainsi, le football sortait renforci de la guerre et durant les cinq années qui ont suivi la guerre, il connaîtra un boom. Certains prétendaient même que «l'intérêt national» passait au second plan, derrière le football. Après 1945, les attitudes britanniques à l'égard du football européen s'étaient adaptées aux débats politiques, sans jamais être les mêmes<sup>55</sup>.

---

<sup>52</sup> James Walvin, *The People's Game : The History of Football Revisited*, Édimbourg : Mainstream, 1994, p. 145.

<sup>53</sup> Stanley Matthews, *My autobiography : The Way it Was*, Londres : Headline, 2000, p. 188.

<sup>54</sup> James Walvin, *op. cit.*, p. 150.

<sup>55</sup> Matthew Taylor, *loc. cit.*, p. 110.

## CHAPITRE II

### RELATIONS SOVIÉTO-BRITANNIQUES

Depuis la révolution de 1917 et l'arrivée au pouvoir des Bolcheviks, les relations anglo-soviétiques n'ont jamais été bonnes. En fait, dès la genèse de l'État communiste, les Britanniques s'étaient montrés de farouches adversaires, appuyant les armées restées fidèles au tsar et contribuant à l'isolement diplomatique de ce nouvel État. Suite à la victoire des Bolcheviks, aucun effort n'avait été fait des deux côtés afin de voir s'opérer un rapprochement, ce qui avait plutôt contribué à une dégradation des relations. Sans dire qu'elles en étaient directement responsables, on peut dire qu'elles étaient à ce point mauvaises que durant les années 1930, alors que la politique agressive nazie ne laissait aucun doute sur les ambitions belliqueuses de l'Allemagne, le Premier ministre britannique Neville Chamberlain, même après que fussent signés les accords de Munich, était encore prêt à reculer dans l'espoir de sauvegarder la paix. À sa défense, on peut souligner que le désir de paix était encore très profond au sein de la population anglaise et que des élections allaient bientôt se tenir. Ce dernier cherchait tellement à éviter un conflit avec Hitler, qu'il a donné un nouveau sens à la politique *d'appeasement*. Désignant une politique consistant à désarmer les conflits par la voie de la négociation et du compromis, elle est devenue sous Chamberlain, «une stratégie de gestion des crises conduisant, au nom de la sauvegarde de la paix et par réalisme politique, à systématiquement et unilatéralement consentir à des concessions à l'autre partie en vue d'éviter un conflit armé<sup>1</sup>.»

On peut tenter de comprendre cette attitude complaisante à l'égard de l'Allemagne nazie par le fait que les dirigeants britanniques étaient peu favorables à une alliance avec Staline. La classe dirigeante anglaise jugeait son armée incapable de mener une offensive efficace et c'était cette croyance en la faiblesse de l'Armée rouge qui minait les tentatives de mettre sur pied une coalition anti-fasciste qui aurait regroupé la Grande-Bretagne, la France

---

<sup>1</sup> François Bédarida, *Churchill*, Paris : Fayard, 1999, p. 257.

et l'URSS. Ainsi, la possibilité d'une alliance avec les Soviétiques n'avait jamais été prise au sérieux par les Alliés, en partie parce qu'ils considéraient que l'Armée rouge pouvait seulement mener des opérations défensives, et en partie car ils craignaient que l'URSS ne manipule la Grande-Bretagne à ses fins<sup>2</sup>. C'est finalement le gouvernement français du président Daladier qui aurait fini par convaincre les Britanniques d'envisager la possibilité d'une alliance avec les Soviétiques comme le prêchait ouvertement Churchill<sup>3</sup>.

## 2.1 Churchill

Si, durant la période qui nous intéresse, une personne incarnait bien l'attitude du pouvoir anglais, il s'agissait sans conteste de Winston Churchill. Adversaire acharné de l'Union soviétique, dès l'annonce par Hitler de son programme de réarmement, et bien avant l'occupation de la rive gauche du Rhin en 1936, Churchill changeait son appréciation de la situation, alors que le principal ennemi n'était plus le communisme, mais plutôt l'Allemagne nazie<sup>4</sup>. Entre 1933 et 1936, il en était venu à reconnaître que la plus grande menace pour son pays venait de l'Allemagne nazie plus que de l'URSS, l'arrivée d'Hitler au pouvoir en Allemagne ayant bouleversé la donne internationale<sup>5</sup>. Avec la France qui n'était pas prête et les États-Unis isolationnistes, l'URSS devenait de ce fait le principal partenaire<sup>6</sup>. Ainsi, il devenait nécessaire d'effectuer un rapprochement avec l'URSS afin de contrer la menace nazie.

Cependant, à cette époque, Churchill, principal défenseur d'une alliance avec les Soviétiques, était au plus bas de sa popularité, exclu du cabinet, tant que l'on pensait que la guerre pouvait être évitée. À la fin de 1938, il avait 64 ans et était tenu à l'écart du pouvoir depuis plus de 10 ans. Sans appui chez les conservateurs et du côté antifasciste, il faisait

<sup>2</sup> Geoffrey Warner, «From Ally to Enemy : Britain's Relations with the Soviet Union, 1941-1948», *The Soviet Union and Europe in the Cold War : 1943-1953*, Francesca Gori et Silvio Pons, eds., New York : St. Martin's Press, 1996, p. 293.

<sup>3</sup> Marc Ferro, *Ils étaient sept hommes en guerre*, Paris : Robert Laffont, 2007, p. 60.

<sup>4</sup> *ibid.*, p. 56-57.

<sup>5</sup> François Bédarida, *op. cit.*, p. 249.

<sup>6</sup> Fraser J. Harbutt, *The Iron Curtain. Churchill, America and the Origins of the Cold War*, New York : Oxford University Press, 1986, p. 31.

figure d'alarmiste et de «traîneur de sabre» de sorte que ses avertissements n'avaient aucun écho<sup>7</sup>. Pour Churchill, ce refus de s'allier aux Soviétiques était considéré comme une erreur fondamentale de la part de Chamberlain, alors que même les événements qui se produisirent de 1939 à 1941 n'avaient pas réussi à modifier ces sentiments anti-bolchevik.

Il aura fallu attendre jusqu'à la mi-mars 1939 pour que sa situation change, résultat de l'occupation de Prague par les armées nazies, qui signalait du même coup la fin des accords de Munich. L'attaque soviétique contre la Finlande, qui faisait suite à la signature du pacte Ribbentrop-Molotov, avait également changé la donne alors que la France et l'Angleterre se questionnaient sur la façon de réagir. Alors que l'on retrouvait plusieurs partisans de la méthode forte face à l'URSS, désormais alliée de l'Allemagne nazie, les Anglais s'opposaient fortement à cette option soit parce qu'ils n'avaient aucune intention d'entreprendre une aventure aussi risquée, soit parce qu'ils considéraient l'alliance germano-soviétique comme temporaire et qu'il était nécessaire de ménager l'avenir<sup>8</sup>. Selon un sondage Gallop réalisé en juin 1939, 84 % des répondants étaient favorables à une alliance militaire avec l'URSS. Toutefois, il est à noter que ce sondage eut lieu avant la signature du pacte, avant l'attaque de la Pologne et avant la guerre contre la Finlande. Après ces événements, plusieurs communistes et compagnons de route avaient retiré leur appui à l'URSS<sup>9</sup>.

## 2.2 Position des dirigeants anglais avant la guerre

Malgré les efforts des partisans d'une alliance avec l'URSS, la position des dirigeants anglais restait anti-soviétique avant tout et comme le note Marc Ferro : «Ils (les dirigeants anglais) laisseraient volontiers la nazification gagner l'Europe danubienne –“plutôt Hitler que Staline” – à condition que cela se fasse sans violence<sup>10</sup>.» Même lorsque l'invasion allemande paraissait inévitable, le Foreign Office continuait de croire que l'on devait s'opposer à

---

<sup>7</sup> François Bédarida, *op. cit.*, p. 253.

<sup>8</sup> *ibid.*, p. 272.

<sup>9</sup> P.M.H. Bell, *John Bull and the Bear*, Londres : Edward Arnold, 1990, p. 32.

<sup>10</sup> Marc Ferro, *op. cit.*, p. 61.

n'importe quelle pression pour traiter les Soviétiques comme des Alliés<sup>11</sup>. Il ne faut pas oublier que la Grande-Bretagne, contrairement à la France, n'avait pas à craindre une invasion. Malgré cela, les Anglais avaient quand même sondé la position soviétique : en signe de bonne volonté et pour marquer un rapprochement avec l'URSS, les Britanniques avaient nommé Stafford Cripps, politicien travailliste pro-soviétique et antifasciste confirmé, comme ambassadeur à Moscou, afin que les dirigeants soviétiques comprennent que l'ennemi principal de la Grande-Bretagne était maintenant l'Allemagne. Toutefois, rien ne s'était arrangé avec le style diplomatique russe qui exaspérait et ennuyait les Britanniques. Cripps avait bien tenté un rapprochement avec les dirigeants soviétiques, mais il n'a eu aucun effet, ses appels restant ignorés. Cripps n'avait eu aucune entrevue avec Molotov et Staline. En fait, ce rapprochement était plus lié à une nécessité plutôt qu'à un choix sentimental, car la menace nazie se faisant de plus en plus pressante.

### 2.3 Alliance Grande-Bretagne – URSS

Au sein de la classe dirigeante soviétique, jusqu'au 22 juin 1941, alors que Churchill donna son appui total à Staline, ses membres croyaient que la politique anglaise avait pour unique but d'amener l'Allemagne à attaquer l'URSS. Lorsqu'en juillet 1941, Churchill envoyait un message à Staline lui suggérant une consultation en rapport à la menace d'une hégémonie allemande, ce dernier n'y répondra même pas. En Grande-Bretagne, depuis la chute de la France, on ne cessait de «cajoler l'Union soviétique, de s'efforcer de distendre ses liens avec l'Allemagne, de susciter des frottements dans les Balkans<sup>12</sup>.» Pour Staline, cette attitude britannique n'avait qu'un seul objectif : éloigner l'URSS de l'Allemagne afin qu'elle entre en guerre. Toutefois, la résistance britannique prouvait qu'elle cherchait à faire entrer l'URSS dans la guerre et que le risque d'une alliance avec l'Allemagne était quasi-nul.

---

<sup>11</sup> Geoffrey Warner, *loc. cit.*, p. 293.

<sup>12</sup> Marc Ferro, *op. cit.*, p. 96.

Du côté allemand, Hitler avait compris que les Britanniques ne cédaient pas parce qu'ils comptaient sur un retournement de Staline. Il avait donc déduit que pour soumettre l'Angleterre, il lui fallait d'abord écraser l'URSS<sup>13</sup>. C'est ce qui expliquait sa décision de rompre son alliance avec les Soviétiques et d'envahir le territoire soviétique. L'invasion allemande du territoire soviétique donna une nouvelle dimension à la guerre, alors qu'elle poussa l'URSS à rejoindre la Grande-Bretagne et que les divers partis communistes d'Europe devenaient les champions de la Résistance. Dès le début, les Soviétiques voyaient cette alliance comme une alliance anti-Hitler, une entente basée sur une nécessité commune. Si les relations entre les dirigeants n'étaient pas chaleureuses au début, il en fut autrement au sein de la population et du Cabinet de guerre anglais, trop heureux de pouvoir enfin compter sur un allié majeur<sup>14</sup>.

Avec l'entrée en guerre de l'URSS le 22 juin 1941 et des États-Unis le 7 décembre de la même année, la Grande-Bretagne cessa d'être seule face à Hitler, devenant même le «centre névralgique» de la Grande Alliance<sup>15</sup>. En dépit de son mépris du communisme et du caractère antagoniste de ses relations avec l'URSS, Churchill n'hésita pas à proposer son aide suite à l'invasion allemande, ce qui entraîna une réaction immédiate du public. Le 22 juin 1941, sans consulter son cabinet de guerre, il prononça un discours où il expliqua que la Grande-Bretagne mettra tout en œuvre pour aider l'URSS dans la lutte contre l'ennemi commun. Rappelant son attitude passée envers le communisme, il laissa entendre qu'il était maintenant nécessaire de laisser toute hostilité envers l'URSS de côté afin de se concentrer sur leur l'objectif principal : Hitler<sup>16</sup>. Churchill souhaitait la bienvenue à son nouvel allié déclarant : « the past with all its crimes, its follies and its tragedies flushed away<sup>17</sup>. » Il faudra peu de temps pour qu'un accord de coopération ne soit signé. Le 12 juillet 1941, Moscou et Londres signaient une déclaration d'assistance mutuelle et en novembre, Staline laissait entendre la tenue de négociation sur les objectifs de guerre et sur les plans pour le monde d'après-guerre. En réponse, Churchill envoyait Eden, son ministre des Affaires étrangères, à

---

<sup>13</sup> *ibid.*, p. 84.

<sup>14</sup> Fraser J. Harbutt, *op. cit.*, p. 34.

<sup>15</sup> François Bédarida, *op. cit.*, p. 341.

<sup>16</sup> *ibid.*, p. 343.

<sup>17</sup> Winston Churchill, *The Unrelenting Struggle*, Londres : Cassell, 1942, p. 178.

Moscou afin de rencontrer les autorités soviétiques. Staline, au cours de cette rencontre, cherchait une alliance militaire et un accord de coopération sur la reconstruction de l'Europe d'après-guerre.

Si de façon officielle tout ennemi de l'Allemagne nazie était considéré comme un allié de l'Angleterre et que de ce fait l'URSS devenait son partenaire et ami, cette transition ne s'est pas faite automatiquement au sein de la population. On retrouvait au sein de l'opinion publique des sentiments allant de la plus fervente admiration à la plus profonde haine<sup>18</sup>. Il faudra plus de temps à certains journalistes anglais pour oublier les attaques récemment dirigées par les Soviétiques contre la Grande-Bretagne. Il était difficile d'oublier les deux décennies de luttes précédentes, sans compter que certaines figures des milieux dirigeants anglais voyaient d'un mauvais œil d'avoir l'URSS comme allié et suite aux déboires qu'avait connus l'Armée rouge en Finlande, la plupart des experts ne donnaient pas cher de sa peau face à la redoutable Wehrmacht.

Ainsi, rien ne permettait de considérer l'appui des Soviétiques comme salubre, d'autant plus que l'on craignait que l'arrivée des Soviétiques dans le camp allié aliène les sympathies américaines<sup>19</sup>. Il semble que la transition fut plus facile au sein de la population. Les nouvelles quotidiennes du dur combat mené sur le front oriental allaient graduellement permettre un renversement de l'opinion britannique, renforcée par la relative inactivité des troupes anglaises, soulignant une fois de plus le courage des Soviétiques. D'ailleurs, parce que l'effort de guerre britannique était principalement défensif, tout au long de l'été et au début de l'automne 1941, l'admiration et le respect pour les Soviétiques ne faisaient qu'augmenter. L'hostilité envers l'Union soviétique céda graduellement sa place à de l'admiration à laquelle s'ajoutait dans certains cas un sentiment que l'effort de guerre britannique n'était pas adéquat<sup>20</sup>.

---

<sup>18</sup> P.M.H. Bell, *op. cit.*, p. 25.

<sup>19</sup> William H. McNeill, *America, Britain and Russia. Their Co-operation and Conflicts, 1941-1946*, New York : Johnson Reprint, 1965, p. 50.

<sup>20</sup> *ibid.*, p. 51.

Cependant, il ne faudra pas grand temps pour que d'importantes divergences fassent leur apparition au sein de ces puissances coalisées. Il était en effet trop demander que de s'attendre à ce que cette atmosphère de soupçons ne disparaisse en une seule nuit. Du côté soviétique, Staline insistait sur la création d'un nouveau front, ce à quoi les Anglais se déclaraient inaptes à se lancer dans une telle opération<sup>21</sup>. Le problème du second front à l'Ouest avait été une pomme de discorde au sein des relations entre les Alliés alors que dès 1941, les Soviétiques réclamaient l'ouverture d'un second front à l'Ouest afin de retirer des troupes sur le front de l'Est. Cependant, la faiblesse relative de la Grande-Bretagne, la menace grandissante du Japon et l'effondrement prévisible de l'URSS avaient pour conséquence l'inaction des dirigeants anglais<sup>22</sup>. Il y avait aussi l'attitude répandue au sein des Conservateurs qui désiraient voir les Russes et les Allemands se détruire entre eux, ce qui permettrait au Commonwealth britannique de reconstruire ses forces et s'assurer à l'Angleterre sa position dominante en Europe et dans le reste du monde. Les dirigeants étaient davantage concernés par la défense de la patrie et de son empire, plutôt qu'un quelconque engagement envers l'Union soviétique, sans oublier que les relations officielles étaient influencées par la croyance que la défaite des Soviétiques était inévitable.

Toutefois, les Britanniques étaient conscients que la guerre à l'Est permettait à la Grande-Bretagne de respirer un peu et de renforcer ses positions. Ainsi, afin de prolonger et d'encourager la résistance soviétique, ils étaient prêts à envoyer du matériel, incluant du matériel militaire. De leur côté, les États-Unis refusaient de reconnaître la transformation des États baltes en républiques soviétiques et, soutenus par l'Angleterre, ils demeuraient vigilants quant au sort futur de la Pologne. Face à la résistance patriotique qui reconnaissait l'autorité du gouvernement polonais exilé à Londres, Staline jouait la carte du "peu représentatif" comité de Lublin, totalement inféodé au Kremlin. Du côté anglais, Churchill écrit à Eden en janvier 1944 : «Je suis prêt à clamer à la face du monde que c'est pour la Pologne que nous avons déclaré la guerre et que la nation polonaise a droit à son territoire, mais nous ne nous sommes jamais engagés à défendre les frontières de la Pologne de 1939. Après deux guerres

---

<sup>21</sup> François Bédarida, *op. cit.*, p. 345.

<sup>22</sup> William H. McNeill, *op. cit.*, p. 36.

qui lui ont coûté de 20 à 30 millions de morts, la Russie, je l'affirme, a droit à une frontière inexpugnable à l'ouest<sup>23</sup>.»

### 2.3.1 Conférence de Téhéran

À Téhéran, en décembre 1943, les perspectives de victoire encouragèrent les alliés à éviter d'aborder les questions sensibles. Ainsi, les perspectives semblaient encourageantes. Le 29 octobre 1943, Eden écrivait même à Churchill de Moscou : «there have been many signs during our Conference that the members of the Soviet Government are sincere in their desire to establish relations with ourselves and the United States on a footing of permanent friendship<sup>24</sup>.» Même s'ils n'avaient pas résolu le problème russo-polonais, la réunion tripartite des ministres des Affaires étrangères rassemblés à Moscou en octobre 1943 et la conférence au sommet à Téhéran en décembre de la même année avaient mené à une certaine amélioration des relations entre Anglais et Russes.

Toutefois, il faudra peu de temps pour que les intérêts des trois puissances ne se révèlent contradictoires sur de nombreux points. La plus importante concession faite à Staline était la reconnaissance, par les Américains et les Britanniques, des gains territoriaux acquis par le biais du pacte Ribbentrop-Molotov. Cette volonté de ne pas décevoir Staline venait en partie de la dette qu'avait l'Ouest à l'égard de l'Armée rouge qui avait jusque-là porté le gros de l'effort de guerre militaire. De 1941 à 1944, on remarquait deux points principaux dans les négociations entre les Britanniques et l'Union soviétique : l'ouverture d'un second front et l'organisation de l'Europe d'après-guerre. À ce sujet, Harry Hopkins, conseiller du président américain et son émissaire non officiel auprès de Staline et Churchill, annonçait à ce dernier que Staline et Roosevelt étaient inflexibles quant à la date du débarquement en France prévu pour le printemps suivant et qu'à cette fin, les Anglais

---

<sup>23</sup> Eden to Churchill, 29 octobre 1943, *Avon Papers*, FO 954/26/187, tiré de Geoffrey Warner, *loc. cit.*, p. 297.

<sup>24</sup> *ibid.*, p. 297.

devaient cesser de s'y opposer<sup>25</sup>. Sans oublier qu'il devenait évident que l'Union soviétique allait devenir après la guerre la puissance dominante en Europe centrale et à l'Est. L'URSS n'était pas intéressée à déclarer la guerre au Japon, trouvant plus avantageux de laisser cet honneur aux Américains et aux Britanniques. D'autant plus que l'URSS avait signé un traité de non-agression avec le Japon en 1939. De cette manière, cela évitait de perdre des hommes et du matériel. Il s'agissait également d'une revanche pour le refus d'ouvrir un second front.

### 2.3.2 Conférence de Yalta

À Yalta, les trois dirigeants s'étaient réunis pour jeter les fondations d'une paix durable. Les Soviétiques acceptèrent le compromis américain, alors que les grandes puissances gardaient un droit de véto au Conseil de sécurité et les Occidentaux soutenant deux ou trois républiques soviétiques<sup>26</sup>. C'est également à cette conférence qu'était débattu le sort de la Pologne, dont les discussions aboutiront ultérieurement à une impasse. Le montant des réparations posait également un problème puisque si les Russes y attachaient une valeur hautement symbolique, il n'était que secondaire pour les Occidentaux. Avec la fin de la guerre qui approchait, les rapports entre ces trois nations devenaient de plus en plus difficiles et cela s'expliquait selon Staline par le fait que : «la Grande Alliance était née du seul fait de l'existence d'un ennemi commun, Hitler<sup>27</sup>.» En fait, on peut considérer que le principal architecte de l'alliance n'était pas Staline ou Churchill ou Roosevelt, mais plutôt Hitler. Les incompatibilités fondamentales entre les systèmes économique et politique devaient nécessairement rendre leurs relations très difficiles<sup>28</sup>.

Les principales réalisations de Yalta concernaient la mise sur pied de l'Organisation des Nations Unies, l'entrée en guerre des Soviétiques contre le Japon, une déclaration de

---

<sup>25</sup> Christopher Andrews et Vasili Mitrokhin. *The Mitrokhin Archives. The KGB and the West in Europe and the West*. Londres : Penguin Books, 2000, p. 148.

<sup>26</sup> Daniel Yergin, *La paix saccagée*, Bruxelles : Éd. Complexe, 1990(1977), p. 55.

<sup>27</sup> *ibid.*, p. 8.

<sup>28</sup> Jacques Lévesque. *L'URSS et sa politique internationale de Lénine à Gorbatchev*. Paris : Armand Colin, 1987, p. 122.

principe sur l'Europe libérée et le libre-arbitre soviétique concernant la Pologne<sup>29</sup>. De nouveaux faits tendent à démontrer que dans les activités pratiques et quotidiennes de la diplomatie soviétique, incluant sa direction, on cherchait à maintenir l'Allemagne en un seul État. L'idée de séparation, avancée en janvier-février 1945, n'aurait été qu'un moyen de soutirer d'autres concessions aux Occidentaux<sup>30</sup>.

En ce qui concerne le partage de l'Europe en zones d'influence, il semble que l'idée d'un partage de l'Europe était une idée de Churchill<sup>31</sup>. En fait, cette entente tacite entre ce dernier et Staline sur ces zones en Europe s'est avérée plus "efficace" que les promesses de Yalta. Churchill a admis que le motif principal qui l'avait poussé à accéder aux demandes soviétiques relevait de la *realpolitik* puisque l'Armée rouge allait entrer dans ces territoires et il n'y avait pas de moyens de les faire sortir. Ainsi, le véritable but était de savoir où ils allaient s'arrêter<sup>32</sup>. Dès mai 1944, Eden proposa à Staline un troc entre la Roumanie et la Grèce. Les Britanniques n'avaient aucune intention de céder en Méditerranée et ils n'avaient pas l'intention de permettre à un autre pays de mettre en cause son hégémonie. D'ailleurs, cette détermination à protéger ses acquis dans cette région était le principe-phare de sa politique extérieure. Les dirigeants britanniques craignaient l'expansionnisme soviétique qui tirait profit de la faiblesse de leur empire.

Si des dissensions ont vu le jour avec les Soviétiques, les relations anglo-américaines n'étaient pas au beau fixe non plus. À l'issue des conférences de Téhéran et de Yalta, on constata que Churchill était exaspéré par la connivence entre Staline et Roosevelt, connivence qui aurait isolé Churchill. À Yalta, «Staline sut habilement jouer des divergences entre Anglais et Américains et de la confiance que lui accordait Roosevelt<sup>33</sup>.» De plus, le dirigeant soviétique avait mis en place un système de surveillance qui lui permettait de se

<sup>29</sup> François Bédarida, *op. cit.*, p. 411.

<sup>30</sup> Alexei Filitov, «Problems of Post-War Construction in Soviet Foreign Policy Conceptions during World War II», *The Soviet Union and Europe in the Cold War : 1943-1953*, F. Gori et S. Pons, New York : St. Martin's Press, 1996, p. 19.

<sup>31</sup> Marc Ferro, *op. cit.*, p. 242.

<sup>32</sup> Geoffrey Warner, *loc. cit.*, p. 297.

<sup>33</sup> Nicolas Werth, *Histoire de l'Union soviétique : de l'Empire russe à la communauté des États indépendants, 1900-1991*, Paris : Presses Universitaires de France, 2008 (1991), p. 362.

tenir au courant des orientations prises par ses alliés. Selon Christopher Andrews : «Yalta was to prove an even bigger succes for the Soviet Intelligence than Tehran<sup>34</sup>.»

Cependant, Churchill avait depuis longtemps compris que le seul moyen pour son pays de maintenir son statut de grande puissance était d'être le second des États-Unis. D'ailleurs, on remarque que de 1917 à son retrait de la vie politique en 1955, Churchill voyait les États-Unis comme un allié naturel, indispensable à la Grande-Bretagne, alors que l'Union soviétique était plutôt vue comme un ennemi naturel<sup>35</sup>. Par conséquent, le principe directeur de sa politique continentale était de maintenir une présence militaire américaine en Europe<sup>36</sup>. Selon certains, les Britanniques avaient compensé leur faiblesse relative en manœuvrant les États-Unis contre l'URSS, en les encourageant à défendre les intérêts britanniques menacés par l'URSS, tandis que les Soviétiques avaient tenté de placer les États-Unis contre la Grande-Bretagne. Cependant, ils ont exagéré l'antagonisme qu'il aurait pu y avoir entre ces deux alliés. Bien sûr, il est arrivé quelques occasions où Roosevelt cherchait à tromper Churchill, comme par exemple en 1943 alors que le président américain cherchait à organiser une rencontre à deux, seulement avec Staline, sans Churchill<sup>37</sup>. En fait, loin d'être une lune de miel, les relations américano-anglaises avaient passé par bien des incertitudes. Toutefois, en aucun moment, le degré de coopération entre la Grande-Bretagne et l'URSS ne s'approchera de celui entre les Britanniques et les Américains.

### 2.3.3 Conférence de Postdam

Du 17 juillet au 2 août 1945 se tenait la conférence de Postdam. La simultanéité des élections britanniques avec la conférence de Postdam avait probablement nuit à la Grande-Bretagne. Certains supporters du nouveau gouvernement travailliste croyaient et espéraient que les socialistes de Clement Attlee allaient être capables d'établir de meilleures relations avec Staline. Cependant, la situation dans laquelle se trouvait la Grande-Bretagne ne lui

<sup>34</sup> Christopher Andrews et Vasili Mitrokhin, *op. cit.*, p. 175.

<sup>35</sup> Fraser J. Harbutt, *op. cit.*, p. 23.

<sup>36</sup> Martin Walker, *The Cold War. A History*, Toronto : Stoddart, 1994, p. 11.

<sup>37</sup> François Bédarida, *op. cit.*, p. 349.

permettait pas une grande autonomie au niveau de sa politique extérieure. La plupart des dirigeants britanniques avait compris la nécessité de s'allier aux Américains et l'impossibilité à court terme, de s'allier à l'URSS. Cette rencontre tripartite confirmait la méfiance qui s'était établie entre Staline et les pays occidentaux. La disparition de Churchill et Roosevelt avait sérieusement déçu les Soviétiques. Alors que Roosevelt paraissait résigné à une certaine hégémonie de l'Union soviétique sur l'Europe continentale, Truman disposait de moyens (la bombe atomique) pour s'opposer aux ambitions impérialistes de Staline. C'est au cours de cette conférence que l'on fixa le montant des réparations et que l'on décida du jugement des dirigeants nazis par le biais de la création d'un tribunal, celui de Nuremberg. Un conseil des ministres des Affaires étrangères devait également préparer les traités restaurant la paix entre les pays vaincus. L'attitude de Staline à Postdam avait entraîné une certaine méfiance à son égard, qui se reflétait à travers certains reportages<sup>38</sup>. En fait, les idées du gouvernement soviétique sur le monde d'après-guerre et sur l'ordre européen s'étaient développées au cours d'un processus compliqué et contradictoire<sup>39</sup>. La Grande-Bretagne ne souhaitait pas traiter l'Union soviétique comme un ennemi actuel, mais plutôt comme un ennemi potentiel, car elle était la seule puissance européenne qui pouvait constituer une menace pour sa sécurité<sup>40</sup>. Correspondant en Union Soviétique durant la guerre, Alexander Werth percevait que cinq mois après la défaite de l'Allemagne nazie : «the Allies are passing through a crisis of mutual distrust<sup>41</sup>.»

#### 2.4 Popularité des Soviétiques en Grande-Bretagne

En 1945, Staline et l'Armée rouge étaient extrêmement populaires au sein des populations à l'Ouest, puisque l'on considérait que c'était cette dernière qui avait porté le gros du fardeau de la guerre contre les Nazis<sup>42</sup>. D'ailleurs, pour Churchill, «the more they

---

<sup>38</sup> Jon Spurling, *Rebels for the Cause*, Londres : Mainstream, 2004, p. 69.

<sup>39</sup> Alexei Filitov, *loc. cit.*, p. 20.

<sup>40</sup> Geoffrey Warner, *loc. cit.*, p. 299.

<sup>41</sup> Alexandre Werth, «The Enigma of Russia», *Sunday Times*, 21 octobre 1945, p. 5.

<sup>42</sup> Martin Walker, *op. cit.*, p. 27.

fought, the heavier our debt became<sup>43</sup>.» Cette popularité n'était pas nouvelle, puisque dès août 1941, Churchill demandait à son ministre de l'Information, Brendan Bracker, de considérer quelles actions pourraient être entreprises pour contrer la tendance actuelle du public britannique à oublier les dangers du communisme par leur enthousiasme sur la résistance de la Russie<sup>44</sup>. En fait, la propagande britannique avait deux buts, l'affaiblissement des sentiments anti-soviétique et anti-communiste, tout en n'obstruant pas le travail de l'alliance anglo-soviétique et prévenir afin que les sentiments favorables à l'Union soviétique restent sous contrôle et ne se transforment pas en appui pour le système soviétique<sup>45</sup>. Entre juin 1941 et juin 1944, 93 % des pertes infligées à l'armée allemande étaient le résultat des troupes soviétiques<sup>46</sup>. Sans oublier que plus la guerre avançait, plus les Soviétiques devenaient moins dépendants des Britanniques.

Cependant, un événement viendra refroidir un peu les ardeurs des partisans de l'Union soviétique. En avril 1943, les Allemands annonçaient la découverte à Katyn des corps de milliers d'officiers polonais tués par les Soviétiques. Bien qu'il n'y avait aucun doute à Londres sur l'identité des responsables, la raison d'État dictait de ne pas affaiblir l'alliance avec les Soviétiques. Toutefois, Katyn marquait un pas important dans l'évolution de l'opinion du public britannique<sup>47</sup>. Au cours de l'année qui précéda le massacre, l'opinion publique anglaise était dominée par une "russomania" où personne ne pouvait douter de l'étendu et de l'intensité de l'admiration pour l'Union soviétique, concentrée principalement sur ses performances militaires, qui se répercutaient sur le prestige du régime et de la réputation personnelle de Staline. On assista progressivement à une division au sein de l'opinion publique alors que la majorité continuait de supporter la position russe, une minorité prenait le parti des Polonais. Selon P.M.H. Bell, l'opinion publique avait un rôle important dans l'élaboration des politiques internationales<sup>48</sup>. Cette crise allait avoir des répercussions sur les relations d'après-guerre.

---

<sup>43</sup> Fraser J. Harbutt, *op. cit.*, p. 46.

<sup>44</sup> Geoffrey Warner, *loc. cit.*, p. 294.

<sup>45</sup> P.M.H. Bell, *op. cit.*, p. 108.

<sup>46</sup> François Bédarida, *op. cit.*, p. 353.

<sup>47</sup> Geoffrey Warner, *loc. cit.*, p. 296.

<sup>48</sup> P.M.H. Bell, *op. cit.*, p. 4.

## CHAPITRE III

### PRÉPARATION DE LA TOURNÉE

Alors que certains voient le football comme un moyen de rapprocher les peuples, d'autres croient plutôt qu'il mène à des démonstrations de haine et de violence. En fait, on tente de présenter le sport comme un moyen d'établir des liens entre les deux parties qui s'affrontent, des nations dans le cas qui nous intéresse, mais dès que des questions de prestige sont soulevées, que l'on comprend que la défaite signifie humiliation, les instincts les plus sauvages se réveillent<sup>1</sup>. Ainsi, les supporters d'une nation se rallient derrière leur équipe et ils se comprennent comme le *nous* qui s'opposent à *eux*, réveillant ainsi un esprit chauvin qui s'oppose aux valeurs d'esprit sportif et d'entraide dont le sport est supposé être porteur. En ce sens, il serait erroné de prétendre que la tenue de rencontres au niveau international peut être une source de rapprochement. En fait, ces rencontres restent prisonnières du contexte dans lequel elles s'inscrivent.

C'est dans cette optique qu'il nous faut analyser les quatre rencontres entre le Dinamo et les clubs britanniques qui ont entraîné un grand intérêt au sein des deux pays. Avec la guerre qui venait tout juste de se terminer quelques mois auparavant, les relations entre les deux nations étaient encore cordiales, alors que l'on cherchait à établir les bases d'un nouveau monde. On ne parlait pas encore de Guerre froide et nombreux étaient les habitants des deux nations qui cherchaient à mieux connaître leur allié qui avait chacun à leur façon, contribué à la chute de la menace nazie. En Grande-Bretagne, les Soviétiques étaient perçus par la majorité de la population comme des "frères d'armes" et c'est dans ce contexte d'amitié mutuelle que va se dérouler la tournée du Dinamo de Moscou en Angleterre. Privés de football de haut calibre durant la guerre, les amateurs anglais étaient ravis de pouvoir voir à l'œuvre les champions soviétiques, car après des années de

---

<sup>1</sup> George Orwell, *The Collected Essays, Journalism and Letters of George Orwell : in Front of your Nose, 1945-1950*. Londres : Secker & Warburg, 1968, p. 41.

privation, des centaines de milliers d'hommes voyaient dans le football un antidote à l'austérité<sup>2</sup>. Ainsi, cette tournée s'était accompagnée d'une excitation et d'un enthousiasme certain, captivant les amateurs de football, mais aussi les néophytes, à la grandeur du pays.

Au même moment se tenait en Angleterre la Conférence internationale de la Jeunesse. Les athlètes soviétiques, en souhaitant la bienvenue aux délégués de la conférence, espéraient que l'unité entre les peuples démocratiques, résultats de la guerre, se renforcera maintenant que la paix est rétablie<sup>3</sup>. Le ministre du sport et de la culture physique, N. Romanov, exprima l'assurance que la conférence consolidera les efforts pour l'acquisition d'objectifs communs, servira à un rapprochement ultérieur et à une coopération étroite des organisations de la jeunesse démocratique de tous les pays du monde<sup>4</sup>. De son côté, le Premier ministre Clement Attlee espérait que les discussions seraient agréables et fécondes, «in order to build up a peaceful world...» car selon lui «more is needed than agreements between Governments, there must be an end to suspicion and misunderstanding between peoples<sup>5</sup>.» À cette fin, la jeunesse, en raison de sa vitalité, son enthousiasme, mais surtout sa foi, avait une part vitale à jouer dans la fondation de cette paix. Selon le ministre des Affaires étrangères britannique, Ernest Bevin, il fallait que chaque délégué, non seulement à cette conférence, mais à toutes celles qui suivront, se souvienne du prix terrible payé par les pays amants de la liberté, afin que le monde puisse vivre dans la certitude d'un monde pacifique et créatif<sup>6</sup>.

En dépit du fait que ces deux pays étaient alliés durant la guerre, l'URSS restait mal connue en Angleterre et vice-versa. Cependant, il sembla que, selon le secrétaire de la ligue communiste de la jeunesse russe, Nicholas Mikhaïlov, la jeunesse soviétique était très intéressée par le style de vie britannique. Pour ce dernier : «We know how young English factory workers made tanks for us during the war and the epic courage of young seamen in

---

<sup>2</sup> Bryon Butler, *The Official History of the Football Association*, Londres : Queen Anne Press, 1991, p. 90.

<sup>3</sup> RGASPI, f. 4, o. 1, d. 258, p. 32.

<sup>4</sup> *ibid.*, p. 32.

<sup>5</sup> *ibid.*, p. 42.

<sup>6</sup> *ibid.*, p. 51.

getting the convoy inspired us through<sup>7</sup>.» D'ailleurs, selon un correspondant qui avait couvert la guerre en Union soviétique, il n'y avait aucune raison, pour un Russe ordinaire, que l'alliance des trois puissances ne puisse durer<sup>8</sup>.

### 3.1 L'URSS

Après la guerre, émergeant avec un statut international rehaussé, le régime soviétique accordait une grande importance à l'utilisation du sport pour projeter et rehausser son nouveau statut de superpuissance<sup>9</sup>. Bien que l'on ait assisté à diverses rencontres avant et durant la guerre, la tournée en Grande-Bretagne était particulière dans la mesure où on peut la voir comme l'entrée du sport soviétique dans les ligues majeures. D'ailleurs, la presse étrangère, autant générale que spécialisée, parlait fréquemment de la possibilité que la fin de la guerre entraîne l'inclusion de l'URSS au sein du monde sportif international. Cette emphase était particulièrement visible dans la presse américaine et anglaise<sup>10</sup>. Mais avant de procéder, les autorités soviétiques avaient jugé avantageux, pour connaître le niveau du sport étranger, d'envoyer de petits groupes d'ouvriers au sein des pays alliés. En outre, cette délégation du sport soviétique pourrait conduire à un travail de propagande<sup>11</sup>. Se tenant peu de temps après la victoire contre le fascisme au cours de laquelle l'URSS avait joué le rôle principal, ce voyage du Dinamo avait une couleur politique<sup>12</sup>.

En ce sens, depuis 1945, il n'y avait plus d'efforts sérieux pour tenter de remplacer les fédérations sportives par des alternatives communiste ou sociale-démocrate, comme c'était le cas avant la guerre<sup>13</sup>. À partir de cette date, les Soviétiques commencèrent à joindre des organisations avec lesquelles ils n'avaient que flirté dans les années 1930,

<sup>7</sup> RGASPI, f. 4, o. 1, d. 245, p. 50.

<sup>8</sup> Alexandre Werth, «The Enigma of Russia», *Sunday Times*, 21 octobre 1945, p. 4.

<sup>9</sup> Barbara J. Keys, *Globalizing Sport : National Rivalry and International Community in the 1930s*, Cambridge, Harvard University Press, 2006, p. 178.

<sup>10</sup> GARF, f. 7576, op. 2, d. 248, l. 208.

<sup>11</sup> *ibid.*, p. 208.

<sup>12</sup> Martin Merjanov, *Èšè raz pro futbol*, Moscou : Fizkoulтура i Sport, 1972, p. 39.

<sup>13</sup> James Riordan, *Sport, Politics and Communism*, Manchester-University Press, 1991, p. 129.

principalement celles où ses sportifs étaient certains de connaître du succès. Si l'Union soviétique se tenait en retrait de la vie sportive internationale, la guerre avait révélé une tendance à la participation dans des activités communes avec d'autres pays. Pour les responsables du sport soviétique, conscients de l'aspect idéologique du sport et de son influence sur la perception tant nationale qu'internationale, il était nécessaire d'être bien préparé pour la participation à la vie internationale. Ainsi, les débuts de l'URSS au sein du monde sportif international n'impliquaient pas la tenue immédiate de rencontres majeures, le mieux étant l'organisation de parties préliminaires<sup>14</sup>.

Les quelques victoires remportées contre les États bourgeois durant la guerre avaient démontré la vitalité du communisme et du sport soviétique qui était alors considéré comme assez fort pour affronter le monde. Cependant, ses dirigeants s'assuraient de choisir des organisations où ils étaient confiants de connaître du succès et cette politique mènera à peu de matchs. Selon N.N. Romanov, chef du Comité pan-soviétique de la culture physique, il était impossible d'envoyer une délégation à l'extérieur sans avoir auparavant envoyé une note garantissant à Staline la victoire<sup>15</sup>. Pour citer Robert Edelman : «In the politically surcharged atmosphere of this era, it was not sufficient for the Soviet sportsmen and women to reach the level of the rest of the world. They now had to be the best<sup>16</sup>.» La participation au sein de la vie sportive internationale aurait une grande signification si les résultats de ses athlètes correspondaient à son poids et à son autorité internationale. L'URSS avait brisé son isolation et maintenant, elle n'était plus un paria, mais émergeant de la guerre avec une aura victorieuse, elle détenait à présent un pouvoir militaire et politique qui pénétrait en Europe centrale et orientale.

En octobre 1944, le comité pan-soviétique du sport et de la culture physique trouvait nécessaire de s'adapter aux règles internationales afin de participer à des rencontres

---

<sup>14</sup> GARF, f. 7576, o. 2, d. 248, p. 224.

<sup>15</sup> Robert Edelman, *Serious Fun : A History of the Spectator Sport in the USSR*, New York : Oxford University Press, 1993 p. 80.

<sup>16</sup> *ibid.*, p. 80.

sportives avec les pays étrangers dès 1945<sup>17</sup>. Cette orientation s'expliquait par les considérations suivantes :

- les compétitions sportives apparaissaient comme un moyen de renforcer l'amitié entre les peuples, moyen subtil d'opérer une campagne de séduction à l'égard des populations visitées ;

- les exposés, les cours et les films contribueraient à la propagande du système d'éducation physique et sportive et les rencontres sportives offriraient l'opportunité d'attirer l'attention étrangère ;

- les contacts avec le sport étranger contribueraient à juger du niveau et de la position de l'URSS sur la scène internationale ;

- les rencontres avec des sportifs étrangers contribueraient à la croissance de nos habilités sportives.

Ce comité recommandait de choisir des aspects du sport qui intéressaient de larges couches de la population et des sports où les opportunités de vaincre étaient les plus élevées<sup>18</sup>. À cette fin, vers la fin des années 1940, le régime soviétique mettra ses priorités sur les sports les plus populaires, où les effets sur l'opinion publique étaient les plus grands, et sur la participation dans des compétitions seulement lorsque ses athlètes étaient sûrs de gagner<sup>19</sup>. Il suggérait également d'accueillir des entraîneurs étrangers dans le but d'améliorer et de hausser le niveau du sport soviétique. Avec l'arrivée de nouveaux pays dans le giron communiste, 13 en 1949, et dans la mouvance patriotique de l'après-guerre, on sentait que le sport communiste était assez fort pour affronter l'Ouest et «gagner la suprématie mondiale dans les sports majeurs dans un futur immédiat<sup>20</sup>.» N'étant plus exclue de la communauté internationale et confiante suite aux victoires acquises lors de rencontres interarmées, l'URSS avait de bonnes raisons d'espérer connaître du succès. D'autant plus que le régime soviétique s'était donné les moyens en investissant d'énormes ressources à cette fin.

---

<sup>17</sup> GARF, f. 7576, o. 2, d. 251, p. 32.

<sup>18</sup> *ibid.*

<sup>19</sup> Barbara J. Keys, *op. cit.*, p. 178-179.

<sup>20</sup> James Riordan, *op. cit.*, p. 144.

### 3.2 Rencontres avec la Grande Bretagne

La Grande-Bretagne, de par son statut, était un adversaire de choix pour l'URSS. Sur le plan sportif, ce pays, perçu comme le berceau du football, offrait une chance de véritablement tester le niveau du football soviétique. Ensuite, au niveau idéologique, on peut supposer que son statut de puissance en déclin offrait une certaine ouverture qui rendait les Britanniques moins intransigeants que les Américains. La perte de son empire et l'état lamentable de son économie plaçaient les Britanniques dans une position où, même s'ils avaient gagné la guerre, leur pays en ruine, n'était plus aussi craint qu'avant la guerre. Contrairement aux États-Unis qui sortaient de la guerre renforcés, ces derniers n'avaient plus les moyens de leurs prétentions, ce qui pouvait signifier une plus grande ouverture à l'égard de l'ennemi d'avant-guerre. Ainsi, nous pouvons en déduire que ces divers facteurs ont pu inciter les dirigeants soviétiques à privilégier un rapprochement avec l'Angleterre.

Il ne faut pas non plus oublier qu'une certaine complicité s'était développée au fil de la guerre. Les Soviétiques et les Britanniques avaient lutté ensemble et à un certain moment, durant la guerre, il semblait qu'ils étaient les seuls à s'opposer aux Nazis. La guerre était terminée, mais les gens n'étaient pas encore habitués à la paix. La situation n'était pas très claire, mais on ne pouvait encore parler de Guerre froide. Les gens avaient espoir qu'une nouvelle ère de paix et de coopération allait s'ouvrir et la visite du Dinamo s'inscrivait dans cette mouvance.

C'est ainsi que l'idée d'une rencontre entre les deux pays avait déjà été abordée dès 1944 alors que Stanley Rous, le secrétaire de la F.A., avait approché Ivan Maisky, ambassadeur soviétique à Londres, après avoir auparavant discuté d'une telle idée avec Eden et Churchill<sup>21</sup>. Des rencontres avaient été prévues pour mai 1945 et Rous avait informé les responsables soviétiques que la F.A. serait très heureuse d'envoyer une équipe représentant l'Angleterre en URSS. Cette équipe devait jouer deux rencontres à Moscou en l'espace de quatre ou cinq jours, avec la possibilité de jouer une ou deux autres parties dans

---

<sup>21</sup> Ronald Kowalski et Dilwyn Porter, «Political Football : Moscow Dynamo in Britain, 1945», *International Journal of the History of Sport*, vol. 14, no. 2, 1997, p. 100.

une autre ville<sup>22</sup>. Toutefois, pour diverses raisons qui nous sont inconnues, cela n'aura pas lieu. Par la suite, en août 1945, la F.A. reçoit une lettre des organisateurs du Fond commémoratif du centre Jeunesse pour Stalingrad, appelant à une levée de fond. En réponse, la F.A. propose d'inviter un représentant de l'URSS à venir jouer contre l'équipe nationale à Wembley<sup>23</sup>. Elle demande aux responsables du Fond s'il leur serait possible d'user de leur influence auprès des responsables soviétiques afin qu'une équipe de Stalingrad vienne en Angleterre et affronte des équipes anglaises au cours de la prochaine saison. Toutefois, comme ce fut le cas auparavant pour les autres rencontres, celle-ci n'aura pas lieu. Nous ne savons pas grand-chose des raisons qui ont poussé l'annulation de ces rencontres, mais l'on peut présumer que les dirigeants soviétiques ne se sentaient pas prêts encore ou encore que ce n'étaient pas dans leur agenda.

En aucun cas, les Britanniques avaient douté de leur supériorité et de leur capacité à l'emporter face aux équipes soviétiques. L'isolationnisme du football britannique entre les deux guerres avait préservé l'illusion de sa supériorité, mais ses dirigeants avaient oublié que durant la guerre ces deux pays s'étaient affrontés à quelques reprises, souvent entre casernes et garnisons et que les résultats ne leur avaient pas été favorables. Compte tenu du fait que la majorité des joueurs britanniques et soviétiques servaient encore dans l'armée et jouaient pour les équipes militaires, on pourrait y voir un avant-goût des rencontres à venir entre le Dinamo et les équipes britanniques. Les équipes de l'armée soviétique avaient vaincu les Britanniques à Vienne. Le 30 septembre à Berlin, une équipe de l'Armée rouge avait défait l'équipe des *British Services XI* l'emportant par la marque de 3 à 0. Une seconde partie était organisée pour le 20 octobre, mais elle fut annulée par les Soviétiques qui jugeaient impossible de mettre sur le terrain une équipe appropriée et possiblement parce que les autorités soviétiques craignaient la défaite face à une équipe britannique renforcée<sup>24</sup>. Il est à noter que les officiels du Dinamo adopteront une attitude semblable lors de leur visite en Angleterre. Ces victoires avaient conforté les dirigeants soviétiques sur leurs capacités à tenir tête aux équipes britanniques, mais ils portaient encore un respect démesuré pour le niveau du football des Britanniques, perçus comme les inventeurs de ce

---

<sup>22</sup> GARF, f. 7576, o. 2, d. 248, p. 225.

<sup>23</sup> RGASPI, f. 4, o. 1, d. 285, p. 216.

<sup>24</sup> Ronald Kowalski et Dilwyn Porter, *loc. cit.*, p. 103.

sport. Cette crainte venait en partie de 30 années passées en vase clos, alors que le sport soviétique n'avait pu réellement mesurer son niveau de jeu.

Ces rencontres entre les deux armées ont amené les autorités sportives des deux pays à avancer l'idée d'une rencontre à un niveau plus élevé. Le 13 octobre 1945, à Stamford Bridge, lors d'une rencontre entre Chelsea et West Ham, l'idée est officiellement lancée, alors que le secrétaire de la F.A. Stanley Rous offre à Revenko, un émissaire du sport soviétique, la possibilité d'organiser la venue d'une équipe soviétique en Angleterre<sup>25</sup>. L'idée d'un tel match était possible à cause des expressions de bonne volonté des deux côtés. Pour les Soviétiques, ce pays restait le centre du football mondial et cette invitation était perçue comme une initiation<sup>26</sup>. Quelques jours plus tard, Revenko prend contact avec la F.A. laissant entendre que le Dinamo de Moscou serait prêt à effectuer une tournée<sup>27</sup>. Après avoir discuté avec Moscou, il informe Rous, deux jours plus tard, que le Dinamo de Moscou serait disponible pour une visite dans un avenir rapproché et il ne resterait plus qu'à régler les détails. Mais dès ce moment, des problèmes sont apparus, dont celui de savoir avec certitude quand les Soviétiques allaient arriver. Il est à noter que ce problème n'a été réglé qu'au moment de leur arrivée.

### 3.3 Prélude à la tournée

Longtemps privé de compétition face aux meilleures équipes professionnelles d'Europe, le football soviétique se voyait offrir la chance de se mesurer à des équipes provenant du pays considéré comme la puissance mondiale en ce qui concerne le football. Au sein des républiques soviétiques, la Grande-Bretagne jouissait de la meilleure réputation auprès de ses partisans et des spécialistes du football. Officiellement, la tournée reposait sur son potentiel de cimenter l'amitié internationale apparemment engendrée par la lutte commune contre le nazisme, mais en réalité, elle servait à démontrer la supériorité du mode

<sup>25</sup> Areg Ogarecian, «Legenda meždu vojnoj u mirom», *Sport-Express*, Moscou, 18 novembre 2007, p. 4.

<sup>26</sup> Robert Edelman, *op. cit.*, p. 87.

<sup>27</sup> Jon Spurling, *Rebels for the Cause*, Londres : Mainstream, 2004, p. 67.

de vie soviétique et les performances du Dinamo allaient être exploitées tant sur le plan national qu'international. Comme Riordan l'a démontré, le triomphe du Dinamo au sein même du berceau du football bourgeois était vu comme l'affirmation du système soviétique<sup>28</sup>. Du côté britannique, il semble, selon Porter et Kowalski, que le gouvernement ait été moins enclin à exploiter le potentiel politique de cette tournée<sup>29</sup>. Cependant, selon Stanley Rous, le secrétaire de la F.A., son organisation était consciente des implications politiques de cette tournée et elle restait toujours en contact avec le ministère des Affaires étrangères pour les arrangements<sup>30</sup>.

Selon les accords préliminaires, entre Rous et les employés de l'ambassade soviétique, la rencontre entre le Dinamo et Chelsea devait se tenir le 31 octobre 1945. Malgré que ces négociations se tiennent dans une atmosphère de secret, la presse britannique en avait eu vent. Ainsi, le *Daily Worker*, le 23 octobre, informait qu'une équipe, probablement le Dinamo, allait arriver en Grande-Bretagne au cours des prochains jours<sup>31</sup>. Cette nouvelle créa un engouement chez les Britanniques qui n'avaient aucune idée de ce à quoi pouvait ressembler cette équipe et encore moins le football soviétique. L'absence d'information avait entraîné toutes sortes de rumeurs et de fabulations possibles. L'annonce de l'arrivée des Soviétiques le 28 octobre s'était avérée erronée et les dates de la tournée étaient constamment changées. Ainsi, la partie du 31 octobre fut reportée au 7 novembre. Le *Daily Mirror* expliquait ce retard par le fait que certains joueurs avaient un rôle important au sein de leur usine et il était difficile de les remplacer<sup>32</sup>. Il y aura même une rumeur laissant entendre que l'équipe n'allait pas venir. Rous avait tenté de clarifier la situation en questionnant les responsables à l'ambassade russe, mais ces derniers lui avaient répondu qu'ils ne savaient pas qui allait venir et quand. Il n'en sera informé que quelques heures avant l'atterrissage. Le Dinamo n'était pas encore arrivé que déjà l'on remarquait des signes de controverse.

<sup>28</sup> James Riordan, *Sport in Soviet Society*, Cambridge : Cambridge University Press, 1977, p. 366.

<sup>29</sup> Ronald Kowalski et Dilwyn Porter, *loc. cit.*, p. 100.

<sup>30</sup> Stanley Rous, *Football Worlds*, Londres : Faber and Faber, 1978, p. 104.

<sup>31</sup> Axel Vartanian, «1945 god. Turne "Dinamo" po Velikobritanii», *Sport-Express*, 6 juillet 2007, p. 3.

<sup>32</sup> *ibid.*

Enfin, le Dinamo arrive à Londres le 4 novembre, mais les Britanniques ne l'ont appris que le jour même et ce par un message entendu à la radio soviétique. Rous était prêt à accueillir les joueurs à l'aéroport de Northholt avant que l'on ne l'informe que les invités allaient atterrir à Croydon, ce qui allait poser des problèmes de logistique. Ainsi donc, il lui fallait trouver des moyens de transport et un endroit où les loger. Les Soviétiques n'offraient pas d'information en avance, ce qui rendait la planification difficile. À deux reprises le secrétaire de la F.A avait réservé un hôtel, mais devant l'absence du Dinamo, il avait annulé. Puis lorsqu'ils sont arrivés, comme les hôtels étaient pleins, il n'y avait plus de place pour les loger. C'est dans ce contexte qu'il faut percevoir les propos de Sinyavski qui a décrit une arrivée sobre, voir sèche, sans drapeau, musique ou fleurs<sup>33</sup>. Les responsables de la fédération britannique ont froidement serré leurs mains et les ont jetés devant les journalistes qui les ont bombardés de questions. Face à eux, les joueurs ont préféré rester silencieux. À la défense des Britanniques, il faut noter que le comité d'accueil attendait à l'autre aéroport avant qu'on ne l'informe que les Soviétiques arrivaient ailleurs, ce qui a eu pour résultat : «we were just too late for the planned welcome<sup>34</sup>.» Il est sûr que la langue était, et est resté durant toute la tournée, un énorme problème pour les deux côtés.

### 3.4 La situation britannique

Avant de poursuivre avec la tournée, il convient de présenter la situation britannique au moment de la tournée. Ce voyage de la délégation sportive soviétique arrivait dans un moment où la politique intérieure et extérieure s'inscrivait dans un cadre très complexe. La guerre terminée, les Soviétiques et les Britanniques partageaient encore un esprit d'amitié et la fin de la lutte commune ne signifiait pas pour autant une rupture des relations entre ces deux nations qui avaient combattu le fascisme. À cette époque, les journaux britanniques étaient remplis de questions à propos de l'usage de l'énergie atomique et de la bombe nucléaire, tout juste découverte par les Américains. On retrouvait d'un côté les gens favorables au partage du secret atomique avec les Soviétiques, prétextant

---

<sup>33</sup> Brian Glanville, «The Cold War enters in Sport. The Four Week of the Moscow Dynamos», *History Makers*, no 1, 1969, p. 29.

<sup>34</sup> Stanley Rous, *op. cit.*, p. 119.

que de toute façon, ils parviendront à le découvrir et en refusant de leur donner, on ne faisait qu'envenimer les relations inutilement. De l'autre côté, on retrouvait plutôt ceux qui croyaient que l'on ne devrait pas partager cet atout qui donnait un certain avantage aux États-Unis. Également, l'échec de la conférence des ministres par la faute des délégations britannique et américaine était l'objet de nombreuses discussions au sein de la population britannique<sup>35</sup>.

Les travailleurs britanniques, "ravis" des succès soviétiques, des victoires remarquables de l'héroïque Armée rouge, qui ont «secouru le peuple britannique de l'esclavage» posaient de nombreuses questions concernant l'origine de tels exploits. L'énorme contribution soviétique durant la guerre avait créé un sentiment de bonne volonté et la manière dont la victoire avait été acquise a procuré au régime et au peuple soviétique un grand respect. Les Britanniques voulaient en savoir plus sur ces mystérieux Soviétiques. Il ne faut pas oublier que toute une génération de travailleurs avait été nourrie de fables et de calomnies au sujet de l'État soviétique, les Soviétiques étaient représentés en Grande-Bretagne comme sans visage, nombreux, ressemblant davantage à des machines qu'à des humains. De ce fait, la majorité de la population anglaise connaissait peu de choses des habitants de l'URSS, mais il semble que la majorité ne s'en portait pas plus mal. Peu de gens avait été en Union soviétique et ceux qui l'avaient fait étaient motivés par un mélange de curiosité et de sympathie politique.

De nombreux visiteurs britanniques qui avaient été en URSS étaient revenus complètement charmés et se faisaient les promoteurs du système socialiste<sup>36</sup>. Parmi ceux-ci, notons l'auteur J.B. Priestley qui, au terme de son voyage à travers les républiques de l'URSS, avait réalisé une série de reportages avantageux, parue dans le *Sunday Express* au mois de novembre 1945, soit à la même époque que la tournée qui nous intéresse. Priestley, qui était considéré comme l'un des auteurs étrangers les plus populaires en

---

<sup>35</sup> GARF, f. 7576, o. 1, d. 504, p. 30.

<sup>36</sup> P.H.M. Bell, *John Bull and the Bear*, Londres : Edward Arnold, 1990, p. 29.

URSS, ne se considérait pas comme un communiste, ni un marxiste, même s'il avait longtemps été un socialiste<sup>37</sup>.

En 1945, les Britanniques connaissaient peu de choses sur les Soviétiques et à une certaine période, plusieurs d'entre eux avaient cherché à en connaître davantage, la nature du régime soviétique leur étant inconnue. C'est pourquoi le peuple britannique avait saisi l'opportunité de la visite du Dinamo pour approfondir sa connaissance de cette nation socialiste et cela explique que partout où elle se trouvait, la délégation du Dinamo était submergée de questions sur les succès de son industrie, de son agriculture, de sa culture ainsi que de son art. Quelques mois avant l'arrivée de la délégation, on observait quelques grèves où les comités d'ouvriers en grève véhiculaient des images de l'URSS, ses accomplissements, sa culture<sup>38</sup>. De l'autre côté, la presse conservatrice tentait de distribuer toute sorte de critiques sur le peuple soviétique et sur l'Armée rouge. Ses porte-paroles cherchaient à amenuiser les succès de l'Armée rouge au cours de la Seconde Guerre mondiale ainsi que les mérites du peuple soviétique qui avait écarté la menace nazie<sup>39</sup>. À cela s'ajoutait un désir populaire réciproque au sein des deux nations d'une meilleure compréhension, moins de soupçons et une amitié grandissante, qui toutefois trouvait peu d'échos au sein des couches supérieures<sup>40</sup>.

C'est dans ce contexte, où l'on observait en Grande-Bretagne un mélange de curiosité et d'animosité, que se situe la tournée du Dinamo à l'automne 1945. Comme nous l'avons vu auparavant, il existait une relation particulière entre la Grande-Bretagne et l'Union soviétique. Adversaire acharnée du communisme, la Grande-Bretagne fut une des nations étrangères qui appuyèrent les troupes restées loyales au tsar et à la monarchie durant la Guerre civile. Ainsi, elle se dressait comme un rempart face au communisme qu'elle considérait comme une menace à l'ordre européen. Suite à la victoire des Bolcheviks, ils coupèrent les liens avec l'Union soviétique et il faudra attendre l'arrivée au pouvoir

<sup>37</sup> John Priestley, «Russian Journey», *Sunday Express*, 18 novembre 1945, p. 5.

<sup>38</sup> GARE, f. 7576, o. 1, d. 504, p. 31.

<sup>39</sup> *ibid.*, p. 30.

<sup>40</sup> David Downing, *Passovotchka. Moscow Dynamo in Britain, 1945*, Londres : Bloomsbury, 1999, p. 29.

d'Hitler et la montée en puissance du nazisme pour que l'on observe des tentatives de renouer des liens. Motivées par des raisons pratiques, les dirigeants britanniques qui se rangeaient derrière cette option considéraient que les Nazis constituaient une menace plus grande que le communisme. Cependant, la majorité de ses partisans n'étaient pas au gouvernement ou était confinée dans des rôles mineurs, Churchill étant le plus illustre.

Il faudra attendre l'invasion de la Pologne et le déclenchement de la guerre pour que la Grande-Bretagne se dresse en ennemi du fascisme et celle nouvelle position remettra en question l'attitude envers l'Union soviétique, qui malgré qu'elle ait signé un pacte, était toujours perçue comme un allié potentiel. De ce fait, l'invasion du territoire soviétique va pousser l'URSS et la Grande-Bretagne à mettre leurs forces en commun face aux puissances de l'Axe. À la lumière de ces faits, nous pouvons croire que cette alliance reposait davantage sur la nécessité de lutter contre un ennemi commun que sur une réelle volonté de coopérer ensemble. C'est pour cela que l'on observa une méfiance mutuelle tout au long de la guerre et même à la fin, lorsqu'il fut question de l'organisation du monde d'après-guerre<sup>41</sup>.

Donc, le Dinamo arriva dans un pays où la population était fascinée par les sacrifices énormes que sa population avait dû faire pour vaincre, mais en même temps, une autre partie de la population n'avait pas oublié la menace que constituait l'URSS avant la guerre. Bien souvent, l'attitude qu'avaient les gens à l'égard de cette tournée reposait sur des convictions politiques. C'est dans ce contexte hautement politique qu'il faut comprendre cette tournée.

---

<sup>41</sup> Geoffrey Warner, «From "Ally" to Enemy : Britain's Relations with the Soviet Union, 1941-1948». *The Soviet Union and Europe in the Cold War : 1943-1953*, Francesca Gori et Silvio Pons, eds., New York : St. Martin's Press, 1996, p. 293

## Chapitre IV

### DÉROULEMENT DE LA TOURNÉE

Le Dinamo arrive en Angleterre en tant qu'allié, mais également en tant que représentant de l'URSS stalinienne, auréolé de l'héroïsme de leur lutte commune. Ce n'était pas seulement une équipe sportive, c'était une équipe de joueurs-héros de la guerre, dont les exploits étaient connus de tous les Anglais<sup>1</sup>. À ce moment, l'esprit de coopération entre les deux pays, résultat de leur lutte contre les puissances de l'Axe, ne s'était pas encore dissipé et cette tournée s'inscrivait dans cet esprit de triomphe partagé. Les Britanniques ressentaient encore de la gratitude envers leur allié qui les avait grandement aidés dans leur victoire contre l'Allemagne nazie. Staline et l'Armée rouge étaient extrêmement populaires en Occident, puisque les gens avaient conscience que c'étaient eux qui avaient porté le gros de l'armée allemande. Stanley Rous, secrétaire de FA et un des responsables de la venue du Dinamo, soulignait : «There was tremendous admiration in Britain for the supreme courage and tenacity of the Russians during the war, and there was an especially warm welcome for their footballers<sup>2</sup>.» Les Britanniques n'avaient toutefois pas prévu que les Soviétiques allaient avoir autant de succès.

La notoriété des Soviétiques avait toujours été l'objet de préoccupation pour le gouvernement britannique. Depuis l'entrée en guerre de l'URSS contre l'Allemagne nazie, la popularité de ce nouvel allié avait été l'objet de préoccupations chez les dirigeants anglais alors que dès août 1941, Churchill demande à son ministre de l'Information, Brendan Bracker, de considérer quelles actions seraient nécessaires pour contrer la tendance actuelle du public britannique à oublier les dangers du communisme dans leur enthousiasme sur la résistance de la Russie<sup>3</sup>. Plus tard durant la guerre, Churchill,

---

<sup>1</sup> Martin Merjanov, *Ešë raz pro futbol*, Moscou : Fizkoulтура i Sport, 1972, p. 39.

<sup>2</sup> Stanley Rous, *Football Worlds*, Londres : Faber and Faber, 1978, p. 119.

<sup>3</sup> Geoffrey Warner, «From Ally to Enemy». *The Soviet Union and Europe in the Cold War*, Francesca Gori et Silvio Pons, édés., New York : St.Martin's Press, 1996, p. 294.

conscient de l'influence des victoires militaires soviétiques, ira jusqu'à déclarer : «The more they fought, the heavier our debt became<sup>4</sup>.» Ainsi, l'arrivée du Dinamo en Grande-Bretagne suscitait des sentiments ambivalents. Alors que la population en général voyait la venue des Soviétiques d'un bon œil, on observait une certaine méfiance au sein de la classe dirigeante. Il semble que la résistance acharnée de l'Armée rouge ait fait oublier à une majorité de Britanniques la *menace* du communisme. Désormais, les anciens ennemis étaient devenus des amis et nombreux étaient les Britanniques qui voulaient connaître davantage les Soviétiques. La guerre était terminée, mais certains Britanniques avaient espoir que l'animosité d'avant-guerre allait disparaître et la visite du Dinamo peut être perçue comme étant un moyen d'y arriver<sup>5</sup>. Signe de cet intérêt, on n'a qu'à noter le nombre important de spectateurs au cours des rencontres du Dinamo. L'ambassadeur soviétique à Londres, Maisky exploitait cette sympathie publique largement répandue au sein de la population. Ainsi, l'envoi d'une équipe soviétique était perçu comme «a goodwill gesture for the alliance between our two countries during the war<sup>6</sup>.» C'est dans ce contexte qu'est arrivée la délégation du Dinamo.

Fondé le 24 juin 1923, à l'initiative de Felix Dzerjinski, dirigeant et fondateur du département des Affaires intérieures, la Tcheka, le Dinamo était l'équipe associée aux services de sécurité de l'URSS. Il puisait ses origines d'un ancien club, le Morozovtssi Orekhovo-Zuevo, créé comme une équipe d'usine en 1887. Il est à noter que jusqu'à la Glasnost en 1985, la censure officielle évita de mentionner les liens entre le Dinamo et les forces de sécurité, malgré le fait que cela prit beaucoup de temps avant que le club n'ouvre ses portes au public, principalement avec le but utilitaire d'encourager des activités de nature directement ou indirectement paramilitaire<sup>7</sup>. Champion soviétique en 1945, le Dinamo avait déjà affronté, dans des rencontres internationales, des équipes basque, française et tchécoslovaque, mais il s'agissait d'une première contre une équipe anglaise. Les joueurs de football soviétique avaient connu du succès en Yougoslavie, en Bulgarie et

<sup>4</sup> Fraser J. Harbutt, *The Iron Curtain*. New York : Oxford University Press, 1986, p. 46.

<sup>5</sup> Areg Ogarecian, «Legenda između vojnoj u mirom», *Sport-Express*, Moscou, 18 novembre 2007, p. 4.

<sup>6</sup> Stanley Matthews, *My autobiography : The Way it Was*, Londres : Headline, 2000, p. 207.

<sup>7</sup> James Riordan, *Sport, Politics and Communism*, Manchester : Manchester University Press, 1991, p. 70.

en Roumanie où ils remportèrent victoire sur victoire. On peut déduire que ces résultats ont certainement influencé la tenue d'une telle tournée, car pour que Staline autorise l'envoi d'une délégation à l'étranger, il fallait qu'il soit sûr de leur capacité à obtenir d'excellents résultats.

En plus de représenter un secteur important pour le pouvoir, le Dinamo en était venu à symboliser : «the official Stalinist body culture», alors que ses athlètes «were to embody the virtues the regime sought to inculcate through sport-discipline, order, health, respect for authority, and social improvement<sup>8</sup>.» Tant sur le plan intérieur qu'extérieur, le Dinamo était utilisé par Staline afin de promouvoir la puissance de l'URSS. Ainsi, bien que tous les clubs soviétiques remplissent des fonctions de propagande, le choix du Dinamo reposait dans sa capacité à représenter l'idéal sportif recherché par les autorités sportives. Sans oublier qu'il venait d'être couronné champion de la saison en Union soviétique. Pour toutes ces raisons, le choix de cette équipe était approprié. Sur le plan international, les dirigeants du Dinamo, tout comme ses sportifs, étaient des partisans actifs des objectifs diplomatiques de l'État et après la guerre, les équipes de l'armée et le Dinamo étaient considérées comme les « piliers organisationnels » du mouvement sportif<sup>9</sup>.

Ainsi, le Dinamo est arrivé en Angleterre pour se frotter aux meilleurs clubs de football afin de démontrer que le football soviétique possédait toutes les qualités pour rivaliser avec des équipes de haut niveau<sup>10</sup>. Perçu comme le berceau du football moderne, l'Angleterre jouissait à cette époque d'une réputation d'invincibilité sur son terrain. Aucune équipe n'était parvenue à vaincre une équipe anglaise à son domicile. Bien qu'il s'agisse d'un événement sportif, le Dinamo, commandité par le NKVD, était envoyé en Angleterre avec des objectifs dépassant largement le football<sup>11</sup>. Pour le gouvernement soviétique, cette série de rencontres reposait sur son potentiel à cimenter l'amitié qu'avait engendré la lutte commune contre le nazisme, tout en démontrant la supériorité du style de

<sup>8</sup> Robert Edelman, «A Small Way of Saying “No” : Moscow Working Men, Spartak Soccer, and the Communist Party, 1900-1945», *American Historical Review*, vol. 107, no 5, p. 1460.

<sup>9</sup> Robert Edelman, *loc. cit.*, p. 1462.

<sup>10</sup> GARF, f. 7576, o. 1, d. 504, p. 43.

<sup>11</sup> Ronald Kowalski et Dilwyn Porter, «Political Football : Moscow Dynamo in Britain, 1945» *International Journal of the History of Sport*, vol. 14, no. 2, p. 100.

vie soviétique. Les performances du Dinamo allaient servir les besoins de la propagande tant sur le plan intérieur qu'extérieur. Comme l'a souligné James Riordan : « Dynamo's triumphs in the home of "bourgeois" football were depicted as affirmation of the Soviet system<sup>12</sup>.»

La délégation soviétique se composait des joueurs, des entraîneurs, du chef de la délégation Konstantin Andrianov, du commentateur Sinyavski, du caméraman Yashurin, de trois photographes, de médecins, d'un masseur, de l'arbitre Nikolai Latyshev ainsi que de la traductrice Aleksandra Elliseyeva. En tout, on comptait 38 personnes<sup>13</sup>. La plupart des joueurs du Dinamo était diplômés de l'université et leur premier souhait était de visiter les musées et les théâtres de Londres<sup>14</sup>. Bien sûr, il s'agit de la version officielle et on peut se permettre de douter de cette version officielle, connaissant l'art de la propagande soviétique.

#### 4.1 Les préparatifs

À l'arrivée de ce groupe, le comité d'accueil avait tenté sans succès de différencier les joueurs des agents du NKVD<sup>15</sup>. Après une courte conférence de presse, ils sont partis pour Londres, tout en n'ayant aucune idée de l'endroit où ils allaient rester. Comme la décision de la date s'était prise rapidement, la F.A. n'avait pas eu le temps de trouver un endroit convenable. Dans une ville comme Londres, qui portait encore les cicatrices des bombes, trouver un logis était une tâche ardue. Toutes les chambres d'hôtel étaient rationnées et c'est après avoir pris connaissance qu'aucun ne pouvait les accepter dans un si bref délai que Rous a finalement décidé de les amener passer la première nuit dans des baraques<sup>16</sup>. Rappelons que Rous avait, à deux reprises, réservé un hôtel, mais il avait dû à chaque fois annuler devant l'indécision des Soviétiques. Ainsi, devant l'incapacité à trouver un logis pour toute la délégation, qui se composait d'environ 40 personnes, Rous

<sup>12</sup> James Riordan, *Sport in Soviet Society*. Cambridge : Cambridge University Press, 1977, p. 366

<sup>13</sup> GARF, f. 7576, o. 1, d. 504, p. 132.

<sup>14</sup> \_\_\_\_\_, «Our London Correspondance», *Manchester Guardian*, 6 novembre 1945, p. 5.

<sup>15</sup> Areg Ogarecian, *loc. cit.*, p. 4.

<sup>16</sup> Stanley Rous, *op. cit.*, p. 119.

donna l'ordre de les amener dans la baraque Wellington de la Garde Royale, près du parc Saint-James. Cet emplacement était si modeste que les chefs de la délégation soviétique furent divisés pour les deux premières nuits : une fut logée à l'hôtel Ruben, l'autre au King George Club à Piccadilly. Une autre source souligne plutôt que la délégation aurait passé la nuit à l'ambassade<sup>17</sup>. Il semble que seulement dix membres de la délégation aient pu se diriger directement à l'hôtel, alors que les autres étaient restés aux baraques où : «...according to Mr. Karavsev, even Mr. Rous agreed that the conditions for athletes were extremely bad.<sup>18</sup>»

Cependant, la F.A. se défendait en soutenant que les Soviétiques n'avaient jamais confirmé de date précise pour leur arrivée et au moment venu, le problème des hôtels à Londres était tel qu'il avait été impossible de réserver un hôtel dans un si bref délai. Il faudra attendre le mardi pour qu'ils soient tous réunis à l'hôtel Imperial. Les Soviétiques ont perçu comme hostile l'incapacité de Londres, malgré ses centaines d'hôtels, à n'offrir rien de mieux que des casernes sales, dépourvues d'installations sanitaires<sup>19</sup>. D'ailleurs, le 5 novembre, les officiels soviétiques ont rencontré les dirigeants de la F.A. à deux reprises afin de les informer, ainsi que Stanley Rous, qu'ils devaient recevoir des logements adéquats avant que l'on ne parle de football<sup>20</sup>.

Mis au courant par la presse, les habitants de Londres ont inondé l'ambassade russe de propositions offrant aux Soviétiques de les loger confortablement<sup>21</sup>. L'ambassade soviétique a été submergée de centaines d'appels de citoyens et de maîtres d'hôtel proposant de recevoir la délégation<sup>22</sup>. Parmi ces lettres, on en retrouvait certaines qui comprenaient la pénurie de logements mais qui, tout en étant désolé de la situation, soulignait qu'il ne fallait pas oublier que « les Anglais aussi ont été à la guerre et il est

<sup>17</sup> Brian Glanville, «The Cold War enters in sport. The Four Weeks of the Moscow Dynamos», *History Makers*, 1969, p. 30.

<sup>18</sup> \_\_\_\_\_, « Russian Football Team's Protest », *Manchester Guardian*, 6 novembre 1945, p. 5.

<sup>19</sup> GARF, f. 7576, o. 1, d. 504, p. 34.

<sup>20</sup> \_\_\_\_\_, «Russian Football Team's Protest», *Manchester Guardian*, 6 novembre 1945, p. 5.

<sup>21</sup> Areg Ogarecian, *loc. cit.*, p. 4.

<sup>22</sup> GARF, f. 7576, o. 1, d. 504, p. 34.

difficile de trouver un hôtel dans un si bref délai<sup>23</sup>.» Les conditions d'hébergement ont causé un déluge d'indignation même au sein de la population londonienne. Toutefois, Andrianov déclare aux journalistes que leur condition est maintenant satisfaisante et que les problèmes des deux premiers jours sont maintenant derrière eux. Il est à noter que ce ne sont pas tous les Anglais qui partageaient cette volonté d'amitié, alors que l'on dénote plusieurs exemples d'hostilité envers les visiteurs.

Ayant réglé les problèmes de logis, les deux parties débudent les discussions concernant le déroulement de la tournée. Selon le *Sunday Times*, des rencontres avaient été prévues contre Chelsea, contre Cardiff City et contre Arsenal. Après la rencontre contre Arsenal, une conférence réunissant la F.A. et la délégation soviétique allait analyser les invitations de Portsmouth, des Rangers de Glasgow, de Birmingham City, de Bournemouth, de Nottingham Forrest et de Sheffield Wednesday<sup>24</sup>. Finalement, la tournée devait se terminer par une rencontre face à l'équipe nationale anglaise. Les officiels russes étaient toujours polis et ponctuels, mais ils arrivaient chaque jour avec de nouveaux problèmes<sup>25</sup>. Dès le début, les Soviétiques surprennent les Britanniques en remettant à la F.A. une liste de 14 points à approuver et non à discuter. Parmi ces points, notons le désir d'affronter seulement des clubs, dont Arsenal, qu'au moins une partie soit arbitrée par un arbitre soviétique et que les joueurs pourront jouer avec des maillots sans numéro. Les Britanniques étaient choqués par le fait que ces conditions soient présentées en public. Des positions différentes, une incompréhension et un manque de volonté de la part des Anglais à exécuter les demandes qu'ils jugeaient déraisonnables, ont rendu difficile, voire impossible d'arriver à un consensus<sup>26</sup>. Les négociations avançaient péniblement et plusieurs mettaient en cause la traductrice Eliseeva. Si personne ne mettait en doute ses habilités, il restait difficile de les évaluer puisqu'elle restait la plupart du temps silencieuse. Devant cette attitude, les journalistes lui attribuent le surnom d'Alexandra la silencieuse. Certains soutiennent que son silence était causé par la peur, puisque des millions de

---

<sup>23</sup> *ibid.*, p. 37.

<sup>24</sup> \_\_\_\_\_, «Russians-Teams Matches», *Sunday Times*, 7 novembre 1945, p. 3.

<sup>25</sup> Stanley Rous, *op. cit.*, p. 120.

<sup>26</sup> Axel Vartanian, «1945 god. Turne "Dinamo" po Velikobritanii», *Sport-Express*, 6 juillet 2007, p. 3.

personnes sont mortes à cause d'une parole mal placée<sup>27</sup>. Son silence n'a pas empêché un amateur anonyme de lui envoyer une lettre de dégoût face à ses remarques sur l'Angleterre et sur la préparation de l'arrivée du Dinamo, ajoutant que la Russie n'a pas lancé beaucoup d'invitations jusqu'à présent. Il en rajoute qualifiant la Russie de primitive et soutient que «by keeping your secrets you are gaining a lot of bad popularity in many ways<sup>28</sup>.». Cette lettre est intéressante dans la mesure où elle remet en perspective la popularité du Dinamo.

Finalement, la F.A. accepta toutes les demandes, à l'exception de celle stipulant que les parties ne devaient se tenir que le dimanche<sup>29</sup>. Sachant que le dimanche était une grosse journée pour le football en Angleterre, une partie en milieu de semaine était considérée comme une insulte pour les Soviétiques<sup>30</sup>. Ils voyaient dans ce choix un moyen de diminuer la présence d'ouvriers durant les rencontres du Dinamo. Selon eux, les responsables anglais refusaient la tenue de rencontres le samedi, préférant la semaine, car les travailleurs ne pourraient pas s'absenter<sup>31</sup>. Cependant, si telle était la politique des Anglais, elle s'est avéré un échec puisque de nombreux ouvriers ont préféré se rendre aux rencontres plutôt qu'à leur travail. Ainsi, les Moscovites ont refusé de jouer jusqu'à ce que Rous n'intervienne pour les aviser que l'Angleterre avait déjà joué de nombreuses rencontres internationales en milieu de semaine. Après s'être entendu sur les modalités, les dirigeants de la délégation soviétique insistaient pour qu'il puisse y avoir substitution durant la partie, car cela n'était pas permis en Angleterre et il faudra plus de 20 ans avant que cela ne soit accepté. Selon les accords financiers, après avoir déduit les taxes d'amusement, les frais et les dépenses reliées aux parties, le partage des profits s'est fait entre le Dinamo et l'équipe qu'il affrontait. De plus, selon les archives, la F.A. payait les dépenses du Dinamo, l'hôtel, les transports, les billets de train, l'autobus, les voitures ainsi que les frais d'administration<sup>32</sup>.

<sup>27</sup> Areg Ogarecian, *loc. cit.*, p. 4

<sup>28</sup> GARF, f. 7576, o. 2, d. 254, p. 89.

<sup>29</sup> Brian Glanville, *loc. cit.*, p. 29.

<sup>30</sup> Stanley Matthews, *op. cit.*, p. 208.

<sup>31</sup> GARF, f. 7576, o. 1, d. 504, p. 35.

<sup>32</sup> Tiré des archives soviétiques du GARF, f. 7576, o. 2, d. 254, p. 64.

Malgré toutes les embûches, les préparatifs pour la première partie débutaient. Les observateurs ont été surpris par l'apparence des joueurs du Dinamo. Ils étaient arrivés avec la réputation d'être « a real crack side », mais il était douteux que personne ne les ait jamais vus jouer<sup>33</sup>. Certains journalistes soutenaient qu'ils n'étaient pas capables de jouer, car ils étaient trop techniques, ordinaires dans les airs, inactifs... Il semble que de nombreux journaux aient cherché par tous les moyens à réduire l'intérêt et la valeur de cette tournée<sup>34</sup>. En fait, la presse britannique démontra un mélange d'ignorance et d'arrogance mal placées à l'égard des Soviétiques. Paul Irwin, éditorialiste au *Sunday Express*, a écrit que les joueurs n'ont pas l'air assez bons pour se frotter aux équipes professionnelles anglaises, qu'ils étaient des amateurs tellement lents que « l'on peut quasiment les entendre penser<sup>35</sup>. » Ces derniers croyaient que les Soviétiques allaient être dominés, voir humiliés et ont demandé aux joueurs anglais d'être indulgents envers ces amateurs. Selon eux : « il ne faut pas trop s'attendre de ces syndicalistes qui pratiquent en soirée<sup>36</sup>. » Cependant, cet avis n'était pas partagé par tous, alors que l'on pouvait lire dans le *Daily Worker* : «... ils savent jouer au football. Leur jeu est basé sur une approche scientifique<sup>37</sup>. » Toutefois, il convient de noter que ce journal était d'obédience communiste. Certains ont même été jusqu'à prédire une surprise. Ainsi, Chelsea, une équipe en reconstruction, pourrait être surprise par la cohésion du Dinamo<sup>38</sup>. L'entraîneur de Chelsea les considérait rapide avec et sans le ballon. La presse britannique va rapidement mettre en contraste le style de jeu individualiste de joueur comme Stanley Matthews avec le collectivisme qui disait-on caractérisait le style de jeu soviétique.

Totalement inconnus, les joueurs du Dinamo ont attiré d'énormes foules. Cette popularité s'expliquait en partie par le fait qu'après six années de guerre sans football sérieux, les partisans de football de la Grande-Bretagne auraient été contents de voir n'importe quel visiteur étranger. Avec toutes les rumeurs qui circulaient à propos des joueurs soviétiques, le peuple anglais avait vraiment hâte de les voir en action. Il était clair

<sup>33</sup> Stanley Matthews, *op. cit.*, p. 208.

<sup>34</sup> GARF, f. 7576, o. 1, d. 504, p. 34.

<sup>35</sup> Brian Glanville, *loc. cit.*, p. 30.

<sup>36</sup> Axel Vartanian, *loc. cit.*, p. 3.

<sup>37</sup> *ibid.*

<sup>38</sup> Armour Milne, «Dynamo Secrets May Surprise us Today», *Daily Mirror*, 13 novembre 1945, p. 4.

que le Dinamo allait être une attraction immense, alors que tout Londres désirait les voir jouer. Encore drapés d'un mystère et totalement inconnus du public international, les joueurs du Dinamo, en raison de l'intérêt et de la curiosité, ont attiré des foules considérables partout où ils passaient<sup>39</sup>. Cet engouement avait même débordé au sein de toute la population, pas juste au sein des partisans sportifs, comme le démontre cette lettre d'une femme au foyer qui soulignait que ce ne sont pas seulement les partisans de football qui étaient heureux de leur visite<sup>40</sup>. Un autre les incitait à faire attention aux milieux de terrain de Chelsea<sup>41</sup>. En fait, de telles lettres, les archives russes en contiennent des centaines, envoyées aux membres de la délégation soviétique. Si les Anglais ont appris à connaître leur adversaire au fur et à mesure des rencontres, de leur côté, les Soviétiques ont reçu de nombreuses lettres contenant des informations sur les équipes qu'ils affrontaient, les meilleurs joueurs, ainsi que sur le fonctionnement du football anglais. Ainsi, ils connaissent les diverses associations et leur fonctionnement, le salaire des joueurs, les transferts et la taxe sur le divertissement.

À ce sujet, la lettre d'Armour-Milne, secrétaire sportif de la *Society for Cultural Relations with the USSR* est une des plus intéressantes car elle décrit tout cela en détail<sup>42</sup>. Afin de démontrer la précision des informations dont bénéficiaient les Soviétiques notons cet exemple où l'on apprend que Lawton est :

«The greatest centre-forward in the history of British football. Splendid shot, heads a ball better than any one in the country. Can dribble as well as any of our recognised schemers and is altogether the perfect footballer. Came out as a young lad with Burnley and has fulfilled every promise. Is just 26 and has scored over 400 goals in top-class football. Leads his forward line with precision and, when things are going badly, works like a Trojan to get a goal with or without support<sup>43</sup>.»

Ceci n'est qu'un exemple, alors que tous les joueurs de Chelsea étaient ainsi décrits, avec leurs forces et leurs faiblesses. On retrouve dans les archives russes de

<sup>39</sup> Bill Murray, *The World's Game : A History of Soccer*, Chicago : University of Illinois Press, 1996, p. 87.

<sup>40</sup> GARF, f. 7576, o. 2, d. 254, p. 37.

<sup>41</sup> *ibid.*, p. 96.

<sup>42</sup> *ibid.*, p. 195-196.

<sup>43</sup> *ibid.*, p. 200.

nombreux témoignages d'Anglais. De l'autre côté, les informations parues dans les journaux britanniques semblaient venir directement de l'ambassade soviétique<sup>44</sup>. Comme les journalistes anglais ne connaissaient pratiquement rien des joueurs soviétiques, ils en étaient réduits à se fier aux informations qui leur parvenaient et généralement, elles provenaient des autorités soviétiques. Ceci pourrait expliquer pourquoi on retrouve au sein de la presse britannique des informations plutôt générales. Les Britanniques avaient peu d'information sur les Soviétiques et sur leur façon de jouer. On peut même affirmer qu'ils étaient ignorants, alors qu'avant la rencontre contre Chelsea, les Soviétiques avaient assisté à une rencontre et l'avaient filmé, afin de pouvoir l'analyser à l'ambassade.

#### 4.2 Dinamo contre Chelsea

Lors de la première partie à Stamford Bridge, les dirigeants de Chelsea ne s'attendaient pas à un tel engouement alors que 82 000 spectateurs se sont déplacés pour les voir à l'œuvre, malgré le fait que cette partie était présentée un mardi et que l'adversaire était totalement inconnu. Dans une entrevue téléphonique réalisée la veille de la rencontre, un dirigeant de Chelsea soutient qu'il était difficile de décrire l'intérêt amené par la venue du Dinamo<sup>45</sup>. Pas un jour ne passait sans que le Dinamo ne fasse les gros titres des pages sportives, nourrissant ainsi l'appétit du public. Ainsi, les gens étaient impatients de voir si les demandes de ces "prima donnas" allaient correspondre à leur statut<sup>46</sup>. Tous les billets s'étaient envolés et l'entraîneur de Chelsea organisa même l'impression de 300 billets supplémentaires. La veille de la rencontre, la police avait dû être appelée afin de contrôler une foule qui, devant le stade, cherchait à se procurer des billets<sup>47</sup>.

---

<sup>44</sup> David Downing, *Passovotchka. Moscow Dynamo in Britain, 1945*, Londres : Bloomsbury, 1999, p. 9.

<sup>45</sup> *Večernââ Moskva*, «Pered vstrechei s Čelsi», 5 novembre 1945, p. 4.

<sup>46</sup> Stanley Matthews, *op. cit.*, p. 208.

<sup>47</sup> Armour Milne, «Dynamo Secrets may Surprise us Today», *Daily Mirror*, 13 novembre 1945, p. 3.

Même si le match débutait à 14 :30, de nombreux spectateurs étaient déjà présents à 8:00. Deux heures avant le coup d'envoi, les gradins étaient déjà remplis. On n'avait jamais vu un tel engouement, avec la moitié de la foule qui n'était pas assise. Peu de temps avant le début de la partie, on pouvait compter 25 000 personnes aux alentours du stade, certains avec leurs billets, mais les portes étaient déjà fermées alors que l'on pouvait compter plus de 80 000 spectateurs à l'intérieur, alors que seulement 74 000 billets avaient été vendus. Une immense foule s'amassa à l'extérieur du stade, dépassant largement les capacités de contrôle de la police. Selon Semichastny, le confort et la sécurité des spectateurs avaient été sacrifiés pour le profit<sup>48</sup>. Des milliers de gens ont lutté pour avoir le privilège d'assister à la rencontre. Ainsi, on put apercevoir des gens escaladant les murs et même un parachutiste a fait son apparition dans les estrades. On avait l'impression que tout le monde voulait être présent à cette rencontre. Les rues aux alentours de Stamford Bridge étaient envahies par des milliers de gens. Ceux qui n'avaient pas réussi à avoir de billets ont assiégé les maisons avoisinantes dans l'espoir d'observer la partie de leurs toits.

Ne pouvant compter que sur quelques-uns de ses joueurs réguliers, Chelsea fait appel à deux joueurs remplaçants : Jim Taylor et Joe Bacuzzi de Fulham. Il est à noter que cette pratique, qui consistait à faire appel à des joueurs d'autres équipes, fera une pomme de discorde tout au long de la tournée. Chelsea pouvait toutefois compter sur son joueur-étoile, l'attaquant Tommy Lawton, considéré comme l'un des meilleurs joueurs de son époque, récemment acquis d'Everton. À propos de ce transfert survenu peu de temps avant cette partie, le correspondant d'*Izvestia* y voit un moyen utilisé par Chelsea pour renforcer son équipe<sup>49</sup>. En fait, au cours du séjour du Dinamo, Chelsea a acheté trois joueurs. Déterminé à vaincre le Dinamo par tous les moyens, Chelsea avait dépensé des milliers de livres pour s'offrir Lawton, sans oublier que l'équipe pouvait également compter sur quatre joueurs qui avaient déjà participé à des rencontres internationales : le gardien Woodley, le défenseur Bennett, le milieu de terrain Harris ainsi que l'attaquant Goulden. Pour ce qui est de Woodley, joueur le plus âgé du club avec ses 33 ans, il était considéré comme l'un des

---

<sup>48</sup> Ronald Kowalski et Dilwyn Porter, *loc. cit.*, p. 107.

<sup>49</sup> Brian Glanville, *loc. cit.*, p. 31.

meilleurs gardiens, lui qui avait défendu plus d'une vingtaine de fois, le filet pour l'Angleterre lors de rencontres internationales.

C'est donc devant plus de 100 000 curieux qui ne savaient pas trop à quoi s'attendre que débute cette partie historique. Le Dinamo, mené par son entraîneur Yakushin, a fait son apparition dix minutes avant le début pour se réchauffer et retourna ensuite à son vestiaire pour en ressortir quelques instants plus tard avec des bouquets de fleurs dans les mains, sous des « applaudissements nourris de la foule<sup>50</sup>.» Après les deux hymnes nationaux, chaque joueur du Dinamo a remis des fleurs aux joueurs de Chelsea, visiblement embarrassés<sup>51</sup>. Contrairement à l'impression donnée lors de l'entraînement, les Soviétiques commencèrent avec force, démontrant élégance et talent. Il faudra peu de temps pour que ceux-ci soient fortement surpris alors que les premières minutes voyaient les Russes créer plusieurs occasions, notamment de la part de Beskov et Bobrov, sans toutefois parvenir à marquer, se butant contre Woodley, gardien expérimenté. Il n'en fallut pas plus pour que les spectateurs se mettent à applaudir le Dinamo. À la dixième minute, Chelsea a reçu un penalty qui sera dévié par Khomich. Les Anglais rassemblèrent leur force pour marquer le premier but. En fait, Chelsea ne laissait aucun répit aux joueurs du Dinamo qui, à l'exception de Khomich, touchèrent peu au ballon. À la 20<sup>e</sup> minute, Kartsev décocha un lancer précis à moins de 18 mètres du filet anglais et compta le premier but du Dinamo, pour porter le pointage de 2 à 1. Neuf minutes plus tard, Arkhangelsk, également à l'aide d'un tir précis, égalisa la marque.

Les Soviétiques ont entrepris la seconde mi-temps en force et les défenseurs anglais peinaient à contrer les attaques du Dinamo, mieux préparé physiquement. D'ailleurs, le Dinamo s'était entraîné très fort pour ces rencontres, se préparant quotidiennement à la course, à la gymnastique spécialisée et en étudiant la théorie<sup>52</sup>. Les Anglais continuaient d'attaquer, mais ils semblaient incapables de rétablir le rythme du début de la partie. Seul Lawton restait une menace pour le Dinamo, et il était l'auteur du troisième but de Chelsea à la 35<sup>e</sup> minute. L'intensité augmenta, les spectateurs étaient survoltés et les joueurs de

<sup>50</sup> *Trud*, «Dinamo- čelsi, 3 : 3», 14 novembre 1945, p. 4.

<sup>51</sup> Brian Glanville, *loc. cit.*, p. 31.

<sup>52</sup> *Večernââ Moskva*, «Futboliste Dinamo v Londone», 5 novembre 1945, p. 4.

Chelsea n'hésitaient pas à jouer rude<sup>53</sup>. En pressant le jeu, les Moscovites parvinrent, par l'entremise de Bobrov, à égaliser la marque 3 à 3. Cette rencontre se termina par le pointage de 3 à 3 et pour le commentateur Vadim Sinyavski, il était clair que les Soviétiques avaient passé leur premier test avec succès. À la fin de cette rencontre, «the crowd were in raptures and roared their approval as the Russians left the field<sup>54</sup>.» De nombreux observateurs étaient estomaqués et prétendaient avoir assisté au meilleur football de leur vie. Il fut impossible d'obtenir le point de vue des joueurs du Dinamo, mais selon Alexandra «la Silencieuse», ces derniers auraient aimé rencontrer les joueurs de Chelsea. Toutefois, le temps que la demande ne se rende à leur entraîneur, la moitié des joueurs avait déjà quitté<sup>55</sup>. Après cette rencontre, les dirigeants de Chelsea ont organisé un souper auquel les joueurs du Dinamo ont pris part et ils en ont profité pour lancer une invitation pour un match retour aux joueurs de Chelsea.

Dans les jours qui suivirent, de nombreux journaux publièrent des reportages enthousiastes sur le jeu du Dinamo, allant même jusqu'à qualifier cette équipe de meilleure équipe à avoir joué en Grande-Bretagne<sup>56</sup>. Le Dinamo avait démontré de la détermination et du talent qui n'avaient jamais été vus de la part de joueurs étrangers<sup>57</sup>. À l'exception d'un problème au niveau de la finition que l'on expliquait par le manque d'expérience internationale, le Dinamo avait surpris tout le monde par son talent. D'ailleurs, les journaux anglais étaient remplis d'articles sur la brillante partie jouée par le Dinamo<sup>58</sup>. La délégation avait reçu une lettre d'un amateur se faisant le porte-parole de la masse qui tenait à féliciter les joueurs du Dinamo pour leur tenue face à Chelsea, ayant démontré le véritable esprit du sport, soit celui d'unir les peuples<sup>59</sup>. Ces nouveaux admirateurs du Dinamo ne croyaient pas être antipatriotiques en souhaitant la victoire des Soviétiques<sup>60</sup>. Cette rencontre aura permis au Dinamo de recevoir le prestige lié à une équipe de haut calibre. Le comité des Affaires cinématographiques de l'URSS avait même décidé de

<sup>53</sup> Trud, «Dinamo- čelsi, 3 : 3», 14 novembre 1945, p. 4.

<sup>54</sup> Stanley Matthews, *op. cit.*, p. 209.

<sup>55</sup> Armour Milne, «Dynamo Film 'Spy' on Rivals», *Daily Mirror*, 12 novembre 1945, p. 3.

<sup>56</sup> Areg Ogarecian, *loc. cit.*, p. 4

<sup>57</sup> Armour Milne. «Dynamo Soccer was their Secret», *Daily Mirror*, 14 novembre 1945, p. 4

<sup>58</sup> GARF, f.7576, o. 1, d. 504, p. 45.

<sup>59</sup> GARF, f.7576, o. 2, d. 254, p. 59.

<sup>60</sup> *ibid.* p. 68.

présenter un film sur cette partie contre Chelsea, qui portera sur tous les moments forts de cette partie tenue à Londres le 13 novembre<sup>61</sup>. Ce film, qui sera présenté à la grandeur du pays, sera réalisé par trois maîtres du cinéma soviétique : Eshurni, Khavchin et Zajcev. Toutefois, au cours de la semaine suivante, les Moscovites vont faire les manchettes avec de nouvelles controverses. Par exemple, ils ne voulaient pas quitter Londres et croyaient qu'une rencontre contre une équipe de troisième division n'avait aucune signification, mais après d'âpres discussions entre les responsables des deux camps, la partie eut lieu<sup>62</sup>.

Tout au long de la tournée, diverses associations avaient envoyé des requêtes aux Soviétiques afin de les attirer dans leur ville. Ainsi, les sources regorgent de témoignages comme celui du comité pour l'amitié anglo-soviétique de Manchester, appuyé par l'Association de football municipale qui voyait dans la venue du Dinamo un moyen de « cimenter les relations cordiales entre nos deux pays<sup>63</sup>. » Pour ces responsables, le sport était vu comme un moyen d'apporter la bonne entente entre les peuples de façon plus efficace que les discussions entre politiciens. De plus, de nombreuses lettres témoignaient d'un intérêt certain envers « toutes les choses russes<sup>64</sup>. » Il permettait aux gens ordinaires de briser les frontières de l'incompréhension et de suspicion afin de mieux se connaître<sup>65</sup>. Beaucoup de gens espéraient que cette visite servirait de ciment entre les deux nations et qu'à leur retour en URSS, les Soviétiques allaient garder un bon souvenir des amis qu'ils avaient rencontrés<sup>66</sup>.

---

<sup>61</sup> *Trud*, «Vstretcha čelsi-Dinamo – na ekrane», 23 novembre 1945, p. 3.

<sup>62</sup> Stanley Matthews, *op. cit.*, p. 210.

<sup>63</sup> GARF, f. 7576, o. 2, d. 254, p. 32.

<sup>64</sup> *ibid.* p. 76.

<sup>65</sup> *ibid.* p. 42.

<sup>66</sup> GARF, 7576, 1, 504, p. 32.

### 4.3 Dinamo contre Cardiff City

Quatre jours plus tard se tint la deuxième partie contre Cardiff City à Ninian Park. Le Dinamo reçut un accueil royal, alors que les décorations utilisées lors de la visite du roi et de la reine n'avaient pas été enlevées. On avait rajouté un énorme drapeau rouge et une bannière leur souhaitant la bienvenue en russe<sup>67</sup>. Ces décorations semblaient avoir fait leur effet, puisque les joueurs du Dinamo furent étonnés de la splendeur des décorations mises en place pour les accueillir. Il y a eu tellement d'invitations pour le Dinamo que l'équipe en avait refusé plusieurs et même que pour en accepter le plus possible le groupe s'était divisé en deux. Un groupe a visité la mine de charbon à Abercynon tandis que l'autre était parti inspecter les quais. Partout où elle allait, l'équipe fut chaudement accueillie alors que des drapeaux rouges flottaient partout, ce qui s'expliquait sans doute par l'énorme popularité du Parti Communiste de Grande-Bretagne, très présent dans cette région minière. Il est à noter que certains villages de la région avait de fortes tendances à gauche et pour plusieurs, cette visite du Dinamo allait être : « the Russians first contact with the industrial masses<sup>68</sup>. » Même la classe dirigeante était heureuse de cette visite et le président de l'association de football de Cardiff, qui percevait cette visite comme un honneur, considérait cette partie d'une importance primordiale, toutes les autres choses étant secondaires<sup>69</sup>. Du côté des Soviétiques, ils étaient honorés de visiter le Pays de Galles, sachant combien cette région avait admiré l'effort de guerre soviétique.

À la même époque, des discussions se déroulaient à Washington sur la nécessité ou non de partager le secret atomique avec les Soviétiques. À l'issue de cette rencontre, qui réunissait les États-Unis, la Grande-Bretagne et le Canada, les participants en vinrent à la conclusion de ne pas partager le secret. Il est à noter que cette situation sera l'objet de plaisanteries de la part des Soviétiques après la rencontre. Suite à la victoire convaincante des Soviétiques, ces derniers offraient quelques joueurs de football en échange des secrets atomiques<sup>70</sup>.

---

<sup>67</sup> Armour Milne, «Dynamo look Ahead – to 'Great' Arsenal», *Daily Mirror*, 16 novembre 1945, p. 3.

<sup>68</sup> David Downing, *op. cit.*, p. 122.

<sup>69</sup> GARF, f. 7576, o. 2, d. 254, p. 57.

<sup>70</sup> David Downing, *op. cit.*, p. 144.

L'équipe de Cardiff City qui allait affronter le Dinamo était probablement meilleure que son statut de club de troisième division le laissant entendre. Elle était composée de bons jeunes joueurs qui jouaient ensemble depuis plusieurs années. Déterminés à ne pas connaître les mêmes ennuis que Chelsea, les officiels de Ninian Park ont pensé fermer les portes une heure avant le début de la rencontre. Cherchant à éviter les débordements qui eurent lieu lors de la rencontre contre Chelsea, les dirigeants de Cardiff prirent plusieurs mesures. On augmenta les prix des billets du tiers afin restreindre le nombre de spectateurs, et on réquisitionna un total sans précédent de 300 policiers<sup>71</sup>. La pluie, combinée au coût élevé des billets et la peur de revivre les troubles de Stamford Bridge eut pour effet de maintenir le nombre de spectateurs en dessous des 65 000 attendus. Il «n'y eut» que 45 000 spectateurs. Malgré la surprenante nulle contre Chelsea, Cyril Spiers soutenait que son équipe allait réussir là où Chelsea avait échoué, c'est-à-dire parvenir à vaincre le Dinamo.

Les Gallois ont débuté la rencontre ne force, mais après seulement six minutes, Bobrov ouvrait la marque pour les visiteurs, suivi quelques minutes plus tard par Beskov. Même si le temps de possession semblait égal, il devenait évident pour les experts que Cardiff City ne parvenaient pas à suivre le rythme imposé par l'habileté et le contrôle du ballon du Dinamo. La première mi-temps s'est terminée par le pointage de 3 à 1 en faveur du Dinamo. Les Soviétiques étaient à ce point dominants que les spectateurs commencèrent à les encourager et Bobrov devint l'un des favoris de la foule<sup>72</sup>. À mesure que la rencontre avançait, on remarquait que les réserves des joueurs de Cardiff City semblaient épuisées. Les défenseurs locaux semblaient débordés, alors que les attaquants soviétiques contrôlaient le jeu. Selon un observateur, il était possible : « to imagine them passing round a cigarette while they decided who still needed a goal for his hat-trick<sup>73</sup>. » Au coup de sifflet final, le pointage était 10 à 1 en faveur des visiteurs.

Le Dinamo a causé une énorme surprise alors qu'il a écrasé Cardiff City par la marque de 10 à 1. Bobrov et Arkhangelsk, deux joueurs invités, sont les étoiles du match

---

<sup>71</sup> *ibid.*, p. 121.

<sup>72</sup> *ibid.*, p. 137.

<sup>73</sup> *ibid.*, p. 138.

avec trois buts chacun tandis que Beskov complète avec quatre filets. Après la rencontre, l'entraîneur de Cardiff, Cyril Spiers, déclara : «the Russians are the finest team I have ever seen<sup>74</sup>.» Cette impressionnante victoire du Dinamo contre Cardiff a placé les dirigeants anglais dans une situation inconfortable, puisque ses équipes ne pouvaient plus être considérées comme les meilleures au monde. Pour ajouter à l'injure : «The Russians saw it all as a big joke. They were laughing as they built up a 10-goals against a team which has been beaten only once in League Games this season<sup>75</sup>.» Lors de cette rencontre, les Soviétiques avaient ébranlé le monde du football anglais, démontrant que les méthodes anglaises étaient à repenser. Privilégiant un style de jeu plus fluide, plus collectif, face à un jeu individuel et physique, les joueurs du Dinamo ont offert le meilleur du football soviétique. Ils jouaient selon un plan, ne frappant pas le ballon très loin, préférant jouer un football de possession. Ainsi, un tel résultat obligeait les Anglais à revoir leur style de jeu, à chercher et à comprendre les raisons qui permettaient au Dinamo de connaître autant de succès. Cependant, plusieurs Britanniques leur football était encore le meilleur, seulement les Soviétiques avaient eu de la chance. Ainsi, on excusait la défaite de Cardiff City par la piètre condition physique de ses joueurs ou encore par le fait qu'ils auraient reçu l'ordre : «to soft-pedal<sup>76</sup>.» En fait, les Soviétiques n'inventaient rien, ils se contentaient de jouer au football de la façon que les Britanniques le jouaient. Seulement, ils jouaient en équipe et c'est ce que les rendait si bons. En fait, aucun de leurs joueurs n'étaient supérieurs aux Anglais. Malgré cela, n'empêche que les Anglais ont cherché à comprendre comment un tel résultat avait pu se produire.

Il semble que ce soit à partir de cette rencontre que les reportages sur le Dinamo vont prendre une tournure plus politique. En fait, ses succès avaient augmenté l'intérêt des médias envers cet événement sportif. On commençait discuter de la possibilité de voir le Dinamo affronter une équipe composée des meilleurs joueurs britanniques.

---

<sup>74</sup> Armour Milne, «10 goals Dynamo ready for Arsenal», 19 novembre 1945, p. 3.

<sup>75</sup> \_\_\_\_\_, «The Walking Dynamos», *Sunday Express*, 18 novembre 1945, p. 1.

<sup>76</sup> David Downing, *op. cit.*, p. 143.

#### 4.4 Dinamo contre Arsenal

Suite à la débâcle de Cardiff City, les Britanniques espéraient qu’Arsenal restaure l’honneur du football britannique. Dans un brouillard qui fait la renommée de l’Angleterre, le Dinamo affronte une équipe d’Arsenal renforcée par la présence de deux des meilleurs attaquants de l’époque : Stanley Matthews et Stanley Mortenson. Stanley Matthews, qui donnera des maux de tête à Stankevitch, était un joueur de Stoke City tandis que Mortenson était un attaquant agressif de Blackpool, membre plusieurs fois de l’équipe nationale. Ayant pris connaissance des difficultés de recrutement rencontrées par Allison, Matthews a lui-même téléphoné pour offrir ses services. Georges Allison en fut ravi et accepta immédiatement. Bien que l’on ait estimé que l’exploitation politique de cette tournée soit exclusivement soviétique, il y aurait des preuves qu’une “haute autorité”, du gouvernement ou de la famille royale, aurait insisté pour que Matthews participe à cette rencontre. Arsenal aurait reçu un télégramme informant ses dirigeants que cette partie : « ... was a must win game<sup>77</sup>. » Au même moment, la presse anglaise commençait à introduire l’idée d’une rencontre entre l’Équipe nationale et le Dinamo, ayant peu confiance que le Dinamo l’emporte.

Si, comme le soutiennent plusieurs, les Anglais ne percevaient pas cette tournée du point de vue politique, il semble que les deux parties précédentes aient changé la donne. Si avant la tournée les Anglais étaient certains de leur supériorité, ces deux « surprises » vont remettre en perspective leur attitude face aux prochaines parties. Ainsi, le « désir d’amitié » est remplacé par le désir d’éviter l’humiliation, car les Anglais, trop confiants, n’ont peut-être pas assez pris au sérieux la venue de ces inconnus, lesquels, à part quelques rencontres, n’avaient pas joué sur la scène internationale. Avec autant de joueurs à l’étranger, les responsables anglais voulaient éviter qu’Arsenal, mais surtout la Grande-Bretagne en entier, ne se fasse détrôner. Il devenait donc évident qu’ils avaient saisi l’enjeu politique de cette rencontre. Il semble qu’avant la partie du Dinamo contre Arsenal, la Chambre des Communes ait fait une demande au gouvernement sur la nécessité de renforcer les équipes par des joueurs professionnels, plusieurs joueurs réguliers servant encore sous les

---

<sup>77</sup> Jon Spurling, *Rebels for the Cause*, Londres : Mainstream, 2004, p. 71.

drapeaux<sup>78</sup>. À l'approche de la partie, il devenait évident que cette rencontre devenait de plus en plus politique. Certains vont même jusqu'à qualifier cette rencontre de rencontre entre deux philosophies politiques : communisme contre capitalisme<sup>79</sup>. Ce qui est plus certain, c'est qu'il s'agissait d'une rencontre entre deux systèmes sportifs, alors qu'en URSS, le sport et la culture physique faisaient partie de l'entraînement soviétique du peuple, contrairement aux sports anglais qui étaient laissés à l'initiative privée. Preuve que les Britanniques avaient laissé tomber leur confiance, la presse anglaise commençait à écrire sur le besoin de voir le Dinamo se mesurer à l'équipe nationale d'Angleterre, doutant des chances de victoire d'Arsenal.

Il est à noter qu'Arsenal n'était plus l'équipe qu'elle avait été entre les deux guerres, alors qu'elle terrorisait ses adversaires. Son équipe s'était affaiblie et elle ne pouvait jouer selon les standards établis avant la guerre en raison de l'absence de quelques-uns de ses joueurs encore dans l'armée. Ainsi, le noyau de cette équipe n'était pas là, remplacé en raison de l'âge ou encore en service au sein de l'armée. Cette équipe qui s'est mesurée au Dinamo était un amalgame de joueurs invités et de jeunes sans expérience. Georges Allison, l'entraîneur d'Arsenal, n'avait pas l'intention d'envoyer ses jeunes à la boucherie et c'est pourquoi il a cherché à renforcer son équipe<sup>80</sup>. En tout, il n'y avait que cinq joueurs réguliers d'Arsenal. Lorsqu'ils ont pris connaissance de l'alignement d'Arsenal, les officiels du Dinamo protestèrent, prétextant avoir affaire à l'équipe nationale. Ses dirigeants étaient conscients des difficultés de l'équipe anglaise, mais ils ne comprenaient pas pourquoi il y avait autant de joueurs-étoiles en provenance d'autres clubs. Les Soviétiques en avaient surtout contre l'addition de Stanley Matthews<sup>81</sup>. Pour les Soviétiques, Arsenal représentait le football anglais et ils refusaient de croire ceux qui affirmaient que l'équipe était dans une mauvaise passe<sup>82</sup>. Ses dirigeants ont déclaré que son adversaire devait être considéré comme une représentation du onze anglais. Il est à noter que seulement trois joueurs d'Arsenal avaient déjà porté les couleurs de l'équipe

<sup>78</sup> GARF, f. 7576, o. 1, d. 504, p. 47.

<sup>79</sup> Jon Spurling, *op. cit.*, p. 72.

<sup>80</sup> Brian Glanville, *loc. cit.*, p. 32.

<sup>81</sup> Armour Milne, «Arsenal try 6+5 to equal Dynamo XI today», *Daily Mirror*, 21 novembre 1945, p. 5.

<sup>82</sup> *id.*, «Dynamo look Ahead – to Great 'Arsenal'», *Daily Mirror*, 16 novembre 1945, p. 3.

nationale. Le Dinamo prétextait avoir reçu une liste des joueurs à son arrivée, mais Allison fut incapable de libérer sept des onze joueurs réguliers qui étaient encore au sein de l'armée. C'est pourquoi il y remédia en faisant ce qu'il avait été forcé de faire durant les six années précédentes, soit d'inviter des joueurs<sup>83</sup>. Pour les joueurs soviétiques, peu importe les problèmes que connaissaient Arsenal, ils étaient minimes comparés à ceux de ses joueurs et de la menace constante dans laquelle ils vivaient<sup>84</sup>. Selon le capitaine du Dinamo, Arsenal, effrayé par le résultat de la rencontre contre Cardiff City, laissa tomber l'entente au sujet des joueurs et invita sept joueurs en provenance d'autres équipes à former un semblant d'équipe d'Angleterre<sup>85</sup>. Même certains journaux anglais appuyaient les Soviétiques alors que le *Times* du 21 novembre écrit : «The Russians also been at war...» à quoi le *Manchester Guardian* réplique : «...but their football is not bad in consequence<sup>86</sup>...»

Cependant, les officiels soviétiques n'ont pas mentionné que huit des treize buts inscrits par le Dinamo jusqu'à présent étaient l'œuvre de joueurs invités. On peut considérer que le Dinamo était en fait un club national, car ce n'étaient pas tous les joueurs qui faisaient partie de l'équipe régulière. Pour renforcer son équipe, Yakushin, l'entraîneur, avait invité trois joueurs du Dinamo de Leningrad – Arkhangelsk, Oreshkin et Lemeshev – ainsi que l'attaquant du TsDKA, Vsevolod Bobrov. Ce dernier sera un ajout de taille puisqu'il a été un des grands responsables du succès que connaîtront les Soviétiques. La présence de Bobrov rehaussait grandement les chances de victoire<sup>87</sup>. Cette politique de renforcer une équipe qui participait à des rencontres internationales était une pratique bien établie en URSS et elle sera réutilisée par la suite, mais avec moins de succès. Lorsque l'URSS participait aux championnats de football, la Coupe du monde ou l'Euro, il était de coutume de prendre la meilleure équipe du pays et d'y greffer deux ou trois des meilleurs joueurs du pays, comme ce fut le cas lors de la tournée qui nous intéresse. En faisant cela, peut-être que les dirigeants cherchaient l'avantage d'une certaine cohésion. En gardant les mêmes joueurs d'une équipe, on espérait compter sur une chimie qui se créait par

---

<sup>83</sup> Jon Spurling, *op. cit.*, p. 71.

<sup>84</sup> *ibid.*, p. 68.

<sup>85</sup> GARF, f. 7576, o. 1, d. 504, p. 46.

<sup>86</sup> Robert Edelman, *Serious Fun : A History of the Spectator Sport in the USSR*, New York : Oxford University Press, 1993, p. 90.

<sup>87</sup> *ibid.*, p. 88.

l'habitude de jouer ensemble. On peut penser que cette attitude a peut-être été dictée par les résultats du Dinamo.

Dès le milieu de l'avant-midi, la foule était si immense que l'on avait donné l'ordre d'ouvrir les portes en avance. Avec un brouillard aussi dense, les joueurs étaient certains que le match allait être reporté, mais à leur grand étonnement, Latyshev, l'arbitre soviétique, décida que la partie allait avoir lieu et ce malgré une visibilité nulle<sup>88</sup>. Avant la rencontre, Yakushin, Allison et Latyshev s'étaient rencontrés au milieu du terrain et avaient voté unanimement pour que la partie se tienne, malgré le brouillard. Cette décision pourrait s'expliquer peut-être que la F.A. et les dirigeants d'Arsenal ne voulaient pas contrarier les Soviétiques ou par le fait qu'il y avait déjà plus de 54 000 spectateurs dans les gradins<sup>89</sup>. Latyshev défendit sa décision par cette dernière explication : selon lui, il n'avait d'autre choix que de laisser la partie se jouer en raison du stade déjà rempli. D'ailleurs il semble que plusieurs Britanniques étaient d'accord avec le fait qu'il aurait été pratiquement impossible d'annuler la rencontre, en raison du nombre de spectateurs déjà présents à l'intérieur du stade. Ainsi : «By the time the players and officials got there many thousand were already in the grounds, and its was impossible for the Russian referee, Nikolai Latyshev, to make any decision that would disorganise the game<sup>90</sup>.» De plus, selon le *Daily Mirror* : «...[Latyshev] fortified by the advice of local experts that the fog might lift, gave his decision<sup>91</sup>.» Avant le match, le capitaine du Dinamo, Mikhail Semichastny a reçu un bouquet de roses de la part de l'écrivain anglais John Priestley où était inscrit en russe : « sûr de votre victoire<sup>92</sup>.» Ce dernier revenait d'un périple en Union soviétique et l'on pouvait lire ses impressions dans le *Sunday Express* où paraissait justement à la même époque une série d'articles, assez favorables à l'égard de ses hôtes, sur les expériences qu'il avait vécues.

<sup>88</sup> Brian Glanville, *loc. cit.*, p. 32.

<sup>89</sup> Stanley Matthews, *op. cit.*, p. 211.

<sup>90</sup> Armour Milne, «Dynamo dim Arsenal stars in 4-3 fog follies», *Daily Mirror*, 22 novembre 1945, p. 5.

<sup>91</sup> Maxford Kent, «Nikolai –in a fog- just couldn't stop the game», *Daily Mirror*, 22 novembre 1945, p. 1.

<sup>92</sup> *Trud*, «Posle matča Dinamo so sbornoj anglijskoj komandoj», 23 novembre 1945, p. 3.

Lors de la première demie, le gardien d'Arsenal se blesse et on appelle en renfort un gardien présent dans les estrades, Harry Brown des Rangers de Queen's Park. Cependant, on ne pourra faire le remplacement qu'à la mi-temps, alors qu'Arsenal mène 3 à 2. De nombreuses irrégularités ont été observées au cours de cette rencontre, principalement de la part de l'arbitre. Alors qu'ils tiraient de l'arrière par un but, les joueurs du Dinamo auraient cherché par tous les moyens, légaux ou non, à revenir dans la partie<sup>93</sup>. Six minutes après le début de la seconde mi-temps, Latyshev ignore le drapeau d'un juge de ligne, permettant ainsi à Soloviev d'éviter un hors-jeu et à Kartsev d'égaliser. Plus tard, on fera trébucher Mortenson près du filet sans que l'arbitre ne réagisse. Sans oublier que les joueurs anglais ont appris après la rencontre que le Dinamo aurait joué plus de 20 minutes avec 12 joueurs sur le terrain, alors que Trofimov n'a pas quitté le terrain après avoir été remplacé par Arkhangelsk. Peu de temps après, Bobrov, malgré un hors-jeu, donne l'avance 4 à 3 au Dinamo. Georges Allison, l'entraîneur d'Arsenal, désirent poursuivre la partie, mais lorsque les Soviétiques ont pris l'avantage, il a offert de mettre un terme à la partie en raison de la température. C'est alors qu'Allison appelle le premier secrétaire de l'ambassade russe pour lui demander de dire à Latyshev de mettre un terme à la partie, acceptant de concéder la victoire. Cette requête sera refusée. Par la suite, un ami de Georges Allison est venu l'informer que Yakushin avait donné l'ordre à l'arbitre de mettre fin à la partie si le Dinamo était mené, mais de la laisser finir si le pointage était à leur avantage<sup>94</sup>.

Cette victoire du Dinamo laisse un goût amer aux quelques 54 000 spectateurs présents. En fait de nombreux témoins n'hésitent pas à qualifier cette partie de farce. Selon Stanley Matthews, le résultat a peu d'importance en comparaison avec l'absurdité des événements qui se sont déroulés sur le terrain. En fait, le brouillard aurait enlevé toute signification à la partie. À mesure que la deuxième demie progressait, la situation dégénérait alors que le brouillard s'intensifiait et que les spectateurs devenaient de plus en plus frustrés et déçus de ne rien voir. Orwell, qui soutenait que cette tournée n'avait fait

---

<sup>93</sup> Stanley Matthews, *op. cit.*, p. 212.

<sup>94</sup> Brian Glanville, *loc. cit.*, p. 32.

qu'empirer les relations entre ces deux nations, déclara que ce fut cette partie en particulier qui créa une vive animosité au sein des deux clans<sup>95</sup>.

Le lendemain de la rencontre, les journaux ont fait état de cette rivalité grandissante et cherchaient à expliquer les succès du Dinamo. Alimentés par les propos de quelques joueurs d'Arsenal furieux, certains Britanniques soutiendront que le Dinamo a triché. Pour l'ancien joueur Bernard Joy, il ne faisait aucun doute que : «If Arsenal had been able to put their regular pre-war league eleven in the field, I am convinced we should win.» Du côté soviétique, l'entraîneur du Dinamo, Yakushin, sur les ondes de *Radio Moscou* accusait Arsenal d'avoir manqué d'esprit sportif<sup>96</sup>. À la base de ces accusations se trouvait l'incident impliquant le capitaine des Russes, Semichastny et Rooke, défenseur d'Arsenal, où le premier en est ressorti avec un œil au beurre noir. Toutefois, malgré les conditions météorologiques irrégulières et le caractère hâtif de la composition d'Arsenal, certains journaux anglais donnent au Dinamo le crédit qui lui revenait<sup>97</sup>. Ainsi, Armour Milne écrivait dans le *Daily Mirror* : «...don't blame Arsenal, don't blame Dynamo. Blame the peasoup fog<sup>98</sup>.» Sans compter que le Dinamo reçoit des dizaines de télégrammes de félicitations. Du côté soviétique, on était très enthousiaste, puisque l'on avait l'impression d'avoir vaincu une équipe d'étoiles anglaises. Le journal *Trud* a même qualifié Arsenal de sélection nationale<sup>99</sup>. Certains voient les raisons de ce succès par le jeu des attaquants S. Soloviev, Bobrov, Beskov, Kartsev et Trofimov. Sur Trofimov, on a dit qu'il est peut-être petit de grandeur, mais qu'il est un grand joueur de talent<sup>100</sup>. En ce qui concerne Bobrov, certains observateurs sportifs le considèrent comme l'un des plus remarquables attaquants à avoir joué en Angleterre.

<sup>95</sup> Jon Spurling, *op. cit.*, p. 68.

<sup>96</sup> \_\_\_\_\_, «Arsenal prepare answer to Moscow 'rough play' charge», *Daily Mirror*, 24 novembre 1945, p. 3.

<sup>97</sup> Robert Edelman, *op. cit.*, p. 90.

<sup>98</sup> Armour Milne, «Dynamo dim Arsenal stars in 4-3 fog follies», *Daily Mirror*, 22 novembre 1945, p. 5.

<sup>99</sup> *Trud*, «Posle matča Dinamo so sbornoj anglijskoj komandoj», 23 novembre 1945, p. 3

<sup>100</sup> *ibid.*

#### 4.5 Dinamo contre Glasgow (Rangers)

Pour la dernière partie de cette tournée, les joueurs du Dinamo se frottent aux Rangers à Glasgow le 28 ou le 29 novembre. Les Rangers de Glasgow étaient la meilleure équipe d'Écosse eux qui avaient gagné tous les titres de la ligue écossaise de 1940 à 1945. Toutefois, certains supporters soutenaient que l'équipe qui allait affronter le Dinamo n'étaient plus l'équipe qu'elle avait déjà été. À leur arrivée, un groupe de travailleurs écossais leur souhaita la bienvenue, en tant que sportifs, mais également en tant que travailleurs de l'URSS venus dans une mission de bonne volonté, les deux nations se partageant le fardeau de la Deuxième Guerre mondiale. Pour de nombreuses personnes qui s'intéressait à la tournée : «A people who love football and can produce a team like the Dynamos cannot be so very different from ourselves<sup>101</sup>.» Encore une fois, le Dinamo a pu compter sur des éclaireurs locaux, alors qu'un partisan du Celtic de Glasgow, heureux de la visite du Dinamo, les avertit de faire attention au choix de l'officiel, lors de cette partie<sup>102</sup>. Il semble que les arbitres des Rangers avaient tendance à favoriser l'équipe locale aux dépend de son adversaire. Durant leur séjour au Pays de Galles, les joueurs du Dinamo ont eu la possibilité de visiter des mines de charbon, des chantiers de construction navale et des usines. Même que durant la visite d'un chantier naval de Glasgow, les ouvriers ont cessé le travail pour saluer les représentants soviétiques. Il est à noter que ces visites ne cherchaient pas à séduire les visiteurs avec des paysages naturels, mais plutôt à démontrer la puissance industrielle et la contribution britannique à l'effort de guerre<sup>103</sup>. Cardiff était décoré d'une multitude de drapeaux soviétiques, alors que plusieurs ouvriers ont salué les joueurs du Dinamo en criant des slogans en l'honneur de l'URSS, de Staline et de l'Armée rouge<sup>104</sup>. D'ailleurs, la popularité du football et du radicalisme de la classe ouvrière de Glasgow était reconnu, elle qui portait le surnom de «Red Clydeside.»

Avant la rencontre, Rous écrit aux responsables à l'ambassade russe, afin de leur donner l'assurance que les joueurs qui composeront l'alignement des Rangers seront ses

<sup>101</sup> David Downing, *op. cit.*, p. 205.

<sup>102</sup> GARF, f. 7576, o. 2, d. 254, p. 93.

<sup>103</sup> David Downing, *op. cit.*, p. 213.

<sup>104</sup> GARF, f. 7576, o. 1, d. 504, p.33.

joueurs réguliers. Quelques temps auparavant, les autorités sportives de l'équipe de Glasgow avait envoyé une liste de 18 joueurs à la délégation soviétique. Toutefois, lors de la rencontre pour finaliser les derniers détails, les Écossais ont présenté un nouveau joueur, James Caskie, en processus de transfert. Comme Caskie ne faisait pas partie de la liste, lui qui venait tout juste d'être transféré en provenance d'Everton, les Soviétiques refuseront de le laisser jouer. Finalement, devant la possibilité d'un désastre au niveau des relations publiques, sans parler de la perte de revenus, les dirigeants des Rangers vont accéder aux demandes des Soviétiques et Caskie ne jouera pas<sup>105</sup>. À ce sujet, la délégation du Dinamo reçoit la lettre d'un Écossais les félicitant d'avoir refusé de laisser jouer Caskie<sup>106</sup>. Cette affaire, à laquelle s'ajoutait la mauvaise presse qui suivait la rencontre contre Arsenal semble avoir affecté la popularité du Dinamo. Toutefois, celui-ci se défendait en expliquant que : «... Rangers handed us a list of eighteen players someday ago [...] we could't find Caskie's name in it.<sup>107</sup>» Il semble que ce refus de le laisser jouer a empiré encore plus les relations entre le Dinamo et ses hôtes<sup>108</sup>. Toutefois, le Dinamo se défendait en précisant que : «You must forgive us if we do not understand how players can be transferred and bought into the team immediately<sup>109</sup>.» Ainsi, les Soviétiques menaçaient d'annuler la partie si Caskie était autorisé à jouer.

Si les journalistes étaient d'accord pour dire que les Rangers allaient offrir au Dinamo leur meilleur test, ils ne semblaient pas aussi sûrs de les voir l'emporter. La rencontre s'est terminée par un verdict nul de 2-2 contre les Rangers de Glasgow. Après la rencontre, les deux côtés s'échangèrent des compliments et l'entraîneur du Dinamo, Yakushin, déclara que les Écossais étaient les meilleurs joueurs que son équipe avait affrontés en Grande-Bretagne. Malgré qu'elle se soit tenue un jour ouvrable, la rencontre a quand même attiré plus de 90 000 spectateurs, dont plusieurs avaient pris congé pour assister à la partie. Le style de jeu des Soviétique a fasciné des milliers d'Écossais.

---

<sup>105</sup> David Downing, *op. cit.*, p. 213.

<sup>106</sup> GARF, f. 7576, o. 2, d. 254, p. 113.

<sup>107</sup> Maxwell Kent, «No Dynamo cruise today», *Daily Mirror*, 28 novembre 1945, p. 3.

<sup>108</sup> Ronald Kowalski et Dilwyn Porter, *loc. cit.*, p. 112.

<sup>109</sup> Maxwell Kent, *loc. cit.*, p. 3.

Après le match, le capitaine de l'équipe moscovite, Mikhail Semichastny déclara que les Écossais étaient de magnifiques joueurs de football, particulièrement le gardien Dawson, Votkine ainsi que Gilling<sup>110</sup>. Quelques heures après la partie, le Dinamo retournait à Londres, mais avant leur départ, les dirigeants des Rangers ont tenu un dîner en l'honneur des Soviétiques qui ont reçu chacun une pipe. Ils reçoivent également les félicitations du maire de Glasgow pour leurs accomplissements durant la tournée : « De la part de tous les habitants de Glasgow, je félicite les Moscovites et tous les citoyens de l'URSS<sup>111</sup>. »

Selon une radio de Moscou, cette rencontre allait être la dernière de la tournée<sup>112</sup>. Cette nouvelle eut l'effet d'une surprise et il faudra attendre jeudi le 6 décembre pour que la F.A. soit officiellement informée de la décision des Soviétiques. Jusque là, Stanley Rous semblait mettre en doute que cette décision fut finale. On peut expliquer cette situation par le fait : « Yakushin's players had looked tired at Itbrox, and the Soviets had nothing to gain from sending them out against either a strong English club or an even stronger representative team<sup>113</sup>. » Sans oublier les blessures qui commençaient à toucher les joueurs du Dinamo.

En résumé, on peut dire que la tournée fut un succès sur le plan sportif, alors que près de 300 000 spectateurs ont assisté à ces rencontres, malgré la température, le prix élevé des billets et le fait que l'équipe adverse était inconnue. La plus faible assistance fut celle de Cardiff City, où il y eut quand même 45 000 spectateurs. Ces chiffres témoignent d'un engouement certains pour le Dinamo. Même au sein de la presse, on remarquait que chaque journal, peu importe son affiliation politique, offrait un compte rendu après chaque rencontre. Toute cette popularité nous porte à croire que tout le pays s'était arrêté pour suivre le déroulement de cette tournée.

---

<sup>110</sup> Trud, « Posle matcha Dinamo-Glazgo Rendžers », 1<sup>er</sup> décembre 1945, p. 4.

<sup>111</sup> *ibid.*

<sup>112</sup> David Downing, *op. cit.*, p. 235.

<sup>113</sup> *ibid.*

Devant un tel succès, il est évident que cette tournée eu de nombreuses conséquences sur les relations futures entre la Grande-Bretagne et l'Union soviétique. Bien qu'il faille être conscient qu'il y avait des enjeux qui allaient au-delà du sport, n'empêche que ces rencontres auront eu un impact, à tous le moins, dans le cas qui nous intéresse, sur le sport soviétique.

## CHAPITRE V

### RÉSULTATS DE LA TOURNÉE DU DINAMO EN GRANDE-BRETAGNE

Les Soviétiques retournent à Londres où en raison de la température, ils ne pouvaient partir avant le 7 décembre. On ne peut établir avec certitude la date de leur départ, mais selon le journal *Trud*, c'est aux alentours du 5 ou du 6 que la délégation quitta Londres dans un avion spécial à destination de Moscou. Ainsi, le Dinamo serait resté quelques jours à Londres où il en a profité pour assister à des parties de football, des compétitions sportives et visiter des musées. Dans une lettre du 4 décembre 1945 au ministre pan-soviétique des sports N. Romanov, Andrianov, le chef de la délégation, précisa que le Dinamo était attendu le vendredi 7 décembre, partant de Londres le 6 décembre avec une escale à Berlin<sup>1</sup>. Ce départ était aussi soudain que leur arrivée mais l'on peut penser qu'ayant servi les buts de la propagande soviétique, les joueurs du Dinamo n'avaient plus rien à gagner en prolongeant la tournée. Au contraire, chaque rencontre additionnelle augmentait les risques de défaite et du même coup, d'atténuer les succès remportés. D'autant plus que les joueurs commençaient à ressentir les effets de la fatigue, car il ne faut pas oublier que cette visite se situait juste après la fin de la saison.

Ainsi, il était judicieux pour les Soviétiques d'y mettre un terme après la quatrième rencontre, puisque les Britanniques commençaient à mettre sur pied une sérieuse opposition. Eux qui voyaient ces rencontres sportives comme une simple formalité, ils ont vite compris, à travers les récents résultats, le danger représenté par le football soviétique et ils étaient prêts à tout mettre en œuvre pour vaincre le Dinamo. Cependant, ayant démontré la puissance du football soviétique, les autorités semblaient peu favorables à risquer une désillusion et c'est pourquoi ils ont décidé de rentrer en URSS. Finalement, le Dinamo quitta le pays sans aucune défaite en quatre rencontres, le laissant encore sous le choc. Refusant de jouer contre une sélection nationale anglaise, le Dinamo retourna en URSS, en

---

<sup>1</sup> GARF, f. 7576, o. 1, d. 504, p. 83.

profitant selon certaines sources pour faire une escale en Suède, battant la puissante équipe de Norrköping, par la marque de 5 à 0<sup>2</sup>. Cette affirmation est plutôt incertaine puisque que la majorité des autres sources affirment plutôt que les Soviétiques n'ont fait qu'une escale à Berlin et ce fut seulement pour refaire le plein de carburant.

### 5.1 Résultats politiques

Cette tournée, plus qu'un simple événement sportif, aura démontré le potentiel politique du football international. En fait, cette série de rencontres en Angleterre était le premier exemple, après la guerre, de l'utilisation par le régime soviétique du sport à des fins politique et diplomatique. Presque inconnus en Grande-Bretagne, les Soviétiques auront réussi, par le biais de cette tournée, à contredire de nombreux stéréotypes qu'entretenaient les Britanniques à leur égard. Du fait de son isolationnisme, l'URSS était peu connue et ceux qui la décrivaient étaient en général influencés par leur appartenance politique. Les gens qui se situaient à gauche sur l'échiquier politique dressaient un portrait plutôt favorable, tandis que ceux plus à droite avaient tendance à dénoncer son régime. Ainsi, cette série de rencontres aura permis au peuple anglais de se faire une idée des Soviétiques et du style de vie d'un pays communiste. D'ailleurs, nombreux seront les Britanniques qui chercheront à en savoir plus sur eux du fait de la tournée.

La tournée du Dinamo en Grande-Bretagne marqua un développement significatif dans l'histoire du sport international, alors qu'est clairement défini son rôle dans les années à venir. Le Dinamo avait fait la démonstration du potentiel du sport comme outil de propagande. Des milliers, voir des millions de partisans sportifs à travers la planète ont pu suivre avec intérêt ces rencontres où le Dinamo avait affirmé la vigueur du sport soviétique. Dans un contexte où deux idéologies antagonistes luttait pour la suprématie de l'une sur l'autre, il n'en fallait pas plus pour que les gens associent ces succès sportifs au système qui se cachait derrière. De ce fait, les athlètes soviétiques étaient des ambassadeurs, et leurs

---

<sup>2</sup> Brian Glanville, «The Cold War enters in sport. The Four Weeks of the Moscow Dynamos», *History Makers*, 1969, p. 32.

succès étaient vus comme la preuve de la supériorité de leur société. Avec de tels triomphes au niveau sportif, les dirigeants soviétiques prenaient pleinement connaissance de l'avantage lié à ce genre de compétition. Ainsi, il devenait astucieux pour les Soviétiques de joindre les fédérations sportives internationales, afin de pouvoir rivaliser sur le même terrain que les pays bourgeois et démontrer à la face de la planète la puissance de son système sportif. Les succès obtenus dans ce domaine allaient rejaillir sur son système politique.

Les résultats obtenus par le Dinamo ont provoqué un énorme intérêt non seulement au niveau sportif, mais également au niveau politique. À la fin de la guerre, l'Union soviétique n'était un État isolé, mais elle devenait maintenant un joueur majeur sur la scène internationale. Ce changement de statut allait entraîner des discussions au sein du Politburo qui cherchait des moyens de se présenter à la face du monde. Dans une lettre au Comité des Commissaires du Peuple de l'Union soviétique datée du 5 janvier 1945, le président du comité pan-soviétique de la culture physique et du sport, le camarade Snegov, affirmait au camarade Vorochilov, maréchal de l'Union soviétique, que le sport devait être considéré comme un facteur important de la politique étrangère et qu'à un certain degré, il reflétait la perception d'un État par rapport à un autre<sup>3</sup>. C'est assurément l'une des raisons selon laquelle le sport soviétique attirait autant l'attention. Vers la fin de cette année, les succès obtenus par le Dinamo ont considérablement augmenté la confiance d'un rapprochement vers l'URSS et on peut dire que ces succès sportifs se sont transformés en succès politiques<sup>4</sup>. Prouvant l'utilité du sport dans les relations internationales, il devenait ainsi nécessaire de se questionner sur les besoins et les opportunités d'intégrer l'URSS au sein des organes sportifs internationaux comme le CIO et autres fédérations sportives. Selon Snegov, les avantages d'un tel rapprochement étaient :

- renforcer les liens entre les différentes couches de la population soviétique ainsi qu'avec les pays alliés. Les diverses expériences sportives internationales ont démontré comment, lors de ces rencontres, la population se range en masse derrière ses joueurs qui deviennent la représentation de la nation. Peu importe le rang social ou la région d'où l'on vient, on se

---

<sup>3</sup> GARF, f. 7576, o. 1, d. 504, p. 211.

<sup>4</sup> GARF, f. 7576, o. 2, d. 251, p. 7.

sent solidaire, appuyant un objectif commun. L'exemple du Dinamo a démontré comment, à l'exception de quelques partisans fanatiques du Spartak, toute la nation s'était rangée derrière le Dinamo. ;

- augmenter l'intérêt et attirer l'attention vers l'URSS. En participant à des compétitions internationales, l'URSS sortait de son isolement et accumulant des succès, elle pousserait les autres nations à essayer de comprendre les raisons qui les expliquent. En restant isolée, l'Union soviétique ne serait pas en mesure de véritablement démontrer les avantages de son système et peu de gens seront intéressés à en connaître davantage. La visite du Dinamo a grandement haussé l'intérêt que pouvait avoir le peuple britannique pour les habitants de l'URSS. Ainsi, plusieurs personnes ont cherché à en savoir plus et cela pouvait contribuer à une meilleure compréhension de la vie soviétique.

À ce sujet, la délégation soviétique a reçu de nombreuses lettres d'anciens prisonniers de guerre anglais qui, lors de leur captivité, ont connu des citoyens soviétiques dont ils ont perdu la trace et afin de les retrouver lui demandent son aide. Ainsi, un soldat de Birmingham qui veut retrouver une amie rencontrée en Allemagne cherche à savoir comment la retrouver afin de la marier<sup>5</sup>. Il y a également une femme qui écrit pour retrouver un jeune komsomol stationné à Grimsby durant la guerre. On retrouve également des lettres de citoyens anglais cherchant un correspondant soviétique. On retrouve également un jeune communiste s'adresse au capitaine Semichastny dans l'espoir que ce dernier pourrait lui permettre d'en trouver un<sup>6</sup>. Tous ces témoignages démontraient un intérêt envers l'URSS qui transcendait les barrières politiques ou même sportives. Les archives soviétiques ne contiennent aucun indice laissant présumer une réaction quelconque de la part des membres de la délégation, mais l'on peut supposer que cet intérêt devait les réjouir. ;

---

<sup>5</sup> GARF, f. 7576, o. 2, d. 254, p. 61.

<sup>6</sup> *ibid.*, p. 90.

- populariser la culture soviétique. En augmentant l'intérêt que pouvait porter les gens sur l'URSS, joindre les fédérations internationales pouvait également les inciter à vouloir en connaître davantage sur la façon de vivre des invités. Ainsi, cette tournée a pu faire reculer certains stéréotypes que les Britanniques avaient à l'endroit des Soviétiques. Elle a donné une image du peuple soviétique où il était représenté comme des hommes *normaux* et non plus comme une masse sans âme marchant vers un objectif commun. D'ailleurs, il est possible que l'image laissée par les membres de la délégation soviétique, à savoir une bande de gens ordinaires, ait contribué à affaiblir la tendance qu'avaient les Britanniques à voir les Soviétiques comme une masse de robots. ;

- permettre d'occuper des postes au sein des différentes fédérations, de concert avec les États-Unis et la Grande-Bretagne<sup>7</sup>. En joignant ces organisations internationales, l'URSS avait la possibilité de mettre en place des personnes ayant à cœur ses intérêts. Du même coup, elle obtient un rôle important dans les décisions qui touchaient le développement du sport international. Sur le plan purement sportif, les avantages d'un tel rapprochement étaient nombreux. Ainsi, la participation de l'URSS aux Jeux olympiques permettrait l'organisation de rencontres entre des équipes de niveaux différents, l'homologation des records soviétiques, l'entrée de juges soviétiques au sein des fédérations internationales et une amélioration du sport soviétique. En ce sens, il était nécessaire pour l'URSS d'organiser des rencontres avec le plus grand nombre d'équipes au sein des pays alliés dans le but d'inviter leurs sportifs en URSS et d'en faire des représentants du sport soviétique, de créer une équipe nationale pour les différents sports et les préparer efficacement, de choisir un entraîneur particulier à chaque équipe, de développer le projet de créer un comité olympique national et d'envoyer aux États-Unis, au Canada et en Angleterre les meilleurs ouvriers afin qu'ils étudient le sport et l'entraînement physique dans ces pays<sup>8</sup>.

Après cette tournée, des rapprochements s'opéraient en Amérique du Sud, alors que cette tournée réussit à atteindre les cercles politiques<sup>9</sup>. Avant cette tournée, la majorité des gens pensait que le niveau de jeu des Soviétiques ne valait pas le niveau du football sud-

---

<sup>7</sup> GARF, f. 7576, o. 1, d. 504, p. 211.

<sup>8</sup> *ibid.*, p. 212.

<sup>9</sup> GARF, f. 7576, o. 2, d. 251, p. 7.

américain. Non seulement ses responsables n'y prêtaient pas attention, ils l'ignoraient. Il était très rare qu'un journal écrive sur ce sujet. Cette situation pourrait s'expliquer par le refus des dirigeants soviétiques de s'intégrer au monde sportif bourgeois, car en choisissant de créer une alternative socialiste, ils condamnaient ses athlètes à œuvrer dans les marges du sport international. Ainsi, les gens n'avaient pas l'occasion de les voir à l'œuvre et ceci contribua à créer une certaine indifférence à leur égard. Cependant, les résultats obtenus lors de cette tournée en Angleterre stupéfièrent de nombreux observateurs, les forçant à changer leur opinion à l'égard du football soviétique. Les journaux commençaient à donner les résultats des parties le jour même, commentant les succès soviétiques et les échecs anglais, ajoutant même une pointe d'ironie à l'égard des Anglais. Pour des nations qui avaient été sous la domination de l'Empire britannique, les résultats de ces rencontres avaient de quoi les réjouir. Non seulement les Anglais s'étaient fait donner la leçon, elle le fut dans leur sport fétiche, au sein duquel ils avaient établi leur domination depuis plusieurs décennies. Ainsi, les succès remportés par le Dinamo ont créé un intérêt de la part de gens qui n'auraient jamais porté attention au sport soviétique.

## 5.2 Effets sur la population anglaise

Ces quatre parties auront été une expérience dérangeante à de nombreux points de vue. D'abord, le football britannique était habitué à plus de 50 ans de domination incontestée et les succès éclatants du Dinamo avaient ébranler les joueurs et les spectateurs. Plusieurs observateurs contemporains ont été surpris par la qualité de jeu du Dinamo. Ainsi, on peut lire dans le *Sunday Chronicle* : «surprise of the tour was not so much the results – the British team were not yet in full-training as the impressively high standard of the Russians' attacking play<sup>10</sup>.» Leur travail d'équipe, leur discipline, leur défense, mais surtout leur attaque, ont causé un choc pour les spectateurs. Habités à des décennies de suprématie, nous pouvons supposer que le résultat de cette tournée dut être difficile pour les Anglais, d'autant plus qu'il fut causé par une nation dont on ne savait presque rien et que l'on ne s'en attendait pas. Ainsi, il était devenu évident que l'élève avait dépassé le maître,

<sup>10</sup> Tirée de James Walvin, *The People's Game : The History of Football Revisited*, Édimbourg : Mainstream, 1994, p. 158.

mais ce qui était le plus dérangent pour les Britanniques était plutôt le fait que leur football semblait avoir perdu sa suprématie. Finalement, la F.A. s'était décidé à rejoindre la F.I.F.A. après une absence de quelques années, mais le modèle isolationniste qui avait caractérisé le football anglais entre les deux guerres allait refaire son apparition. Les quelques expériences internationales allaient démontrer que confirmer ce que la visite du Dinamo avait annoncé : le déclin du football anglais. Certaines personnes en Angleterre ont tenté de minimaliser l'impact de ces rencontres, mais cela ne parvenait pas à cacher que le Dinamo avait servi une leçon de football aux Anglais. Aussi surprenant que cela puisse paraître, malgré des défaites contre des équipes internationales, les Anglais semblaient peu enclins à adopter les méthodes prônées par les équipes continentales<sup>11</sup>. À ce propos, il est intéressant de noter que même s'ils tentaient de montrer indifférents, certains responsables d'équipes anglaises tenteront de mettre en application certains principes apportés par les Soviétiques.

Cette visite du Dinamo a également permis au public qui avait assisté aux rencontres de prendre connaissance du développement de ce sport à l'étranger et comment le jeu d'une équipe étrangère pouvait être brillant. Cependant, mis à part quelques exceptions, ils ne semblaient pas avoir pris note des leçons offertes par le Dinamo. Au contraire, certains journaux avançaient plutôt l'idée que c'était le style de jeu britannique qui allait influencer les Soviétiques, alors que ces derniers avaient profité de ces rencontres pour l'examiner<sup>12</sup>. Sans oublier le journaliste Tom Morgan qui soutenait que bien qu'excellents, les Russes étaient surestimés, car on oubliait que les équipes que les Soviétiques avaient affrontées manquaient plusieurs joueurs<sup>13</sup>. Peu de temps après, Stanley Rous renoua les liens avec la FIFA, comprenant que l'isolationnisme n'était pas avantageux. Avec cette décision, Rous en venait aux mêmes conclusions qui avaient poussé les autorités sportives soviétiques quelques années auparavant à rejeter leur tentative

---

<sup>11</sup> Mike Huggins et Jack Williams, *Sport and the English, 1918-1939*, Londres : Routledge, 2006, p. 125.

<sup>12</sup> Armour Milne, «Our Soccer will be a Model for Russians», *Daily Mirror*, 12 novembre 1945, p. 4.

<sup>13</sup> Tom Morgan, «Searchlight on Sport», *The People*, 25 novembre 1945, p. 3.

de créer une alternative au sport bourgeois pour le rejoindre. Par la suite, les quelques expériences internationales ont confirmé le déclin du football britannique<sup>14</sup>.

Le départ des joueurs du Dinamo et les succès qu'ils avaient connu laissaient de nombreux Anglais incrédules. En effet, comment : «a country which has engaged in so little international competition or friendly football can produce players of this calibre<sup>15</sup>?» On peut expliquer de tels succès par de nombreux facteurs. Pour certains contemporains de la tournée, il fut facile de faire un lien avec le type de gouvernement. Ainsi, la réponse reposait dans cette croyance que le gouvernement soviétique et son peuple offraient à chaque citoyen le droit de bénéficier des installations sportives. Pour expliquer qu'une équipe avec si peu d'expérience internationale, reparte invaincue du pays considéré à l'époque comme le berceau du football moderne, il fallait nécessairement que la politique de l'Union soviétique y soit pour quelque chose. Le football en URSS s'était considérablement développé en mettant sur pied un système de jeu favorisant l'effort collectif plutôt que l'effort individuel. Selon Yakushin, les Britanniques étaient meilleurs pour contrôler le ballon et au niveau des habilités techniques, mais selon lui, la force du Dinamo résidait dans la supériorité des Soviétiques au niveau collectif<sup>16</sup>. Cette affirmation, qui représentait le discours diffusé par les Soviétiques, allait être reprise par de nombreux journalistes anglais, en réponse aux questions sur les raisons des défaites des équipes locales. Cela s'expliquait par le principe de jeu collectif qui guidait le football soviétique. Ainsi, un joueur soviétique ne doit pas seulement être bon en général, il doit l'être au sein de son équipe. Les joueurs soviétiques possédaient une meilleure tactique de jeu que leurs homologues anglais. En Union soviétique, chaque joueur se sentait responsable de toute l'équipe. Ils avaient compris que durant ces parties, ils étaient les représentants de la nation entière. Ils étaient conscients que l'impact politique de cet événement était énorme<sup>17</sup>.

---

<sup>14</sup> James Walvin, *op. cit.*, p. 159.

<sup>15</sup> David Downing, *Passovotchka. Moscow Dynamo in Britain, 1945*, Londres, Bloomsbury, 1999, p. 236.

<sup>16</sup> *ibid.*, p. 238.

<sup>17</sup> Martin Merjanov, *Ešë raz pro futbol*, Moscou : Fizkoulтура i Sport, 1972, p. 40.

### 5.3 Impact en Union soviétique

En URSS, cette tournée est devenue légendaire presque immédiatement après sa fin<sup>18</sup>. La victoire du Dinamo était le triomphe du football soviétique. Il est presque certain que les joueurs furent reçus à Moscou en héros, bien accueillis par un public sportif qui les avait suivis pas-à pas durant leur tournée par le biais de la radio. De retour à Moscou, les responsables de la tournée analysaient cette tournée avec des sentiments partagés. Sur le plan sportif, cette tournée fut un succès complet, alors que tous les partisans soviétiques se réjouissaient de cette démonstration de la puissance du football. D'un autre côté, au niveau du rôle du sport dans les relations internationales, les résultats semblaient moins évidents. Bien que les joueurs du Dinamo aient reçu un accueil chaleureux, cela n'empêcha pas les autorités soviétiques d'être au courant : «that the incessant *bonhomie* of the team's last few days in London had failed to erase the impression of rampant hostility which had marred the preceding fortnight. For a team that had come to make friends, the Dynamos had stirred up a lot of anger<sup>19</sup>.» Comme l'a souligné George Orwell peu de temps après le départ du Dinamo : «if such a visit as this had any effect at all on Anglo-Soviet relations, it could only be to make them slightly worse than before<sup>20</sup>.» Les résultats de ces rencontres avaient certainement contribué à effriter le sentiment d'amitié à l'égard des Soviétiques, d'autant plus que la façon de les obtenir faisait l'objet de controverse. Donc, on peut se ranger derrière Orwell lorsqu'il affirme que la tenue d'une seconde série de rencontres en Union soviétique, allait probablement faire davantage de dommages que de bien.

Cette visite indiquait clairement l'attitude du gouvernement russe face au sport : le Dinamo est arrivé en Angleterre pleinement conscient du prestige qu'il pourrait acquérir ou perdre. Ces parties offraient au Dinamo l'opportunité de parler en son nom, mais également au nom du sport soviétique. La victoire signifiait que le système communiste était meilleur que le capitalisme et de ce fait, qu'il avait une meilleure organisation de la société. Cependant, le danger reposait sur le fait qu'une défaite signifiait le contraire. Les

<sup>18</sup> Areg Ogarecian, «Legenda mežu vojnoj u mirom», *Sport-Express*, Moscou, 18 novembre 2005, p. 4.

<sup>19</sup> David Downing, *op. cit.*, p. 252.

<sup>20</sup> George Orwell, *The Collected Essays, Journalism and Letters of George Orwell : in Front of your Nose, 1945-1950*, Londres : Secker & Warburg, 1968, p. 41.

Soviétiques y voient le triomphe de leur école de football, laquelle était basée sur le collectivisme<sup>21</sup>. On misait davantage sur le jeu de groupe que sur le jeu individuel. Ce style ne permettait pas à un joueur de se démarquer, alors que chaque joueur devait se sentir responsable autant des succès que des défaites. Au cours de sa tournée, le Dinamo a joué quatre parties et la première, contre Chelsea, est considérée comme le triomphe de ses joueurs : la partie du siècle<sup>22</sup>. Pratiquant un style de jeu peu orthodoxe pour les Anglais, les joueurs du Dinamo vont faire taire les critiques qui les analysaient de façon condescendante. Assis sur des décennies de domination, les Anglais ont commis l'erreur de les prendre à la légère. Lorsqu'ils ont réalisé leur erreur, il était trop tard pour apporter des ajustements et ils ne pourront qu'être témoins des progrès réalisés par le football soviétique.

Suite aux résultats obtenus lors de ces quatre rencontres, les joueurs du Dinamo retournent en URSS avec le statut de héros et partout l'on pouvait apercevoir des affiches où il était écrit : «Plus grande victoire après Stalingrad<sup>23</sup>.» On présente, à la grandeur du pays, un film produit durant la tournée : «19:9». Le titre faisant référence au nombre de buts inscrit durant les quatre parties. D'ailleurs, selon le *Daily Herald*, rapporté par le journal *Trud*, ce total de buts témoigne de la qualité et du talent des joueurs du Dinamo<sup>24</sup>. Le peuple était comblé, tout comme ses dirigeants qui ont remis à la plupart de joueurs les récompenses les plus prestigieuses. Sans oublier que les résultats de cette tournée ont influencé la décision des dirigeants soviétiques de joindre la FIFA.<sup>25</sup> La période qui a suivi la tournée était perçue comme l'«âge d'or» pour le football soviétique. Au niveau sportif, la tournée a atteint ses objectifs et elle a eu un impact autant sur le sport soviétique en général que sur le football soviétique en particulier. Après les victoires du Dinamo, les autorités sportives en URSS soutenaient la position dominante de leur football. Cependant,

---

<sup>21</sup> Jon Spurling, *Rebels for the Cause*, Londres : Mainstream, 2004, p. 76.

<sup>22</sup> Areg Ogarecian, loc. cit., p. 4.

<sup>23</sup> *ibid.*

<sup>24</sup> \_\_\_\_\_, «Posle matča Dinamo-Glazgo Rendžers», *Trud*, 1<sup>er</sup> décembre 1945, p. 4.

<sup>25</sup> K. Esenin, *Moskovskij futbol*, Moscou : Moskovskii Rabotchii, 1974, p. 117.

cette croyance en leur supériorité posait problème dans la mesure où : «the sport became the object of unrealistic expectations which would soon lead to severe disappointment<sup>26</sup>.»

#### 5.4 Mariage sport et politique

Il est incontestable que l'union entre le sport et la politique n'était pas très réussie<sup>27</sup>. La pratique du sport comme outil diplomatique apparaît comme une épée à double tranchant. Bien que le Dinamo ait montré que le football soviétique, et du même coup la société soviétique, devait être pris au sérieux dans un monde où des idéologies s'affrontent, cette démonstration de vitalité pouvait facilement être la source de paranoïa de la part des Britanniques<sup>28</sup>. Dorénavant, il fallait tenir compte de cet État qui accomplissait de grandes choses au niveau sportif sous la bannière socialiste. Les États totalitaires avaient complètement soumis le sport au sein de leur politique et ils utilisaient les athlètes et les spectateurs pour exprimer des attitudes hostiles ou amicales à l'égard des visiteurs. Dans ces pays, le sport perdait son autonomie et agissait selon des directives souvent obtenues sous pression. L'argent, la politique, le chauvinisme et le racisme ruinent les idéaux sportifs<sup>29</sup>.

Pour certains, sur le plan purement politique, la tournée du Dinamo en Grande-Bretagne doit être considérée comme un échec, car même si elle était présentée comme une extension de l'alliance militaire durant la paix, cette tournée n'est rien de plus qu'un chapitre de l'histoire du football<sup>30</sup>. Toutefois, à la lumière de ce que nous avons vu, il faut relativiser cette affirmation, car si minime pourrait-il être, l'impact de cette tournée n'est pas à rejeter. Tout au long de la tournée, la délégation a reçu de nombreuses lettres témoignant d'un intérêt certain envers les accomplissements soviétiques. Par exemple, un ouvrier écossais écrit : «c'est avec une grande joie que nous avons appris votre intention de

<sup>26</sup> Robert Edelman, «Stalin & his Soccer Soldiers», *History Today*, vol. 43 (janvier, 1993), p. 47.

<sup>27</sup> GARF, f. 7576, o. 2, d. 248, p. 67.

<sup>28</sup> David Downing, *op. cit.*, p. 252.

<sup>29</sup> GARF, f. 7576, o. 2, d. 248, p. 67.

<sup>30</sup> David Downing, *op. cit.*, p. 255.

visiter l'Écosse et sa population, en tant qu'équipe sportive, mais également en tant que travailleurs en mission de bonne volonté. Nous avons lu à propos de votre héroïque bataille, bataille dont nous avons partagé le fardeau<sup>31</sup>.»

À ces lettres s'ajoutaient de nombreuses activités témoignant de la sympathie envers l'URSS. Ces exemples démontraient une volonté de la classe ouvrière de renforcer l'amitié entre les deux nations, car cette dernière avait une très haute opinion du mérite des Soviétiques et de l'Armée rouge face à la menace fasciste<sup>32</sup>. En tout, ces quatre parties ont été regardées par plus de 270 000 spectateurs, témoignant ainsi de l'énorme engouement créé par cette visite. Cependant, si cet engouement important au sein de la population, cela ne fut nécessairement le cas au sein de la classe dirigeante. D'ailleurs, le Premier Ministre Attlee n'était même pas présent au moment de la visite du Dinamo. Il semble que les responsables de la politique britannique n'ont pas oublié la menace que constituait le communisme soviétique avant la guerre et ce n'est certainement pas une tournée de football qui allait les reconforter. D'un autre côté, il semble que les nombreux témoignages de sympathie à l'égard de la délégation soviétique aient été envoyés par des gens qui avaient oublié les décennies de rivalités et qui voulait profiter de l'occasion amenée par la guerre pour renforcer les relations entre les deux nations.

À la lumière de ce que nous venons de voir, on peut en venir à la conclusion que la diplomatie sportive est une arme à double tranchant. Le Dinamo a fait la démonstration que le football soviétique, et du même coup le système soviétique, devait être pris au sérieux, mais les succès remportés ont également démontré la nécessité de faire attention à cette nouvelle puissance. Pour citer David Downing : «a system worthy of emulation was also, in a world of competing ideologies and economies, a system to be feared<sup>33</sup>.» Cette démonstration de la vigueur nationale de l'URSS pouvait facilement devenir l'étincelle pour enflammer la paranoïa des nations bourgeoises. À quoi s'ajoute une série de controverses qui vont éroder le sentiment de bonne volonté qui animait les deux peuples.

---

<sup>31</sup> GARF, f. 7576, o. 1, d. 504, p. 32.

<sup>32</sup> *ibid.*, p. 33.

<sup>33</sup> David Downing, *op. cit.*, p. 252.

### 5.5 Impact sur le plan international

Il est vrai que l'URSS était un État socialiste avec une économie socialiste et qu'une cohabitation avec un État capitaliste était théoriquement impossible, en raison de la nature même de leur régime, l'un cherchant à renverser l'autre. Une alliance entre eux n'avait été possible qu'en raison d'un ennemi commun encore plus dangereux, Hitler. À cela, il fallait ajouter la dépendance de la Grande-Bretagne envers les États-Unis qui limitait sa capacité d'action sur le plan international. Malgré cela, cette tournée aura quand même permis à ces deux nations de tisser des liens. Ainsi, les Britanniques ont pu voir que les Soviétiques n'étaient pas qu'une horde de machines sans noms, comme l'avaient fait la propagande depuis la création de l'Union soviétique. La tournée a pu aider à faire reculer les stéréotypes que les Britanniques avaient à l'égard des Soviétiques. Des idées d'échanges et de coopération ont été lancées durant cette tournée et une certaine idée de coopération s'est développée.

D'un autre côté, il est clair que cette tournée a également eu des effets néfastes. On ne peut nier qu'au moins deux des quatre rencontres ont mené à de mauvais sentiments envers les Soviétiques. On voulait bien les considérer comme des amis tant qu'ils ne représentaient pas une menace mais, lorsqu'il est devenu clair qu'ils n'étaient pas là pour jouer au touriste, l'attitude des autorités britanniques envers ces rencontres s'est modifiée. L'espoir d'une coopération entre les deux nations va rapidement disparaître après le départ du Dinamo. Qu'une nation encore méconnue vienne donner une leçon aux Britanniques, de surcroît dans leur sport national, n'était pas une chose à prendre à la légère. Comme l'a mentionné Orwell, dès que des questions de prestige sont soulevées, que l'on sent un risque d'humiliation en cas de défaite, les instincts les plus sauvages se réveillent<sup>34</sup>. Ainsi, dès que des sentiments de rivalité apparaissent, la notion de jouer selon les règles disparaît toujours. Ce qui a le plus ressorti de cette tournée, c'est que le système socialiste était bien différent du système capitaliste, davantage que le football anglais du football soviétique<sup>35</sup>. Alors que les Soviétiques, et peut-être même certaines personnes au sein de la population, espéraient que

---

<sup>34</sup> Georges Orwell, *op. cit.*, p. 41

<sup>35</sup> Areg Ogarecian, *loc. cit.*, p. 4

les Britanniques pourraient jouer le rôle de médiateur entre eux et les États-Unis, sa situation ne lui donnait une grande marge de manœuvre. La journée du départ du Dinamo, on annonçait les termes d'un prêt américain à l'Angleterre, témoignage de son nouveau statut, soit celui de lieutenant des États-Unis. Cette décision allait démontrer que peu importe les résultats que cette tournée aurait pu avoir, les dès semblaient pipés par la situation internationale. Si pour la population les perspectives d'une coopération avec l'URSS semblaient possibles, il en allait autrement pour ses dirigeants. N'ayant plus à partager une cause commune, les anciens griefs allaient refaire surface et les débuts de la Guerre froide allaient mettre un terme définitif à toutes ces tentatives en isolant ces pays derrière le rideau de fer.

Ayant démontré la vitalité du régime communiste et la puissance du football soviétique, les autorités ne semblaient pas prédisposées à risquer une désillusion en planifiant d'autres rencontres. Cela ne signifiait que l'URSS retournait s'isoler à l'intérieur de ses frontières, mais il fallait que ses dirigeants soient quasi-certains d'une victoire pour accorder le droit à ses sportifs de participer à des rencontres internationales. De cette façon, la fédération soviétique de football fait son entrée au sein de la FIFA en 1946 et il faudra attendre 1952 et les Jeux olympiques d'Helsinki pour que l'URSS rejoigne le mouvement olympique. L'influence des victoires acquises lors de la tournée en Grande-Bretagne et lors des Jeux, devant un public mondial augmentait l'autorité de l'URSS en lui donnant une prestance qui aura finalement convaincu le PCUS que le sport pouvait être utilisé comme une arme idéologique efficace<sup>36</sup>. À cette fin, le choix des rencontres devient politique. Le but recherché par les dirigeants sportifs de l'URSS était la victoire et non plus la simple participation. En fait, selon le chef du Comité pansoviétique de la Culture physique, N.N. Romanov, il était impossible d'envoyer une délégation à l'extérieur sans une note qui garantissait à Staline la victoire<sup>37</sup>.

---

<sup>36</sup> M.Y. Prozoumentchikov, *Bol'shoj Sport, Bol'shaâ Politika*, Moscou :Rospen, 2004, p. 3.

<sup>37</sup> Robert Edelman, *Serious Fun : A History of the Spectator Sport in the USSR*, New York : Oxford University Press, 1993 p. 80.

## CONCLUSION

En conclusion, on a vu, à travers la visite du Dinamo de Moscou en Grande-Bretagne, l'importance du sport au sein des relations internationales. Loin d'être un espace neutre où deux équipes s'affrontent selon des règles de bonne conduite, le sport s'est révélé être, principalement au cours du XX<sup>e</sup> siècle, une arène où les principes disparaissaient au profit d'un objectif suprême : la victoire. À cette fin, tous les moyens étaient bons pour y arriver. Preuve de la supériorité d'une équipe, la victoire sera d'autant plus recherchée lorsque cette équipe se voudra la représentation de la nation. En Union soviétique, ses athlètes étaient considérés comme des ambassadeurs et leur succès étaient perçus comme la preuve de la supériorité de la société d'où ils émergeaient<sup>1</sup>. Dans une époque où les moyens de communications et de transport facilitent les rapports entre les nations, les rencontres ne se font plus seulement au niveau local, mais également au niveau international, transposant ainsi les enjeux sur une plus grande échelle<sup>2</sup>. Certains dirigeants avaient compris l'effet rassembleur que pouvaient avoir les rencontres internationales alors que les joueurs devenaient l'image de la nation, de sa puissance et de son prestige. Désormais, tous les moyens seront bons pour l'emporter et d'énormes ressources seront investies dans ce projet, qui se révélait un excellent rassembleur. Il s'agissait du *nous* contre les autres, de l'affirmation de son identité face à un ennemi commun. C'est en voyant le potentiel du sport que ses dirigeants en sont venus à considérer le sport comme un élément des relations internationales. Ainsi, le sport est devenu «a war without weapons», un moyen pour des nations de s'affronter sans recourir à la forme traditionnelle de guerre.

---

<sup>1</sup> Robert Edelman, *Serious Fun : A History of Spectator Sports in the USSR*, New York : Oxford University Press, 1993, p. 91.

<sup>2</sup> Barbara J. Keys, *Globalizing Sport : National Rivalry and International Community in the 1930s*, Cambridge : Harvard University Press, 2006, p. 181.

Pour toutes ces raisons, si au XIX<sup>e</sup> siècle le théoricien militaire Clausewitz soutenait que la «guerre n'est que le prolongement de la politique par d'autres moyens», au XX<sup>e</sup> siècle, c'est le sport qui se voudra la continuation de la politique, prenant ainsi la place de la guerre. Au cours d'un siècle où les risques reliés à une guerre pouvaient signifier un désastre nucléaire et avoir des conséquences inimaginables, s'affronter par le biais d'équipes sportives devenait une alternative intéressante pour afficher la vigueur d'une nation et ce, à des coûts infiniment moins élevés, tant sur le plan humain que sur le plan matériel<sup>3</sup>. C'est dans ce contexte, où le sport devient une plate-forme pour exposer les lignes directrices de la politique extérieure d'une nation qu'il faut comprendre le contexte de cette tournée et son impact.

Se résumant au mieux à un chapitre d'un ouvrage général sur le sport soviétique, en général à quelques lignes, la tournée effectuée par le Dinamo de Moscou en Grande-Bretagne en 1945 est un évènement qui avait été encore peu touché par les historiens malgré son importance quant à l'avenir du football soviétique, d'où l'intérêt pour cet épisode qui marque l'entrée *officielle* de l'URSS sur l'échiquier mondial. Tant du côté soviétique que du côté anglais, on ne retrouve qu'un seul ouvrage traitant entièrement de la tournée, mais il s'agissait davantage d'une description de la tournée que d'une étude<sup>4</sup>. C'est pour cette raison que l'on note le recours à de nombreuses sources contemporaines, tels des journaux ou des fonds d'archives, principalement russes. Cette situation s'explique en partie à cause du développement récent de l'histoire du sport. En fait, le sport comme sujet d'étude a commencé à devenir sérieux depuis seulement une vingtaine d'années, alors que certains historiens ont commencé à s'y consacrer durant leurs temps libres<sup>5</sup>. Il faudra le travail d'historiens tels Grant Jarvie, Lincoln Allison ou, dans le cas qui nous intéresse, James Riordan et Robert Edelman, pour que le sport devienne une branche bien développée de l'histoire.

---

<sup>3</sup> John Hargreaves, «Olympism and Nationalism : Some Preliminary Consideration», *International Review for the Sociology of Sport*, vol. 27 (1992), p. 121.

<sup>4</sup> À ce sujet, voir David Downing, *Passovotchka. Moscow Dynamo in Britain, 1945*, Londres : Bloomsbury, 1999, 276 p.

<sup>5</sup> Jeffrey Hill, «Introduction : Sport and Politics», *Journal of Contemporary History*, vol. 38, no. 3 (juillet, 2003), p. 356.

En ce qui concerne le sport soviétique, James Riordan et Robert Edelman ont été les premiers à saisir l'importance de son rôle. Démontrant que contrairement à l'idée reçue selon laquelle le sport était sous le contrôle total de l'État, il semble plutôt qu'il soit resté un îlot relativement libre, puisque les citoyens soviétiques n'avaient pas totalement adhéré aux idéaux du pouvoir. Edelman est parvenu à démontrer que le but de ses organisateurs n'était pas toujours en harmonie avec les aspirations des "organisés"<sup>6</sup>. De son côté, Riordan se montre sensible aux nombreux problèmes et contradictions auxquels le sport en Union soviétique devait faire face<sup>7</sup>. Tentant d'en faire un outil au service de l'État, les dirigeants soviétiques n'ont pas su complètement lui enlever sa spontanéité. Suite à leurs travaux, ces derniers ont démontré l'utilité d'étudier le sport lorsque l'on cherche à comprendre une nation ou ses relations avec les autres nations. D'autant plus que dans un contexte de rivalité entre deux systèmes politiques, il a été appelé à jouer un rôle déterminant.

Ayant compris dès sa création le potentiel du sport à l'intérieur des relations internationales, les dirigeants de l'Union soviétique avaient dès sa création défini sa dépendance vis-à-vis de l'idéologie officielle<sup>8</sup>. Dans un contexte où le pays était assiégé et que l'on cherchait à promouvoir la révolution mondiale, le sport se voulait un excellent moyen de démontrer les avantages du socialisme, sans paraître trop agressif. Si les victoires sportives avaient un effet sur les populations, la tenue de telles rencontres étaient un prélude à un rapprochement entre diplomates. Sans oublier que les autorités soviétiques avaient tenté de créer une alternative au sport bourgeois. Rejetant les valeurs bourgeoises de compétition et de performance, les dirigeants de l'URSS vont chercher à créer un modèle qui correspondait davantage aux valeurs socialistes.

Ainsi, les Soviétiques ont favorisé une forme de sport de rapprochant plutôt de l'amateurisme. C'est alors que l'on a assisté à la création des Spartakiades, version soviétique des Jeux olympiques. Cependant, le faible niveau de compétition va forcer les

---

<sup>6</sup> À ce sujet, voir Robert Edelman, «A Small Way of Saying No : Moscow Working Men, Spartak Soccer, and the Communist Party, 1900-1945», *American Historical Review*, vol. 107, no. 5 (décembre, 2002), pp. 1441-1474.

<sup>7</sup> Voir, James Riordan, *Sport in Soviet Society*. Cambridge : Cambridge University Press, 1977, 435 p.

<sup>8</sup> John M. Hoberman, *Sport and Political Ideology*, Austin : University of Texas Press, 1984, p. 190.

soviétique des Jeux olympiques. Cependant, le faible niveau de compétition va forcer les autorités sportives soviétiques à considérer la possibilité de rejoindre les fédérations sportives bourgeoises, d'autant plus que l'idée d'une révolution mondiale avait fait place à une volonté de consolider le socialisme à l'intérieur des frontières soviétiques.

Lorsque l'on cherche à analyser un système politique comme l'URSS, l'étude du sport prend encore plus d'importance si l'on tient compte que dès sa création, les autorités soviétiques ont clairement défini sa soumission au pouvoir, ainsi que son rôle au sein des relations internationales<sup>9</sup>. De ce fait, son évolution au cours des sept décennies qu'a duré l'expérience soviétique répondait aux impératifs de la politique étrangère. Au début, alors que les autorités politiques prônaient un rejet de la culture bourgeoise qui se reflétait par la tentative de créer une alternative sportive socialiste, contrepoids du modèle sportif occidental, les responsables du sport soviétique ont tenté de créer des structures où les valeurs dominantes seraient celles chères au Parti et aux idéaux soviétiques<sup>10</sup>. Constatant que les tentatives de créer un système sportif alternatif n'apportait pas les résultats escomptés, ces mêmes responsables en viendront à la conclusion qu'ils seraient plus avantageux, autant sur le sportif que politique, de rejoindre les fédérations sportives bourgeoises. Ils s'étaient aperçus que les affrontements avec des équipes ouvrières n'offraient pas la possibilité de tester le véritable calibre des équipes soviétiques et qu'en allant jouer contre des équipes bourgeoises, elles avaient l'occasion de démontrer la supériorité du système socialiste.

En conséquence, vers le milieu des années 1930, des rencontres vont se tenir où pour la première fois des amateurs soviétiques avaient l'occasion de se frotter à des professionnels bourgeois. De ces rencontres, le point culminant aura lieu le 1<sup>er</sup> janvier 1936, alors que pour la première fois, une équipe soviétique affronte une équipe professionnelle, le Racing Club de Paris. Malgré la défaite, les Soviétiques étaient parvenus à impressionner leur auditoire. Avec l'invasion du territoire soviétique par les armées allemandes en 1941, Staline et ses acolytes étaient forcés de reconsidérer leur politique à l'égard du monde bourgeois, l'URSS

---

<sup>9</sup> Henri Morton, «Sport in Soviet Russia», *Sport and Society: an Anthology*, sous la dir. de J. T. Talamini et C. H. Page, Toronto : Little, Brown and Company, 1973, p. 112.

<sup>10</sup> Pierre Arnaud et James Riordan, *Sport et Relations internationales (1900-1941)*, Paris : L'Harmattan, 1998, p. 127.

étant maintenant l'alliée de la Grande-Bretagne et de la France. D'ennemis, la France et la Grande-Bretagne se voyaient promues alliées. La fin de la guerre et la nouvelle situation mondiale qui en résultaient, avec de nouveaux rapports de forces, ont obligé une refonte de la politique sportive. Se cachant derrière le côté apolitique du sport, le sport devait servir à établir des contacts avec ces ennemis d'hier, aujourd'hui alliés.

À cette fin, des «ambassadeurs» sportifs étaient envoyés en Occident afin de sensibiliser les populations à la réalité soviétique et démontrer les accomplissements du sport soviétique, sous-entendant le système politique socialiste. C'est dans un tel contexte qu'il faut comprendre la tenue de la tournée du Dinamo en Grande-Bretagne. Prélude à l'entrée officielle de l'Union soviétique au sein du monde sportif bourgeois, les résultats de cette série de rencontres vont influencer les décisions futures quant à l'orientation du sport soviétique.

Se déroulant à une époque où l'URSS n'était pas encore considérée comme un ennemi et que la Guerre froide n'était pas à l'ordre du jour, cette tournée avait ceci d'intéressante qu'elle se voulait l'une des premières tentatives officielles faites par l'Union soviétique pour se présenter au reste de la planète<sup>11</sup>. Bien qu'elle ait rejoint le clan anti-fasciste depuis près de quatre ans, l'URSS restait encore méconnue auprès des nations capitalistes, qui percevaient les Soviétiques comme une masse innombrable, sans visage avançant sans fléchir vers le paradis socialiste. De plus, cette vision partagée par la plupart des Occidentaux était renforcée par des années de calomnies et d'accusations portées de part et d'autre, ainsi que par une ignorance de la vie soviétique. De ce fait, les dirigeants soviétiques voyaient dans ces rencontres sportives le moyen de réfuter les fausses informations à son sujet et de faire la démonstration des progrès réalisés lors des trois dernières décennies par le premier État socialiste. Seulement une poignée de visiteurs ont eu la chance de le visiter et la plupart étaient déjà gagné à sa cause. Il ne faut pas oublier que dans un contexte où deux systèmes politiques antagonistes s'affrontent, les positions à l'égard de l'un ou de l'autre étaient déjà prise, dictées par nos convictions politiques.

---

<sup>11</sup> Robert Edelman, «Stalin and his Soccer Soldiers», *History Today*, vol. 43, no. 2 (février 1993), p. 46.

Il est intéressant de voir le moyen que les dirigeants soviétiques ont choisi à cette fin. En effet, dans un État où rien n'était laissé au hasard, le choix du sport et du pays n'avait rien d'aléatoire alors qu'il est évident que Staline n'aurait jamais laissé sortir une équipe sportive sans s'être auparavant assuré qu'elle allait être en mesure d'offrir de bons résultats. On peut présumer, par le témoignage du président du comité pansoviétique du sport et de la culture physique Snegov, que Staline s'assurait des possibilités de victoire avant de permettre à des sportifs de participer à des compétitions hors des frontières de l'URSS. En ce sens, le choix du football allait de soi puisque des équipes soviétiques avaient montré leur habilité lors de rencontres principalement contre des équipes composées d'ouvriers, mais également contre quelques équipes professionnelles, dont le Racing Club de Paris, considéré à l'époque comme l'un des meilleurs d'Europe. Même si les Soviétiques avaient perdu cette rencontre, leur tenue en avait surpris plus d'un. Cette rencontre avait convaincu les dirigeants soviétiques de la nécessité de suivre l'exemple des professionnels occidentaux et l'on observa la création d'une ligue inspirée du modèle bourgeois<sup>12</sup>. Cependant, nous pouvons déduire qu'un des facteurs déterminants aura été les diverses rencontres qui, durant la guerre, avaient été organisées entre divers corps d'armée, alors qu'à deux reprises, les Soviétiques avaient vaincu des équipes britanniques. On peut donc affirmer que ce sont ces nombreux succès qui ont permis la tenue de cette tournée.

En choisissant la Grande-Bretagne, les dirigeants soviétiques choisissaient le berceau du football moderne, le pays qui régnait en maître sur ce sport. Bien qu'elle ne soit plus la puissance qu'elle avait déjà été, son prestige politique restait néanmoins encore élevé. Bénéficiant d'une popularité certaine au sein de la population britannique, du fait de la lutte commune, l'URSS pouvait espérer influencer sa politique. Contrairement aux États-Unis qui étaient ressortis plus puissants de la guerre, la Grande-Bretagne avait payé très cher sa victoire et elle n'avait plus les moyens de maintenir son statut d'empire et c'est cette faiblesse que les Soviétiques avaient tenté d'exploiter. Conscients de leur situation, les dirigeants Britanniques ne pouvaient se permettre d'être aussi intransigeants envers les Soviétiques que les Américains et cela les a amenés à considérer les possibilités d'initiatives proposées par les

---

<sup>12</sup> *id.*, *Serious Fun : A History of Spectator Sports in the USSR*, New York : Oxford University Press, 1993, p. 51.

Soviétiques. Si ces derniers considéraient cette tournée comme d'une grande importance, cela ne semble pas être le cas des Britanniques, du moins pas au début. Nous pouvons comprendre que les résultats des deux premières rencontres ont certainement fait changer d'idée les Britanniques.

Cependant, s'il s'agissait de l'objectif principal de la tournée, elle s'est avéré un échec puisque peu de temps après, les Britanniques ont opéré un rapprochement avec les États-Unis. Signe de ce rapprochement, le Premier-ministre britannique Clement Attlee était à Washington lors de la visite des Soviétiques. Sans oublier que quelques mois plus tard, Churchill fera son fameux discours à Fulton, qui fait figure pour certains de point de départ de la Guerre froide. Donc, on peut affirmer sans se tromper, en se basant sur l'exemple de cette tournée, que le sport n'est pas l'espace libre de toutes influences que l'on nous présente, mais plutôt un lieu de rivalité, une source d'animosité. Comme l'avait souligné Orwell peu de temps après le départ du Dinamo : «serious sport has nothing to do with fair-play<sup>13</sup>.» Si on peut dire que les Anglais abordaient cette tournée sous le signe de l'amitié, il est évident que les résultats des deux premières rencontres ont piqué l'orgueil britannique et que les prochaines rencontres allaient être perçues comme des parties à ne pas perdre. À cette fin, tous les moyens étaient bons pour y arriver et c'est ce qui pourrait expliquer le recours à des joueurs provenant d'autres équipes<sup>14</sup>. Les bons sentiments envers les Soviétiques avaient cédé leur place à une hostilité grandissante, palpable à travers les éditoriaux sportifs des journaux britanniques. Cependant, si l'on peut se permettre un bémol, il ne faut pas oublier que cette tournée opposait deux régimes politiques différents et que pour plusieurs, leur attitude envers les Soviétiques répondaient à leurs croyances politiques.

Le Dinamo est arrivé en Grande-Bretagne en tant qu'allié, mais également en tant que représentant de l'URSS stalinienne, auréolé de l'héroïsme de leur lutte commune. Ce n'était pas seulement une équipe sportive, c'était une équipe de joueurs-héros de la guerre,

---

<sup>13</sup> George Orwell, *The Collected Essays, Journalism and Letters of George Orwell : in Front of your Nose, 1945-1950*, Londres : Secker & Warburg, 1968, p. 41.

<sup>14</sup> Au sujet de l'implication d'une haute autorité, voir, GARF, f. 7576, o. 1, d. 504, p. 47 ou Stanley Matthews, *My Autobiography : The Way it was*. Londres : Headline, 2000, p. 208.

dont les exploits étaient connus de tous les Britanniques<sup>15</sup>. Dès leur arrivée, les Soviétiques étaient entourés d'une aura de mystère que cette série de rencontres n'a pu éclaircir. En fait, à la lumière de ce qu'on a vu, on peut dire qu'Orwell avait vu juste lorsqu'il a déclaré peu de temps après le départ du Dinamo que cette tournée a été créatrice d'une animosité entre les deux nations. On peut facilement affirmer qu'au moins deux des quatre parties ont été suivies de reproches de la part des deux camps<sup>16</sup>. En fait, à l'exception de la première partie, où l'aspect nouveauté était présent, il semble que les trois autres ont eu leur part de problèmes. Si l'on peut accepter l'idée que les Britanniques aient abordé cette tournée de façon amicale, on ne peut nier que la tenue du Dinamo les a forcés à remettre en perspective leur attitude. Dans un contexte où la Grande-Bretagne, berceau du football moderne, était considérée comme possédant les meilleures équipes, il est clair que les premiers résultats ont fortement ennuyé les responsables anglais. À la suite du massacre de 10 à 1 à Cardiff City, les autorités, tant sportives que politiques, ont compris que la menace soviétique était sérieuse et qu'il fallait faire quelque chose afin de renverser la vapeur et réaffirmer son statut<sup>17</sup>.

Représentés en Occident comme une masse humaine infinie et sans face, les habitants de l'URSS pouvaient espérer que cette visite allait les présenter sous un jour meilleur. Cependant, un problème surgit dès leur arrivée en sol anglais. Après avoir été remise à de nombreuses reprises, ce qui a causé des maux de têtes aux organisateurs anglais, le Dinamo était finalement attendu pour le 4 novembre. Apprenant l'arrivée par le biais d'une radio, Stanley Rous et le comité d'accueil attendaient la délégation soviétique au mauvais aéroport. En fait, le comité d'accueil a appris le bon endroit juste à temps pour assister à la descente de l'avion et c'est ce qui explique le caractère sobre de cet accueil. C'est ce manque de coordination qui explique en partie la description sobre et sèche décrite par les Soviétiques à leur arrivée<sup>18</sup>.

---

<sup>15</sup> Martin Merjanov, *Ešë raz pro futbol*, Moscou : Fizkoulтура i Sport, 1972, p. 39.

<sup>16</sup> George Orwell, *op. cit.*, p. 41

<sup>17</sup> Ronald Kowalski et Dilwyn Porter, «Political Football : Moscow Dynamo in Britain, 1945», *International Journal of the History of Sport*, vol. 14, no. 2 (août), 1997, p. 109.

<sup>18</sup> Brian Glanville, «The Cold War Enters Sport. The Four-Week Wonder of the Moscow Dynamos», *History Makers*, no. 1 (1969), p. 29.

On a pu voir, par le biais de cette tournée, que le sport contient trop de variables aléatoires pour que l'on puisse considérer l'utiliser à des fins politiques précises. L'histoire est remplie d'exemples où les résultats étaient loin de ce à quoi on s'attendait, comme par exemple la victoire de l'équipe de hockey américaine aux Jeux olympiques de Lake Placid. Donc, il est juste de dire que le sport est un outil au sein des relations internationales puisque derrière chaque groupe d'athlètes en visite dans un pays, on retrouve des représentants politiques cherchant à nouer des liens ou à les consolider, mais il reste difficile à encadrer et ses résultats peuvent produire un résultat contraire.

Donc, à lumière des expériences passées et de la tournée du Dinamo en particulier, on peut déduire que la diplomatie sportive est une arme à double tranchant. D'un côté la victoire amène du prestige et démontre la vigueur d'une nation, mais elle est également source de crainte, car les gouvernements seront plus alertes face à cette nouvelle menace, d'autant plus que l'on se trouvait dans une période où deux systèmes politiques et économiques antagonistes luttaient dans un combat pour la suprématie de l'un sur l'autre.

Finalement, espérant que cette tournée opère un rapprochement, on assista plutôt à l'inverse alors que les Soviétiques retournent en URSS aussi vite qu'ils étaient arrivés et qu'il faudra attendre plusieurs années avant qu'ils n'en ressortent. Si l'objectif des Soviétiques était un rapprochement avec la Grande-Bretagne, cette tournée fut un échec. Mais si l'objectif était plutôt la démonstration de la puissance du sport soviétique, on peut affirmer qu'elle fut un succès. Cependant, il faut noter que le résultat plus que favorable des sportifs soviétiques avait ouvert la voie à l'adhésion de l'Union soviétique aux fédérations sportives bourgeoises.

Ayant compris le rôle que pouvait avoir des rencontres contre des équipes bourgeoises, les responsables soviétiques savaient qu'ils n'étaient plus à leur avantage de chercher à créer une alternative, mais que plutôt il fallait chercher à les battre sur leur propre terrain, démontrant ainsi la supériorité du système sportif socialiste. Ainsi, au moment jugé opportun, on assiste à l'entrée de l'URSS au sein du Comité International Olympique (CIO), de la Fédération Internationale de Football Association (FIFA), ainsi que de diverses

fédérations sportives. La fédération soviétique de football accepte d'entrer à la FIFA en novembre 1946, soit environ un an après cette tournée<sup>19</sup>. On peut se douter que les résultats de cette tournée ont certainement eu une influence sur cette décision. Toutefois, il faudra attendre jusqu'en 1952, par le biais d'une visite du club de football londonien Arsenal, pour que ces deux nations s'affrontent de nouveau. Paradoxalement, l'entrée des Soviétiques au sein des fédérations sportives internationales ne s'est pas traduite, après la guerre, par une augmentation notable du nombre d'échanges sportifs. Cependant, l'impact de la tournée du Dinamo en Grande-Bretagne n'est pas à rejeter, car à la lumière de ce que nous venons de voir, si la chute de l'Allemagne nazie avait confirmée le nouveau statut de puissance militaire de l'URSS, nous pouvons affirmer que celle-ci aura démontré au reste de la planète la puissance sportive de cet État socialiste.

---

<sup>19</sup> K. Esenin, *Moskovskij futbol*, Moscou : Moskovskii Rabotchii, 1974, p. 117

## **BIBLIOGRAPHIE**

### 1. Sources manuscrites

#### **Archives**

GARF –(Archives d’État de la fédération de Russie)

F. 7576, Komitet fizitčeskoï kultury i sporta SSSR (Gossport)

RGASPI –(Archives d’État d’histoire politico-sociale)

F. 4, Dokumenty o deâtelnosti V.I. Lenina.

F. 17, Centralnyj Komitet KPSS (TSK KPSS) (1898-1903-1991)

F. 558, Stalin (Nast. Djugashvili), Jossif Vissarionich (1878-1953)

RGASPI-M- (Archives gouvernementales d’histoire politico-sociale-jeune)

F. 4, Spravki Vsemirnogo Soveta Molodeži i Informacii s Mest o Sostoianii i Deâtelnosti Nacionalnyh Molodežnyh Organizatsii (po Stranam A-I) 1945 g.

F. 4-M Antifašistskii Komitet sovetsoi molodeži (AKSM)

### **2. Sources imprimées**

A) Journaux britanniques

Daily Express

Daily Mirror

Manchester Guardian

News of the World

Sunday Times

Sunday Express

The People

B) Journaux soviétiques et russes

Pravda

Krasnej Sport

Sovietski Sport

Sport-Express

Trud

Večernaâ Moskva

C) Mémoires et autobiographies

Matthews, Stanley. *My Autobiography : The Way it was*. Londres : Headline, 2000, 629 p.

Rous, Stanley. *Football Worlds : A Lifetime in Sport*. Londres : Faber and Faber, 1978, 223 p.

3. Études

A) Ouvrages en français et en anglais.

Allison, Lincoln. *Amateurism in Sport*. Londres : Frank Cass, 2001, 206 p.

Arnaud, Pierre et James Riordan. *Sport et relations internationales (1900-1941)*. Paris : L'Harmattan, 1998, 338 p.

Bairner, Alan. *Sport, Nationalism and Globalisation*. Albany : State University of New York Press, 2001, 207 p.

Bédarida, François. *Churchill*, Paris : Fayard, 1999, 572 p.

Bell, P. H. M. *John Bull and the Bear*. Londres : Edward Arnold, 1990, 214 p.

- Beloff, Max, *The Foreign Policy of Soviet Russia*, Oxford : Oxford University Press, 1947, 281 p.
- Bloom, William. *Personal Identity, National Identity and International Relations*. Cambridge : Cambridge University Press, 1990, 194 p.
- Butler, Bryon. *The Official History of the Football Association*. Londres : Queen Anne Press, 1991, 300 p.
- Cagnacci, Alfonso. *Pays du Foot : Une passion et des styles*. Paris : Éditions Autrement, 1998, 215 p.
- Carley, Michael J. *L'alliance de la dernière chance*. Montréal : Presses Université de Montréal, 2001, 362 p.
- Cronin, Mike, et David Marshall, éd. *Sporting Nationalisms : Identity, Ethnicity, Immigration and Assimilation*. Portland : Frank Cass, 1998, 226 p.
- Donaldson, Robert H. et Joseph L. Noguee. *The Foreign Policy of Russia : Changing Systems, Enduring Interests*. New York : M.E Sharpe, 2002, 379 p.
- Downing, David. *Passovotchka. Moscow Dynamo in Britain, 1945*. Londres : Bloomsbury, 1999, 280 p.
- Duke, Vic, et Liz Crolley. *Football Nationality and the State*. New York : Longman, 1996, 164 p.
- Edelman, Robert. *Serious Fun : A History of Spectator Sports in the USSR*. New York : Oxford University Press, 1993, 286 p.
- Eisenberg, Christiane, Pierre Lafranchi, Tony Mason et Alfred Wahl, *FIFA. 1904-2004. Le siècle du football*. Paris, Le Cherche Midi, 2004, p. 275.
- Ferro, Marc. *Ils étaient sept hommes en guerre*. Paris : Laffont, 2007, 365 p.
- Gastaut, Yvan, et Stéphane Mourlane, éd. *Le football dans nos sociétés. Une culture populaire 1914-1998*. Paris : Éditions Autrement, 2006, 272 p.
- Gori, Francesca, et Silvio Pons, éd. *The Soviet Union and Europe in the Cold War : 1943-1953*. New York : St. Martin's Press, 1996, 448 p.
- Gorodetsky, Gabriel, éd. *Soviet Foreign Policy : 1917-1991. A Retrospective*. Londres : Frank Cass, 1994, 227 p.

- Harbutt, Fraser J. *The Iron Curtain. Churchill, America, and the Origins of the Cold War*. New York : Oxford University Press, 1986, 370 p.
- Hoberman, John M. *Sport and Political Ideology*. Austin : University of Texas Press, 1984, 315 p.
- Holt, Richard et Tony Mason. *Sport in Britain : 1945-2000*. Malden : Blackwell, 2000, 212 p.
- Keys, Barbara J. *Globalizing Sport : National Rivalry and International Community in the 1930s*. Cambridge : Harvard University Press, 2006, 274 p.
- Lévesque, Jacques. *L'URSS et sa politique internationale de Lénine à Gorbatchev*. Paris : Armand Colin, 1987, 404 p.
- Mangan, J. A., éd. *Sport, Europe : War Without Weapons*. Londres : Frank Cass, 2003, 316 p.
- McNeill, William H. *America, Britain, and Russia. Their Co-operation and Conflict, 1941-1946*. New York : Johnson Reprint, 1965, 819 p.
- Murray, Bill. *The World's Game : A History of Soccer*. Chicago : University of Illinois Press, 1996, 218 p.
- Orwell, George. *The Collected Essays, Journalism and Letters of George Orwell : in Front of your Nose, 1945-1950*. Londres, Secker & Warburg, 1968, 555 p.
- Riordan, James. *Sport in Soviet Society*. Cambridge, Cambridge University Press, 1977, 435 p.
- . *Le sport soviétique*. Paris : Éditions Vingt, 1980, 141 p.
- . *Sport, Politics and Communism*. Manchester : Manchester University Press, 1991, 169 p.
- Riordan, James, Arnd Krüger et Thierry Terret. *Histoire du sport en Europe*. Paris : L'Harmattan, 2004, 270 p.
- Spurling, Jon. *Rebels for the Cause. The Alternative History of Arsenal Football Club*. Londres : Mainstream, 2004, 272 p.
- Walker, Martin. *The Cold War. A History*. Toronto : Stoddart, 1994, 392 p.
- Walvin, James. *The People's Game. The History of Football Revisited*. Londres : Mainstream, 1994, 224 p.

Werth, Nicolas, *Histoire de l'Union soviétique : de l'Empire russe à la communauté des États indépendants, 1900-1991*, Paris : Presses Universitaires de France, 2008 (1991), 588 p.

Williams, J. et Stephen Wagg, éd. *British Football and Social Change*. Londres : Leicester University Press, 1991, 240 p.

Yergin, Daniel. *La paix saccagée. Les origines de la Guerre froide et la division de l'Europe*. Bruxelles : Editions Complexe, 1990, 327 p.

#### B) Ouvrages russes ou soviétiques

———. *The USSR, Sport and Way of Life*. Moscou : Sciences sociales aujourd'hui, 1980, 151 p.

Esenin, K. *Moskovskii Foutbol*, Moscou : Moskovskii Rabotchii, 1974, 263 p.

Evgrafov, Konstantin et Igor Perelygin. *Aleksei Homič – Pozvišou «mir»*, Moscou : Olimpiia Press, 2005, 221 p.

Martynov, M., *Lûbimaâ igra*. Moscou, :Fizkouloura i Sport, 1955, 215 p.

Merjanov, Martin. *Ešë raz pro futbol*. Moscou : Fizkouloura i Sport, 1972, 252 p.

Nilin, Aleksandr. «Bombardir». *Fizkouloura i Sport*, vol. 1, 1997, pp. 30-32.

Prozoumenchtchikov, M. Y. *Bol'šoj Sport, Bol'šaâ Politika*. Moscou : Encyclopédie politique russe, 2004, 463 p.

Yakushin, Mikhail, *Vetčnaia taïna foubola*, Moscou : Fizkouloura i Sport, 1988, 224p.

## C) Articles en anglais ou français

- Conrad, Philippe. «1948 : Naissance de la guerre froide». *La Nouvelle Revue Historique*, no. 34 (janvier/février, 2008), p. 29-33.
- Edelman, Robert, «A Small Way of Saying No : Moscow Working Men, Spartak Soccer, and the Communist Party», *American Historical Review*, vol. 107, no. 5 (décembre, 2002), pp. 1441-1474
- . «Stalin and his Soccer Soldiers», *History Today*, vol. 43, no. 2 (février 1993), pp. 46-51.
- Frey, James H., et Stanley Eitzen. «Sport and Society». *Annual Review of Sociology*, vol. 17 (1991), p. 503-522.
- Glanville, Brian. «The Cold War Enters Sport. The Four-Week Wonder of the Moscow Dynamos». *History Makers*, no. 1 (1969), p. 28-32.
- Guttman, Allen. «Sport, Politics and the the Engaged Historian». *Journal of Contemporary History*, vol. 38, no. 3 (juillet, 2003), p. 363-375.
- Hargreaves, John. «Olympism and Nationalism : Some Preliminary Consideration». *International Review for the Sociology of Sport*, vol. 27 (1992), p. 119-137.
- Hill, Jeffrey. «Introduction : Sport and Politics». In *Journal of Contemporary History*, vol. 38, no. 3 (juillet, 2003), p. 355-361.
- Howell, Reet. «The USSR : Sport and Politics Interwined». *Comparative Education*, vol. 11, no. 2 (juin, 1975), p.137-145.
- Keys, Barbara J. «Soviet Sport and Transnational Mass Culture in the 1930s». *Journal of Contemporary History*, vol. 38 (juillet, 2003), p. 413-434.
- Kowalski, Ronald et Dilwyn Porter. «Political Football : Moscow Dynamo in Britain, 1945». *International Journal of the History of Sport*, vol. 14, no. 2 (août), 1997, pp. 100-121.
- Krüger, Arnd. «Buying Victories is Positively Degrading». In *Tribal Identities, Nationalism, Europe, Sport*, sous la dir. de J.A. Mangan, Londres : Frank Cass, 1996, p. 183-200
- Maguire, Joseph. «Globalization, Sport Development, and the Media/Sport Production Complex». *Sport Science Review*, vol. 2 (1993), p. 29-47.
- Maguire, Joseph et Jason Tuck, «Global Sports and Patriot Games : Rugby Union and National Identity in United Sporting Kingdon since 1945». In *Sporting Nationalisms :*

- Identity, Ethnicity, Immigration and Assimilation*, sous la dir. de Mike Cronin et David Marshall, Portland : Frank Cass, 1998, p. 103-126.
- MacClancy, John «Sport Identity and Ethnicity». In *Sporting Nationalisms : Identity, Ethnicity, Immigration and Assimilation*, sous la dir. de Mike Cronin et David Marshall, Portland : Frank Cass, 1998. p. 103-126.
- McHenry Jr, Dean E. «The Use of Sports in Policy Implementation. The Case of Tanzania. *The Journal of Modern African Studies*, vol. 18, no. 2 (juin, 1980), p. 237-256.
- Moorhouse, Henri F. «One State, Several Country : Soccer and Nationality in a “United Kingdom”». In *Tribal Identities, Nationalism, Europe, Sport*, sous la dir. de J.A. Mangan, Londres : Frank Cass, 1996, p. 55-74.
- Morton, Henri W. «Sport in Soviet Russia». In *Sport and Society : an Anthology*, sous la dir. de J. T. Talamini et C. H. Page, Toronto : Little, Brown and Company, 1973, p. 112-128.
- Riordan, James. «Soviet Sport and Soviet Foreign Policy». *Soviet Studies*, vol. 26, no. 3 (juillet, 1974), p. 322-343.
- Smith, Anthony D. «A Europe of Nations. Or the Nation of Europe ?». *Journal of Peace Research*, vol. 30 (mai 1993), p. 129-135.
- Strenk, Andrew. «What Price Victory ? The World of International Sports and Politics». *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 445 (septembre, 1979) p. 128-140.
- Taylor, Matthew. «Football et culture politique en Grande-Bretagne». In *Le football dans nos sociétés. Une culture populaire 1914-1998*, sous la dir. de Y. Gastaut et S. Mourlane, p. 94-118, Paris : Autrement, 2006.
- Tunis, J.R. «The Dictator Discover Sport». *Foreign Affairs*, vol. 14, no. 4 (juillet, 1936), p. 606-617.
- Warner, Geoffrey. «From ‘Ally’ to Enemy : Britain’s Relations with the Soviet Union, 1941-8». In *The Soviet Union and Europe in the Cold War : 1943-1953*, sous la dir. de F. Gori, et S. Pons, p. 293-309. New York : St. Martin’s Press, 1996.
- Washington, Robert, et David Karen. « Sport and Society». *Annual Review of Sociology*, vol. 27 (2001), p. 187-212.

## E) Compte rendus

Edelman, Robert. Compte rendu de *Sport, Politics and Communism*, de J. Riordan (Manchester, Manchester University Press, 1991). *Slavic Review*, vol. 51, no. 3 (automne, 1992), p. 569-570.

Siegelbaum, Lewis H. . Compte rendu de *Serious Fun : A History of Spectator Sports in the USSR*, de R. Edelman (New York, Oxford University Press, 1993). *Slavic Review*, vol. 53, no. 4 (hiver, 1994), p. 1180-1181.

Von Geldern, James. Compte rendu de *Serious Fun : A History of Spectator Sports in the USSR*, de R. Edelman (New York, Oxford University Press, 1993). *American Historical Review*, vol. 99, no. 4 (octobre, 1994), p. 1366-1367.